PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Fascicule 76

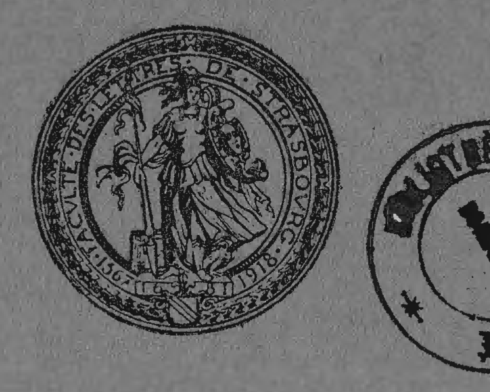
PIERRE MONTET

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

LES RELIQUES DE L'ART SYRIEN

DANS L'ÉGYPTE DU NOUVEL EMPIRE

Ouvrage publié avec le concours
de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Fondation Dourlans)



EN DÉPOT

A LA

SOCIÉTÉ D'ÉDITION : *LES BELLES LETTRES*

95, BOULEVARD RASPAIL

PARIS VIe

1937



PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

En vente chez tous les libraires.

SÉRIE BLEUE

Fasc. 1. Th. GEROLD, **L'Art du Chant en France, au XVII[e] siècle**, 300 p., avec musique. *Couronné par l'Académie des Beaux-Arts* (Prix de Joest). 50 fr.

Fasc. 2. Th. GEROLD, **Le manuscrit de Bayeux**, texte et musique d'un recueil de chansons du XV[e] s., 200 p. . . . . 30 fr.

Fasc. 3. E. GILSON, **Etudes de philosophie médiévale**, 298 p., *ÉPUISÉ*. 30 fr.

Fasc. 4. L. LAVELLE, **La dialectique du monde sensible**, XLI-232 p. . . . 25 fr.

Fasc. 5. L. LAVELLE, **La perception visuelle de la profondeur**, 75 p. 8 fr.

Fasc. 6. P. PERDRIZET, **Negotium perambulans in tenebris** : Etudes de démonologie gréco-orientale, 38 p., 15 gravures. . . . . 8 fr.

Fasc. 7-8. R. REUSS, **La Constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace**, Tome I (1790-1792), VII-380 p. ; Tome II (1793-1795), 343 p. et deux répertoires. Chaque volume. . . . . 30 fr.

Fasc. 9. P. LEUILLIOT, **Les Jacobins de Colmar** : Procès-verbaux des Séances de la Société Populaire (1791-1795), avec une introduction et des notes, XXXVI-504 p. *Couronné par l'Acad. des Sciences Morales et Politiques*. . . . 35 fr.

Fasc. 10-12 L. ZELIQZON, **Dictionnaire des Patois romans de la Moselle**, *Se vend soit en trois fascicules (prix du fascicule 25 fr.), soit broché en un volume complet avec planches et carte. L'ouvrage complet*. . . . . 75 fr.
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Prost, 1925).

Fasc. 13. A. PIGANIOL, **Recherches sur les Jeux romains**, 156 p. et deux planches. *Couronné par l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*. . . . . 20 fr.

Fasc. 14. E. VERMEIL, **La Constitution de Weimar et le Principe de la Démocratie allemande**, x-473 pages, *ÉPUISÉ*. . . . . 30 fr.
Couronné par l'Académie française (Prix de Joest).

Fasc. 15. M. L. CAZAMIAN, **Le roman et les idées en Angleterre, — L'influence de la Science** : 1860-1890, VIII-484 p. . . . . 35 fr.
Couronné par l'Académie Britannique de Londres (Prix R. M. Crawshay).

Fasc. 16. Ph. LE HARIVEL, **Nicolas de Bonneville**. III-198 p. . . . . 15 fr.

Fasc. 17. R. LÉVÊQUE, **Le Problème de la Vérité dans la philosophie de Spinoza**, VIII-155 p. . . . . 15 fr.

Fasc. 18. E. CAVAIGNAC, **Population et capital dans le Monde méditerranéen antique**, 163 p. . . . . 15 fr.

Fasc. 19. MARC BLOCH, **Les Rois thaumaturges**. Etude sur le caractère surnaturel attribué à la royauté, particulièrement en France et en Angleterre. 540 p. et 4 planches. *Couronné par l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*. . . . 50 fr.

Fasc. 20. G. REUSS, **La grande Fuite de décembre 1793 et la situation politique et religieuse du Bas-Rhin de 1794 à 1799**, 350 p. 30 fr.

Fasc. 21. **Mélanges de Littérature et de Philologie germaniques** offerts à Charles ANDLER par ses amis et anciens élèves, 458 p. . . . . 35 fr.

Fasc. 22. MAURICE LANGE, **Le Comte Arthur de Gobineau**, Etude biographique et critique, 1 vol., 293 p. et 1 planche. . . . . 30 fr.

Fasc. 23. G. COHEN, **Le livre de conduite du régisseur pour le mystère de la Passion, joué à Mons en 1501**, 800 p., 5 planches. . . . . 90 fr.
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Fasc. 24. P. MONTET, **Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'ancien empire**, 428 p , 25 planches et nombreuses figures. . . . 100 fr.

Fasc. 25. E. PONS, **Le thème et le sentiment de la nature dans la poésie anglo-saxonne**, 168 p. . . . . 20 fr.

Fasc. 26. E. PONS, **Swift, Les Années de Jeunesse et le Conte du Tonneau**, 409 p. et 1 planche: *Couronné par l'Académie française*. . . . . 35 fr.

Fasc. 27. Th. LABANDE-JEANROY, **La question de la langue en Italie**, 264 p. *Couronné par l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*. . . . . 25 fr.

Fasc. 28. I. ARNOLD, **L'Apparicion Maistre Jehan de Meun d'Honoré Bonet**. Texte et Commentaire, 215 p. . . . . 20 fr.

Fasc. 29. P. COLLOMP, **Recherches sur la chancellerie et la diplomatique des Lagides**, 255 p. et tableaux. . . . . 30 fr.

Fasc. 30. E. TONNELAT, **La Chanson des Nibelungen**. Etude sur la composition et la formation du poème épique, 396 p. . . . . 35 fr.

LES

RELIQUES DE L'ART SYRIEN

DANS L'ÉGYPTE DU NOUVEL EMPIRE

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG.

Fascicule 76

PIERRE MONTET

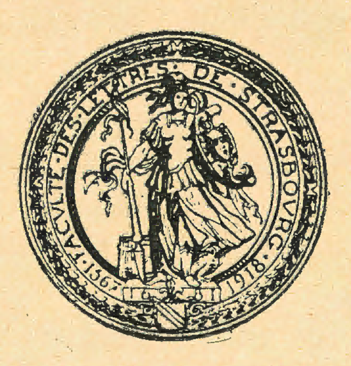
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

LES RELIQUES DE L'ART SYRIEN

DANS L'ÉGYPTE DU NOUVEL EMPIRE

Ouvrage publié avec le concours
de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Fondation Dourlans)







EN DÉPOT

A LA

SOCIÉTÉ D'ÉDITION : *LES BELLES LETTRES*

95, BOULEVARD RASPAIL

PARIS VIe

1937

AVANT-PROPOS

Nous appelons reliques de l'art syrien en Egypte les textes égyptiens qui nomment ou décrivent des produits syriens, les documents figurés où sont reproduits les objets importés de Syrie en Egypte, enfin les objets originaux d'origine syrienne que l'Egypte nous a conservés parmi les merveilles de son art. Elles forment une imposante collection qui a été passablement négligée jusqu'à présent. Les Annales de Thoutmès III, véritable inventaire de la production syrienne au xve siècle avant notre ère sont un des textes classiques de l'égyptologie, mais les égyptologues ne les ont guère étudiées que pour suivre la marche triomphale des soldats égyptiens à travers la Syrie. Les peintures des tombeaux du Nouvel Empire où nous voyons les délégués du Retenou ou du Naharina présenter des objets de leur pays à un officier de Pharaon, les bas-reliefs des temples où le roi consacre aux dieux égyptiens le produit de ses victoires en Syrie sont rarement cités et presque toujours avec des commentaires qui en diminuent la portée. Malgré le témoignage formel des textes explicatifs, on a même appelé « égypto-mycéniens » les objets asiatiques que les égyptiens avaient mis tant de soin à dessiner. Nous sommes convaincus et nous espérons prouver que les collections égyptiennes renferment plus d'un objet syrien, mais les nombreux ouvrages consacrés à l'art des anciens peuples de l'Orient n'ont jamais, à ma connaissance du moins, rien mentionné de pareil. Ou bien ces objets ont passé pour du travail égyptien, ou bien, si l'on a remarqué leur caractère exotique, on les a étiquetés comme égéens ou mycéniens. Cette indifférence à l'égard de tout ce que l'ancienne Egypte mettait à la disposition des historiens de l'art syrien s'explique peut-être par l'éclatante réputation que conquit, dès le moment où elle fut révélée, la civilisation égéenne. Les Phéniciens auxquels allait autrefois la faveur des érudits en furent

rejetés dans l'ombre [1]. Perrot et Chipiez ont consacré à la Phénicie un volume entier de leur monumentale histoire de l'art, autant qu'à l'Egypte, autant qu'à la Mésopotamie, mais les savants auteurs grossissaient la maigre collection des antiquités phéniciennes connues de leur temps de tout l'apport chypriote. Bientôt on contesta le droit de traiter Chypre comme une autre Phénicie, puis on plaça en Chypre le centre de fabrication des patères qui avaient passé longtemps pour le produit le plus incontestable de l'industrie phénicienne. Aux Phéniciens il ne serait plus rien resté si depuis une douzaine d'années les fouilles de Syrie ne nous avaient rendu des originaux authentiques. Si forte était l'habitude qui régnait alors de tourner à tout instant les regards du côté de la Crète que les plus remarquables des objets découverts à Byblos dans le tombeau I et dans le temple furent revendiqués comme égéens. Aujourd'hui il n'est plus nécessaire de batailler pour défendre le droit des Phéniciens à l'existence. Ils ont repris leur place, qui est grande, parmi les anciens peuples de l'Orient.

L'égyptologie n'est pas étrangère aux récents progrès de nos connaissances touchant l'antiquité phénicienne. Ce n'est pas étonnant. Les Egyptiens connaissaient bien leurs voisins du nord. Byblos et sa déesse étaient célèbres en Egypte. Les fouilles ont prouvé que Byblos était une ville plus qu'à moitié égyptienne. Depuis l'Ancien Empire jusqu'aux rois bubastites au moins les Egyptiens n'ont cessé de fréquenter son port et d'enrichir son temple. Les rois de Byblos avaient le titre de prince égyptien. En cette qualité ils avaient droit à l'offrande royale funéraire et déposaient dans leur tombeau à côté des objets fabriqués dans leurs ateliers les envois du souverain ami signés de son nom. Les objets locaux ont ainsi pu être datés avec une précision qu'il eut été impossible d'atteindre par un autre moyen. A Michrifé en Syrie centrale et à Ras Schamra dans la Syrie du nord la découverte de sphinx, d'une stèle du Nouvel Empire et de statuettes de la XII[e] dynastie, a permis de dater une partie des antiquités de Qatna [2] et de Sapouna [3].

Enfin, tout récemment la mission archéologique française qui explore à Toud, dans le nome thébain, le temple de Montou, un dieu égyptien qui a plus d'une affinité avec les dieux sémitiques, a eu l'heureuse fortune de découvrir sous le dallage quatre coffrets en bronze datés d'Amenemhat II qui contenaient des blocs de lapis-lazuli, d'or, des vases d'argent et des bijoux venus de Syrie.

1. Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, Paris, 1927, tome I, introduction.
2. Contenau, *Manuel d'archéologie orientale*, Paris, 1931, 878-880.
3. *Syria*, 1931, pl. VI, XIII ; 1932, pl. XIV.

Nous disposons donc maintenant d'une quantité considérable d'originaux bien classés. Entre ces originaux et les reliques syriennes d'Egypte il est enfin possible d'instituer une comparaison analogue à celle qui a été faite depuis longtemps entre les peintures égyptiennes représentant des Keftiou et les originaux crétois. Dans un travail précédent j'ai montré au moyen de cette comparaison la valeur des documents égyptiens [1]. Il s'agit maintenant de faire un pas en avant et de les utiliser pour mieux connaître la civilisation syrienne. Si nombreux, si variés que soient les objets que les fouilles ont rendus à l'étude, ils ne forment pas encore une série continue. Chose surprenante, le Moyen Empire a donné plus que la période suivante. Les tombeaux des rois de Byblos, sauf un, appartiennent en effet à cette époque, ainsi que le nouveau sanctuaire de Byblos où M. Dunand a eu l'heureuse fortune de découvrir un lot d'armes précieuses, moins par la matière qui est l'or, que par la qualité du travail. Par contre la XVIII[e] dynastie n'a presque rien laissé, comme si les villes si nombreuses et si prospères alors avaient toutes été dévalisées par les conquérants égyptiens. Sous la XIX[e], la pièce capitale de la sculpture syrienne est toujours le sarcophage d'Ahiram, roi de Byblos, contemporain de Ramsès II, que j'ai trouvé en 1923. De la même époque datent très probablement les deux belles pièces d'orfèvrerie découvertes en 1933 à Ras Schamra [2]. Les documents dont il va être question, qui datent tous du Nouvel Empire, suppléent en quelque manière à la rareté des originaux. Ils nous permettent de passer des chefs-d'œuvre de l'art giblite aux objets du I[er] millénaire dont les collections phéniciennes sont bien pourvues. Ils montrent encore avec quel intérêt les Egyptiens examinaient les objets d'art qu'ils recevaient des pays du nord. Plus heureux que nous, ils étaient capables de distinguer le travail khourite (*Ḫ;rw*) [3], du travail phénicien (*ḏ;hi*) [4], les produits d'Assour [5] et ceux de Keftiou [6] qui se trouvaient parfois dans les villes syriennes. Ils en vinrent à imiter quelques-uns de ces objets étrangers, à en copier le décor. Cette influence des pays du nord sur l'art égyptien, dont il n'a presque pas été parlé, l'examen des reliques syriennes d'Egypte est le meilleur moyen de la mettre en évidence.

1. *L'art syrien vu par les Egyptiens du Nouvel Empire*, *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XXX (Mélanges Victor Loret), Le Caire, 1931, 765-785.
2. Cl. Schaeffer, *Les fouilles de Ras-Shamra, V[e] campagne* (printemps 1933), *Syria*, XV (1934), 105-135, pl. 15 et 16.
3. Les Annales de Thoutmès III mentionnent un *ikn;* *m b;;k n Ḫ;rw* une grande amphore en travail khourite (Sethe, *Urkunden der 18 Dynastie*, IV, 665).
4. Le même texte mentionne des vases en tout travail de Djahi (*Urkunden*, IV, 718).
5. *Ibid.*, IV, 668.
6. *Ibid.*, IV, 733.

J'ai commencé à étudier ces problèmes pendant les fouilles de Byblos, de 1921 à 1924, mais les documents égyptiens n'étaient pas alors tous accessibles. Depuis, les deux Atlas de Wreszinski, les merveilleux dessins que M. N. de Garis Davies publie sans se lasser d'après les tombes thébaines, le Médinet-Habu édité par l'Institut oriental de Chicago ont beaucoup facilité mes recherches, pendant que les volumes de la revue *Syria*, le manuel de M. Contenau, informaient le public des progrès si rapides de l'archéologie phénicienne. J'ai toujours été tenu au courant des découvertes faites à Byblos depuis 1926 par mon ami, M. Maurice Dunand qui m'y a succédé. Je l'en remercie bien vivement, ainsi que M. Bisson de la Roque qui m'a communiqué avec le plus aimable empressement les photographies de ses trouvailles dans le temple de Toud, Mlle Epron et M. Goyon, mes collaborateurs aux fouilles de Tanis, qui ont dessiné une partie des figures [1]. Ce livre achevé en octobre 1934 fit d'abord un long séjour dans une maison qui édite chaque année nombre de gros volumes bourrés d'hiéroglyphes. Je tiens à dire toute ma gratitude à mes collègues de la Commission des publications de Strasbourg et à M. Cavalier, Directeur de l'enseignement supérieur, grâce à qui il a pu voir le jour.

Strasbourg, avril 1936.

Pierre MONTET.

1. Mlle Epron et M. Goyon ont signé de leurs initiales les figures faites par eux. Les autres sont de l'auteur de cet ouvrage.

CHAPITRE PREMIER

DÉNOMBREMENT DES DOCUMENTS FIGURÉS

Les dessinateurs égyptiens se plaisaient à montrer le développement d'une action par le moyen d'images prises aux moments les plus intéressants. C'est ainsi qu'ils ont procédé, sous l'Ancien Empire, quand ils retracent l'histoire des céréales, depuis la préparation du terrain jusqu'au battage, puis l'histoire du grain qu'on retire du grenier pour le livrer au meunier, au brasseur et au boulanger. Ils nous montrent les animaux domestiques vivant en liberté dans les prairies, engraissés à l'étable, conduits à l'abattoir, égorgés et dépecés. Les documents qui nous intéressent ici composent aussi une histoire. Les richesses des Syriens passent aux mains des soldats et des scribes égyptiens, parviennent en Egypte. Les officiers du roi en prennent livraison et le roi lui-même les offre aux dieux qui ont permis sa victoire.

Le premier acte de cette histoire se passe donc à la guerre. Les tableaux de bataille si nombreux à Karnak, à Louxor et dans tous les temples sont de deux sortes. Tantôt la rencontre a lieu en rase campagne. Aucun décor. Le char de Pharaon fonce sur les Asiatiques qui fuient éperdument à pied, à cheval, en char, laissant des morts et des prisonniers. Un beau bas-relief de Karnak représente de cette manière la bataille livrée par Séti Ier aux Hittites [1], mais la meilleure représentation est celle du char de Thoutmès IV [2]. Nulle part l'équipement et les armes des guerriers ennemis n'ont été figurés avec un soin aussi minutieux. Tantôt les Syriens attendent le choc à l'abri de leurs remparts. Les dessinateurs égyptiens ont fait de leur mieux pour rendre l'aspect des cités syriennes si différentes des villes de la vallée du Nil. Ils les montrent bâties sur une éminence [3], ou même sur une montagne escarpée [4]. Un fossé plein

1. WRESZINSKI, *Atlas*, II, 45.
2. *Ibid.*, II, 1-2.
3. *Ibid.*, II, 41 ; *Medinet-Habu*, 88.
4. *Ibid.*, II, 34, 54, 183, 65, 58.

d'eau [1], parfois une palissade [2], constituait un premier obstacle. La forêt toute voisine offrait un abri aux fuyards. Parmi les essences nombreuses qui croissaient sur les pentes du Liban, les dessinateurs en ont remarqué deux. Près de Qédé (fig. 1) et de Satouna [3] se voient des arbres très élancés, presque des poteaux. Ce sont des sapins, en égyptien *ʿs*, « plus pointus que la barbe de l'épi » [4]. Ils ressemblent d'ailleurs beaucoup aux arbres que Séti Ier a fait abattre par les émirs libanais et qui sont

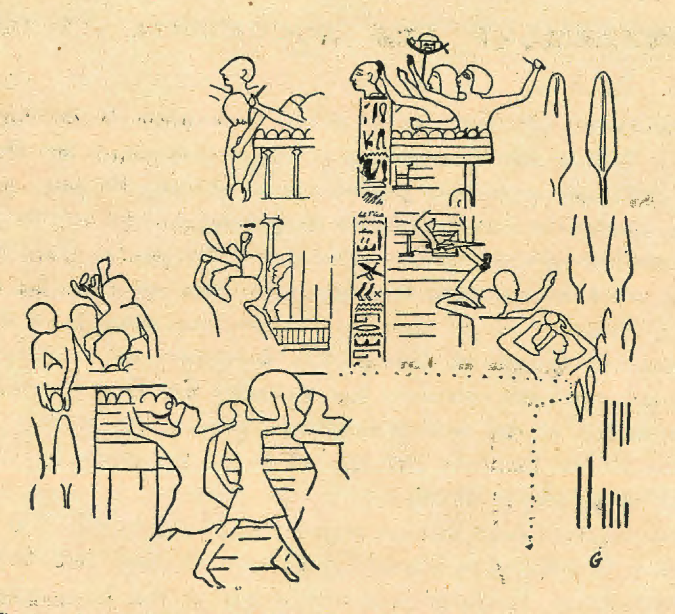


Fig. 1. — Attaque d'une ville de Qédé dans le Naharina. Ramsès II. Louxor (Wreszinski, *Atlas*, II, 72) Quelques personnages ont été supprimés).

aussi des sapins [5]. Autour d'une forteresse libanaise dont le nom n'a pas été conservé les mêmes arbres, mieux dessinés peut-être, forment une épaisse forêt (fig. 4). On voit également beaucoup d'arbres moins hauts, plus touffus (fig. 1 et 2) [6] dont la silhouette rappelle assez bien le cyprès encore si abondant dans la région d'Afka, au-dessus de Gebeil.

1. *Ibid.*, II, 34 (forteresse de Kanaan) ; *Ibid.*, II, 36 (Yenoam) ; *Ibid.*, II, 87 (Kadech) ; *Medinet-Habu*, 88 (Tunip).
2. *Ibid.*, II, 78 (Dapour).
3. *Ibid.*, II, 66, 67.
4. Sethe, *Urkunden*, IV, 535.
5. Wreszinski, *Atlas*, II, 34, 35. *Kêmi*, IV, 113-118.
6. Semblables : Wreszinski, *Atlas*, II, 71, 36, 145 ; *Medinet-Habu*, 87.

Au temps de Séti Ier la forteresse de Qadech était entourée de vergers et de vignobles (fig. 2). Autour d'une ville inconnue ravagée par les Egyptiens on reconnaît des ceps de vigne [1] et des figuiers qui ont été coupés, des touffes de bleuets, peut-être des roses trémières et des chardons de montagne (fig. 3). Les chars des Egyptiens qui vont à l'attaque de Satouna roulent parmi les bleuets et les roses trémières [2]. Près de



Fig. 2. — Attaque de Kadech par Séti Ier. Karnak (Wreszinski, I, 53).

Moutir, le long du fossé, l'artiste a représenté des roseaux, des lotus, d'autres plantes plus malaisées à déterminer, où je serais tenté de voir des marguerites ou des chrysanthèmes [3]. Les abords de Tunip étaient

1. Comparer les ceps de vigne du jardin syrien de Thoutmès III à Karnak, dans Wreszinski, *Atlas*, II, 27, nos 19, 24 ; 30, no 4 ; 31, no 48 ; 33, no 1.
2. Wresz., *Atl.*, II, 66.
3. Bas-relief de Ramsès II à Louxor, Wreszinski, *Atlas*, II, 71. Voir des touffes de bleuets près de la forteresse de Satouna (Wr. *Atl.*, II, 66-67) et au voisinage de Yaï des marguerites (!) (*Ibid.*, II, 54).

plantés de vignes, de cyprès, de grenadiers [1]. Si rares et si sommaires que soient de telles représentations, elles nous rendront service quand nous aurons à chercher parmi les plantes syriennes l'origine de quelques-uns des motifs décoratifs employés dans l'art syrien.

Les forteresses syriennes consistent en tours très hautes portant un hour garni de créneaux, réunies par de longs murs percés de portes et de fenêtres par lesquelles les assiégés observaient l'ennemi. Ces murs étaient assez larges pour supporter d'autres tours. Les villes que défendent

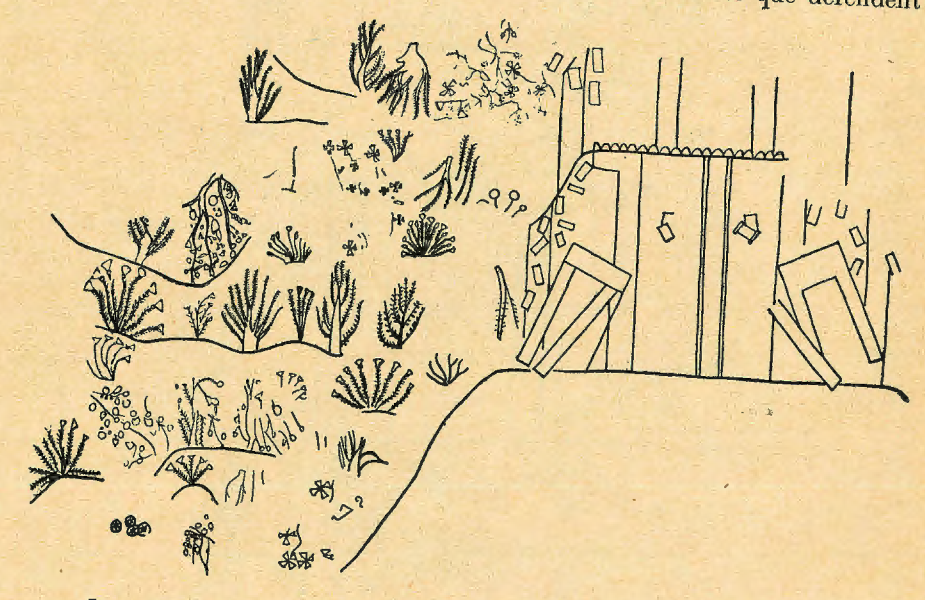


Fig. 1. — Ville syrienne détruite. Bas-relief de Ramsès II à Louqsor (Wreszinski, I, 65).

deux ou même trois ou quatre enceintes ne sont pas rares. La forteresse de Qédé, dans le Naharina (fig. 1) semble construite en bois et l'une des plates-formes garnie de combattants nombreux et décidés est soutenue par des colonnes, dont le chapiteau me paraît avoir quelque analogie avec un modèle beaucoup plus récent trouvé à Magedo [2]. Un drapeau est attaché à un mât planté sur la tour la plus haute [3].

Les Egyptiens criblent les créneaux de leurs flèches infaillibles et poussent devant eux les fuyards. Ceux des ennemis qui ont eu le temps de gagner la forteresse se penchent, les mains tendues, pour hisser les

1. *Medinet-Habu*, II, 88.
2. Dussaud, *Les civilisations préhelléniques*, 325.
3. Wreszinski, *Atlas*, II, 78, 146, 183 ; *Medinet-Habu*, 94.

retardataires [1]. D'autres, plus avisés, s'enfoncent avec leurs buffles dans la forêt (fig. 2) [2], mais les hôtes des bois semblent prendre le parti des envahisseurs. Les dessinateurs égyptiens avaient trop d'esprit pour ne pas mettre un grain de sel dans ces scènes guerrières. Un déserteur de la forteresse de Satouna qui croyait trouver son salut sur un arbre est mordu à la jambe par un ours [3]. Les défenseurs lancent des flèches, des javelots et des pierres. D'autres attendent l'épée au poing. Ceux qui n'ont pas d'arme se contentent de lever les bras au ciel, soit pour implorer la clémence des Egyptiens, soit plutôt, car ils ne sont pas toujours tournés de leur côté, pour demander aux dieux leur secours. Presque toujours un homme fait brûler de l'encens ou de la résine sur un petit réchaud à manche semblable à l'ʿḥ des Egyptiens. A Dapour, où la résistance est énergique, l'homme à l'encensoir se penche hors des créneaux vers les guerriers de l'étage inférieur comme pour les encourager [4]. Il est donc probable que la fumée de son encens, comme les supplications des non-combattants, s'adressaient plutôt aux dieux de la cité qu'à Pharaon. Ainsi Moïse tenait ses mains levées pendant le combat contre Amalec. Mais tous les moyens de défense se révèlent insuffisants. Les abords de la forteresse sont jonchés de cadavres. Des Syriens sont tués à leur poste. Les Egyptiens arrivent, enfoncent les portes, dressent des échelles. La première ligne est occupée [5].

Quand les choses en étaient à ce point, il ne restait aux assiégés, s'ils tenaient à la vie, qu'à adoucir à force de présents la fureur du vainqueur. A Magedô, dit le chroniqueur de Thoutmès III, les chefs syriens vinrent les uns en rampant, les autres en portant des objets en or, argent et turquoise remettre leurs grains, leur vin, les bœufs et le petit bétail aux soldats de Sa Majesté [6]. Un officier égyptien, Amenmose a fait peindre dans son tombeau, à Thèbes, cet agréable souvenir (fig. 4). Abandonnant leur forteresse qui s'élève au milieu d'une forêt de sapins, les chefs du Liban vont au-devant des vainqueurs. Le premier se traîne sur les coudes et sur les genoux. Le suivant présente un cratère à fleurs artificielles. Un troisième est chargé d'une corbeille qui semble pleine de lingots. Le dernier courbé sous une jarre pousse devant lui une paire de bœufs. Au premier plan des soldats accompagnés de scribes, car tout se fait en Egypte administrativement, s'apprêtent à prendre livraison du butin.

1. Wr., *Atl.*, II, 58, 145.
2. Semblable : Wr. *Atlas*, II, 71, 183.
3. *Ibid.*, II, 66.
4. *Ibid.*, II, 78-79, 107-108 ; *Medinet-Habu*, 88, 94.
5. *Medinet-Habu*, 88.
6. Sethe, *Urkunden*, IV, 662.

De cette peinture on peut rapprocher une scène des bas-reliefs gravés par ordre de Séti Ier sur le mur extérieur de la salle hypostyle à Karnak. Les derniers défenseurs d'une forteresse dont le nom est perdu, mais qui se trouvait peut-être à Raphia, sont maintenant attachés au char du roi. Quatre vases précieux et deux sacs, qui sont le prix de la victoire, ont été dessinés bien en évidence à côté de la forteresse abandonnée [1].

Les biens des vaincus n'étaient pas livrés au pillage. Méthodiquement enregistrés pour le compte de la Maison Blanche, ils étaient dirigés sur la côte. On les embarquait pour les transporter en Egypte sur les navires

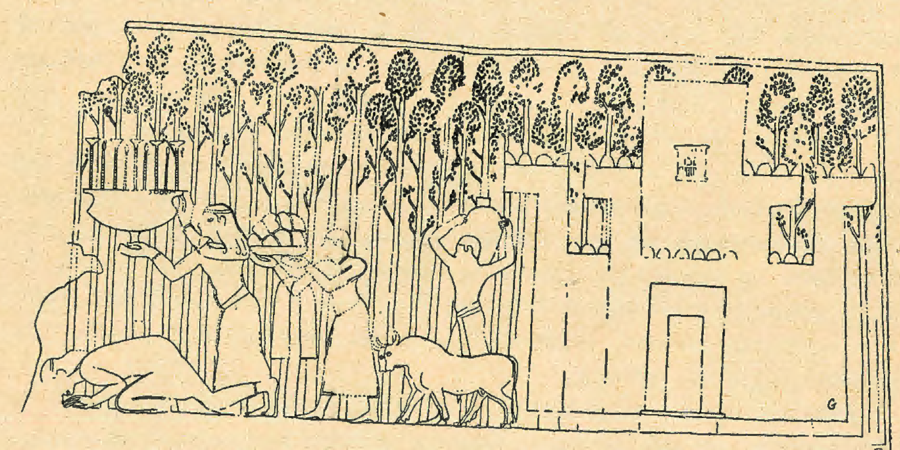


Fig. 4. — Des chefs libanais remettent leurs biens et leur ville aux Egyptiens. Peinture du tombeau 42 à Thèbes (*The Theban tombs series*, V, pl. 36).

réquisitionnés par Pharaon, comme il est dit dans ce passage des Annales de Thoutmès III :

Et tous les ports de Sa Majesté se trouvèrent approvisionnés de tous les bons produits que recevait Sa Majesté du pays de Djahi, par les bateaux crétois, giblites et les navires de guerre en sapin, chargés de

1. Wresz., *Atl.*, II, 43.

madriers, de poteaux et de grands arbres pour les grands chantiers de construction de Sa Majesté [1].

Les navires réquisitionnés ne purent suffire aux besoins, tellement il y avait de marchandises à transporter. On dut lancer une flotte nouvelle. Les soldats égyptiens allèrent couper des sapins. Les chefs syriens les firent transporter jusqu'au rivage. Dans la grande inscription récemment découverte au Gebel Barkal [2], Thoutmès III donne à ce sujet des renseignements très précis :

(ligne 44).

Mes soldats coupèrent des mâts dans les terrasses des sapins.

(46)

Les chefs syriens traînèrent ces mâts avec des bœufs jusqu'au rivage.

(45)

Ma Majesté construisit un vaisseau de sapin.... sur le rivage du Liban.

(46)

Tous les princes du Liban [*embarquèrent dans*] *les navires royaux pour y être transportés vers le sud et convoyer tous les bons produits de* [*la Terre Divine*] *jusqu'à la Cour, Vie — Santé — Force.*

Ces opérations, dit-on encore [3], avaient lieu pour ainsi dire tous les ans sous le règne de Thoutmès III :

1. *Urkunden*, IV, 707.
2. G. A. Reisner and M. B. Reisner, *Inscribed monuments from Gebel Barkal*, II, *The granite stela of Thutmosis*, III, *Aegyptische Zeitschrift*, LXIX (1933).
3. Le bois des environs de Byblos fut mis aussi à contribution (l. 11), mais dans une autre circonstance. Les Giblites, alliés des Egyptiens depuis toujours, leur fournirent les bateaux mâtés en bois d'âch ( ) qui furent amenés sur chars à bœufs jusqu'à l'Euphrate et permirent à l'armée de franchir le fleuve, au moment de la grande offensive contre le Mitani.
Il est encore question, dans un passage mutilé (l. 31), du sapin de Negaou, le pays situé vers les hautes vallées du Fedar et de l'Adonis (*Syria*, IV, 1933, 181-192 et *Byblos et l'Egypte*, p. 65, 268-270).

(30)

Je construisis [des bateaux] en Phénicie chaque année en bois de sapin véritable du Liban.

A plus d'un siècle d'intervalle, ces faits se renouvelèrent sous le règne de Séti Ier qui obligea les princes du Liban à abattre les beaux sapins de leur montagne à son profit, mais c'est par un bas-relief qu'il en a informé la postérité (fig. 23).

Une peinture du tombeau 163 à Thèbes, qui date de la seconde moitié de la XVIIIe dynastie, représente l'arrivée de ces navires phéniciens en bois de sapin dans un port égyptien. Les chefs syriens aux habits multicolores brûlent de l'encens et expriment par de grands gestes leur satisfaction d'avoir heureusement terminé ce long voyage[1]. Le débarquement est commencé. Des groupes de Syriens qu'accompagnent des femmes et des enfants entrent en rapport avec des scribes égyptiens. Des jarres en poterie sont alignées sur le sol, à côté de deux cratères ouvragés. On apporte une belle amphore, des coupes, des corbeilles pleines, des brocs, d'autres jarres. Un homme conduit deux buffles. Des marchandises se trouvent encore à bord.

BIBLIOGRAPHIE : Publié sous forme de deux planches phototypiques à petite échelle, avec un texte descriptif, par DARESSY, *Une flotille phénicienne d'après une peinture égyptienne*, in *Revue archéologique*, t. XXVII (1895), pp. 286-292 et pl. XIV-XV.

Quand toute la cargaison avait été débarquée, un haut fonctionnaire en prenait livraison, parfois en présence du roi. Quelques-uns de ces personnages ont tenu à faire représenter dans leur tombeau cet épisode honorable de leur carrière. La réception des étrangers chargés d'offrandes devint ainsi un des thèmes principaux de la décoration des tombeaux. Pour plus de commodité nous avons classé les exemples en deux séries : la première comprend les tableaux accompagnés de textes explicatifs, la seconde les tableaux muets. Dans chaque série on a suivi autant que possible l'ordre chronologique.

1. Le tombeau de **Rekhmarê** (no 100) contient un tableau célèbre depuis longtemps. Le vizir préside à la réception de matières premières, d'animaux, de produits manufacturés présentés par quatre cortèges d'étrangers venus de quatre points différents. Un cinquième cortège est composé d'otages. Titre général :

1. Ainsi faisaient les Egyptiens eux-mêmes, comme il est dit au début du Conte du Naufragé.

....

Le noble prince.... Rekhmarê reçoit les produits des pays méridionaux ainsi que les produits de Pount, les produits de Retenou, les produits de Keftiou, ainsi que le butin de tous les pays, qu'a rapportés Sa Majesté, le roi Menkheperrê, vivant à jamais.

Le décorateur a eu le soin de séparer nettement les cinq cortèges en consacrant à chacun un registre spécial. Le registre des délégués de Retenou et des pays du nord a sa légende propre. Tout ce qui figure sur ce registre, bêtes, gens et produits vient donc en droite ligne d'Asie :

Les chefs de Retenou, de tous les pays septentrionaux, des extrémités de l'Asie, viennent pacifiquement, courbés, baissant la tête, leurs produits sur le dos, pour se faire donner le souffle de vie, afin d'être dans l'eau de Sa Majesté, car ils ont vu ses victoires. La terreur de lui, elle gouverne leurs cœurs.

La scène est reproduite en couleurs dans HOSKINS, *Travels in Ethiopia*, London, 1835, part 3 and 4, en dessin dans WILKINSON, *Manners and cus tonss*, t. I, pl. IV et VIREY, *Le tombeau de Rekhmara*, pl. VIII, *Mémoires de la mission française*, t. V, en phototypie dans WRESZINSKI, *Atlas zur altaegyplische Kulturgeschichte*, t. I, pl. 310. Détails dans CHAMPOLLION, *Monuments*, 176, 2 ; 189 ; ROSELLINI, *Mon. Civ.* 122 ; PRISSE D'AVENNES, *Histoire de l'art égyptien*, II, 79, 1-3 ; DAVIES, in *New-York Metropolitan Bull.*, déc. 1924.

2. Un tableau du même genre et non moins célèbre couvre une paroi du tombeau de **Menkheperrêsenb**, qui fut, sous Thoutmès III, premier prophète d'Amon et directeur des deux maisons de l'or et de l'argent[1]. Titre :

1. Sur ce personnage voir LEFEBVRE, *Histoire des grands-prêtres d'Amon de Karnak*, 82-89.

Les chefs de chaque pays rendent grâce au Maître des deux terres et baisent la terre devant le dieu bon. Ils exaltent les victoires de Sa Majesté, portant sur le dos leurs produits en toute matière de la Terre divine : argent, or, lapis-lazuli, turquoise, pierres précieuses de toutes sortes, en vue d'obtenir le souffle de vie.

Le tableau est divisé en cinq registres. Les porteurs du registre supérieur, au nombre de neuf, sont des Keftious, dont le chef *wr n kftjw* baise la terre. Toutefois, entre le chef et les porteurs se remarquent deux personnages qui ne sont pas des Keftious, le chef de Kheta et celui de Tounip, ville de la Syrie centrale. On ne peut donc attribuer aux seuls Keftious les offrandes entassées à l'extrémité du registre. Quelques objets ont pu être apportés par les chefs de Kheta et de Tounip. Sur les quatre autres registres les Syriens conduits par le chef de Kadech sont seuls à défiler. Tous les objets de ces quatre registres ressortissent donc à la fabrication syrienne.

Vue d'ensemble dans NINA AND NORMAN DE GARIS DAVIES, *The tombs of Menkheperrasonb, Amenmose and another, The Theban tombs series*, V, London, 1933, pl. 3-7, et dans WRESZINSKI, *Atlas*, I, 273 ; détails, *Ibid.*, I, 276-277. Planches en couleurs de W. M. MULLER, *Egyptological Researches*, II, pl. 1-22 et DAVIES, *op. cit.*, frontispice.

3. Tombeau d'**Amounedjeh.** Thoutmès III. Deux registres de Syriens. Le chef de Naharina est parmi les porteurs. Titre :

Lever du roi dans la grande salle du palais d'Erment. Son cœur s'épanouit à l'extrême en force et en vaillance, tandis qu'on apporte à Ses Ames les produits des pays de Retenou la vile.

WRESZINSKI, *Atlas*, I, 269 ; W. M. MÜLLER, *op. cit.*, pl. 24-28.

4. Tombeau de **Pouamrê**, chef de travaux du temple d'Amon. Thoutmès III. Trois tableaux sont consacrés à la réception des Asiatiques. Tout d'abord Pouamrê reçoit des produits venus de trois points différents :

Le noble prince... reçoit les produits de Retenou, avec les produits des chemins d'Horus, avec les produits des oasis du nord et du sud et les contributions dûes à [mon] maître pour le temple d'Amon.

Le tableau que définit cette légende est divisé en 3 registres. Le registre supérieur seul nous intéresse. On y voit des jarres, des ballots et des grands vases rangés sur le sol. Un scribe reçoit un Syrien qui s'incline devant lui et quatre porteurs. Une nouvelle légende définit cette opération : « recevoir les produits des extrémités de l'Asie ».

Sur un second tableau on a également réuni des opérations fort différentes. Voici la partie du titre général qui concerne les Syriens :

Compter les prisonniers que Sa Majesté a ramenés par ses victoires.

En regard on introduit des Asiatiques chargés de corbeilles, ce qu'une nouvelle légende incomplètement conservée définissait : ... *Introduire les chefs.........* La légende du scribe est ainsi conçue : *Compter les produits de la Terre divine par le scribe, scelleur du dieu.*

Sur un troisième tableau les employés de Pouamrê reçoivent les *chefs des pays des extrémités de l'Asie* qui chantent les louanges du roi. Ils sont aussi appelés *les chefs des pays venus pacifiquement.* Ces étrangers au nombre de quatre laissent tomber leurs bras pendant que les Egyptiens mesurent au boisseau, comme les grains, les anneaux d'or qu'ils ont apportés.

DAVIES, *The tomb of Puyemré at Thebes*, in *Robb de Peyster Tytus memorial series*, vol. II, New-York, 1922, pl. 30-32.

5. Tombeau de **Sanouni,** scribe royal. Thoutmès IV. Ce personnage se flatte d'avoir pris part aux victoires de Thoutmès III, quand il a ramené en Egypte les chefs de la Phénicie prisonniers, pris toutes leurs villes et rasé leurs arbres. On le voit dans son tombeau présenter au roi des Asiatiques chargés de présents.

Présentation des produits de Retenou, des contributions des pays septentrionaux, argent, or, turquoise, toutes les pierres de la Terre Divine par les chefs de tous les pays qui sont venus pour supplier le Dieu bon, pour implorer le souffle pour leurs narines, sous les auspices du scribe du roi, son véritable ami, chef des soldats, scribe des biens Sanouni.

CHAMPOLLION, *Notices*, I, 487 et 831 ; SCHEILL, *Le tombeau de Tanouni* in *Mémoires de la Mission française*, V, 601.

Il ne subsiste de la scène qu'un seul vase dont je possède un croquis aimablement exécuté par Mme N. de Garis Davies.

6. Tombeau anonyme du temps de Thoutmès IV (**no 91**). Des chefs syriens baisent la terre ou lèvent les bras. Les suivants apportent des dons. A gauche de nombreux objets sont déjà exposés :

Présentation des produits du Naharina par les chefs de ce pays en vue d'obtenir le souffle de vie. Baisant la terre devant le maître des deux terres...... ? lorsqu'ils viennent chargés de leurs produits pour le maître des deux terres, ils disent : « Accorde nous le souffle que tu donnes.... ..? venus pacifiquement en portant leurs produits.

CHAMPOLLION, *Notices descriptives*, II, 839 ; *Monuments*, 140 ; WRESZINSKI, *Atlas*, I, 290. Plusieurs pièces à grande échelle et en couleurs dans PRISSE D'AVENNES, *Histoire de l'art égyptien*, II, 77, 1, 4-6.

7. Tombeau d'**Amenemheb** (**no 85**). Thoutmès IV. Ce personnage a pris part avec éclat aux campagnes de Thoutmès III. Un jour, à l'ouest d'Alep, il captura 13 guerriers asiatiques et s'empara d'un troupeau de 70 ânes[1]. Dans son tombeau on voit trois rangs de Syriens baisant la terre ou chargés de cadeaux qui sont aussi venus implorer pour leurs narines le souffle de vie[2]. Ils se nomment :

1. SETHE, *Urkunden*, IV, 89.
2. *Ibid.*, IV, 907-908.

tous les chefs du Retenou supérieur et du Retenou inférieur.

WRESZINSKI, *Atlas*, I, 4 ; VIREY, *Mém. Miss. fr.*, V, 237-245 ; N. DE G. DAVIES, *Foreigners in the tomb of Amenemḥab, Journal of egyptian archaeology*, XX (1934), p. 189-192 et pl. 25.

8. Tombeau de **Nebamon** (no 90). Nebamon offre à Thoutmès IV un bouquet de papyrus. De l'autre main il tient une enseigne militaire et tire deux files de prisonniers la corde au cou, les bras ligottés derrière le dos. Derrière eux viennent librement un écuyer qui conduit deux chevaux et des porteurs de présents. Un prince s'agenouille devant le roi. Ces étrangers d'après une légende fort mal conservée, viennent du Naharina :

Dit par le compagnon du maître des deux terres dans les pays du midi et du nord... [Nebamon] : « A ton ka, dieu bon, cette part du butin... les enfants des chefs du Nahari (pour Naharina). »

N. DE G. DAVIES, *The tombs of two officials of Tuthmosis the fourth*, in *The theban tombs series*, t. III, pl. 28.

9. Tombeau de **Houya** à Tell el Amarna. Amenophis IV. Le roi assiste en chaise à porteurs à la présentation des captifs étrangers venus, dit l'inscription, des quatre points cardinaux. Le milieu de la scène est occupé par un kiosque, un autel, des bœufs égorgés. A gauche des Egyptiens encadrent les captifs, des libyens et des nègres, peut-être d'autres encore et portent des objets de provenance étrangère : deux amphores et un cratère à fleurs. Les Libyens portent un char. Les Syriens groupés à droite du kiosque occupent cinq registres. Au-dessus de ce groupe deux registres sont garnis d'offrandes. La scène, d'après l'inscription s'est passée en l'an 12 :

L'an 12, le 2e mois de pr. t, le 8... le roi Akhenaten et la grande épouse royale [Nefert-Iiti], vivant à jamais se montrent sur une grande

chaise d'or pour recevoir les marchandises de Syrie, de Nubie, de l'ouest et de l'est. Tous les pays réunis d'un seul coup, les îles du milieu de la mer présentent les produits au roi sur ce grand trône d'Akhet-Aten. On reçoit les travaux de tous les pays en vue de leur accorder le souffle de vie.

Davies, *The rock tombs of El Amarna*, III, pl. 13-14.

10. Tombeau de **Meryrâ II** à Tell el Amarna. Amenophis IV assis sur son trône occupe le milieu d'une vaste composition. Les peuples du sud à droite, les peuples du nord à gauche lui rendent hommage et lui apportent des présents. Au bas du panneau de gauche des Asiatiques sont agenouillés à côté de leurs présents. Derrière eux on découvre successivement des Libyens reconnaissables aux plumes d'autruche piquées dans les cheveux, des hommes au torse nu vêtus d'un long jupon, des prisonniers garottés et, pour finir, d'autres Asiatiques présentant des rhytons et des vases, des armes et des chevaux.

Le titre occupait trois lignes verticales, dont il ne reste que peu de chose : *...les chefs de tous les pays étrangers ont marché....* et un peu plus loin *...pacifiés en son temps...*

Davies, *El Amarna*, II, pl. 37, 39-40.

11. Tombeau de **Houy**. Toutankhamon. Deux tableaux symétriques. Sur la paroi sud le roi reçoit des gens du midi, sur la paroi nord les délégués syriens. Le titre se trouve à côté du fils royal de Kouch, Houy, qui sert d'introducteur et présente lui-même un pectoral et une corbeille :

Le messager royal pour tous pays étrangers présente au maître des deux terres les produits et les contributions du vil Retenou.

Des vases précieux et des bijoux sont installés sur des étagères. Des porteurs apportent encore des pièces. Les gros objets sont suspendus par un filet à une branche qui repose sur les épaules de deux porteurs. Une légende définit ces ouvrages :

Vases choisis parmi tous les plus beaux de leur pays, en argent, or, turquoise et toutes sortes de pierres précieuses.

Les Syriens aux habits à riches couleurs qui ont apporté ces trésors proclament que leurs intentions sont pacifiques :

Les chefs du Retenou supérieur qui ne connaissaient pas l'Egypte depuis le temps du Dieu implorent la paix de Sa Majesté. Ils disent : « Accorde nous le souffle que tu donnes... Il n'y a pas de révolte de ton temps. Toute terre est en paix ! »

Des textes du même genre se lisaient sur un second registre. Ils sont mal conservés. Les étrangers y sont qualifiés :

tous les chefs des pays lointains.

Lepsius, *Denkmäler*, III, 115-116 (planches en couleurs) ; N. de G. Davies and A. H. Gardiner, *The tomb of Huy*, in *The theban tombs series*, IV, London, 1926, pl. 19, reproduction des dessins de Lepsius et pl. 20 ce qui subsiste de la scène.

A la suite de ces documents si exactement définis par des textes explicatifs nous avons encore à citer des scènes analogues prises également dans les tombeaux du Nouvel Empire mais qui sont dépourvues de légendes, soit parce que le décorateur a estimé que son dessin pouvait s'en passer, soit parce que les textes n'existent plus. Il est aisé de reconnaître que les porteurs d'offrandes sont des Syriens. Leur costume, leur physionomie, leur attitude les apparentent aux habitants de Retenou ou du Naharina représentés sur les documents où l'on a pris la peine de les désigner par leur nom.

12. Tombeau **119** de Gournah. Début de la XVIIIe dyn. Porteurs d'offrandes et conducteurs d'animaux.

Wreszinski, *Atlas*, I, 340.

13. Tombeau d'**Anna** (no 81). Amenophis Ier-Thoutmès III. Le défunt et sa famille reçoivent des tributaires étrangers réparti sur cinq registres. Sur les registres 4 et 5 des Syriens et leurs femmes.

Boussac, *Le tombeau d'Anna* in *Mémoires Miss. fr.*, t. XVIII, pl. 11 ; Wreszinski, *Atlas*, I, 267.

14. Tombeau d'**Amenmose** (nº 42). Thoutmès III. Amenmose, chef des archers, préposé aux pays du nord vit la reddition d'une forteresse libanaise et fit reproduire la scène dans son tombeau (fig. 4). Ici, il introduit auprès du roi assis, comme au tombeau de Houy, dans un gracieux édifice des Syriens répartis sur quatre registres. Des offrandes sont déjà déposées sur le sol. La peinture est dégradée.

N. and N. de Garis Davies, *The tombs of Menkheperrasonb, Amenmose and another, The Theban tombs series*, V, pl. 23-25 ; Wreszinski, *Atlas*, I, 88.

15. Tombeau de **Penhat** (nº 239). XVIIIᵉ dyn. Trois registres de Syriens agenouillés et de porteurs d'offrandes. Début d'une collection d'offrandes installées par terre. Peinture dégradée.

Wreszinski, *Atlas*, I, 373.

16. Tombeau d'**Horemheb** (nº 78). Thoutmès IV assis sur un trône, à gauche, reçoit en même temps des Syriens, qui occupent le registre supérieur, et des nègres. Les deux premiers syriens baisent la terre. Les suivants, debout ou agenouillés présentent des vases et des corbeilles. Un vase précieux est placé sur une étagère, deux autres sur le sol.

Wreszinski, *Atlas*, I, 247-248.

17. Tombeau de **Sebek-hotep** (nº 63). Sur une paroi actuellement fort endommagée on présentait à Thoutmès IV des tributaires nègres et asiatiques. Un fragment de cette belle peinture est conservé au British Museum, un autre à Florence :

Wreszinski, *Atlas*, I, 56.

18. Tombeau d'**Amenmose** (nº 89). Amenophis III. La scène est divisée en trois registres. En bas, des soldats égyptiens chargés des armes des vaincus. Au milieu des nègres. Le registre supérieur est consacré aux Asiatiques. Des objets sont déjà exposés. Trois Syriens baisent la terre et d'autres apportent encore des objets.

Wreszinski, *Atlas*, I, 285.

19. Tombeau d'**Amiseba**. Ramsès X. Ce tombeau qui avait été peint avec un soin extrême est maintenant très dégradé. En haut d'une paroi, des Nubiens touchent le sol de leur menton ou lèvent des mains suppliantes. Leurs cadeaux l'emportent en magnificence sur les ouvrages du même genre que présentent les peuples méridionaux aux tombeaux de Houy et de Meryra II, aux temples de Beit-Ouely et de Medinet-Habou. A côté de ces produits de l'art africain, l'artiste a dessiné d'admirables vases qui ressemblent à ceux qu'on a l'habitude de voir entre les mains des Syriens. Il ne manque que les Syriens et les fonctionnaires égyptiens qui assistent d'ordinaire à l'arrivée des porteurs d'offrandes étrangers. Néanmoins on tiendra pour certain que ces objets ont bien été apportés par les peuples du nord. Si les vases sortaient d'un atelier égyptien, on eut évité de les représenter à côté du tribut des peuples méridionaux. Comme nous l'avons vu dans plusieurs tombeaux déjà, chez Rekhmara, Houy, Meryra II et chez d'autres, les décorateurs égyptiens se plaisaient à traiter en un seul tableau ou en deux tableaux symétriques ce double sujet, l'arrivée des tributaires asiatiques grossis parfois de captifs libyens et de délégués keftious et l'arrivée des nègres. Ici on a réduit au minimum la figuration qui prend une importance si considérable chez Meryra II. Quelques Nubiens représentent tous les étrangers. La place gagnée a permis à l'artiste de représenter les objets à grande échelle et avec beaucoup plus de détails. On ne peut hésiter que sur le point de savoir si quelques produits keftious n'ont pas été mélangés avec des objets syriens, mais c'est surtout à l'époque de Thoutmès III que les caravanes de Keftious se sont rendues en Egypte. L'événement ne s'est pas renouvelé souvent tandis que les rois de la XIXᵉ et de la XXᵉ dynasties ont continué à recevoir des envois de Syrie. Nous verrons dans les chapitres suivants que la collection d'Amiseba ne comprend que des objets qui figurent dans les trésors conquis en Syrie par Honoremheb, Sethosis Iᵉʳ, Ramsès II et Ramsès III.

Wreszinski, *Atlas*, I, 224-225 ; Champollion, *Monuments*, 168 ; Rosellini, *Mon. Civ.*, 58 ; Prisse d'Avennes, *Histoire de l'art égyptien*, II, 85, 86, 95, 96.

Le roi assiste très souvent à la réception de ces étrangers porteurs de présents. Même s'il n'est pas là, c'est en son nom, pour son trésor, que les présents sont enregistrés par l'un de ses ministres. Quoi qu'il en soit, Pharaon s'empressait de les faire porter au temple. Sous Amenophis IV, c'est le nouveau dieu Aton qui bénéficie de ses générosités, le reste du temps, Amon de Karnak.

1. Tombeau de **Meryra Iᵉʳ** à Tell el Amarna. Meryra qui eut l'honneur d'être récompensé par son souverain dans le temple d'Aten, a donné dans son tombeau une vue très complète du temple et de ses magasins. On y découvre une collection de vases et de cratères semblables à ceux que

transportent les Syriens dans les documents énumérés ci-dessus et en particulier dans les bas-reliefs des tombeaux de Houya et de Meryra II.

Davies, *The rock tombs of El Amarna*, I, pl. 31.

2. Bas-relief d'**Horonemheb** à Karnak. Riches présents disposés sur quatre registres. Sous la main du roi, une colonne d'hiéroglyphes, dont nous n'avons ni le début, ni la fin ; on y trouve cependant indiquée la provenance des objets :

Sa Majesté [présente] à son père Amon, les tributs fournis par ce qu'il a rapporté du pays de Retenou...

Wreszinski, *Atlas*, II, 61.

3. Bas-relief de **Séti Ier** à Karnak. Le roi amène deux files de prisonniers. Au premier plan sont les chefs des pays qui ne connaissaient pas l'Egypte, , au second des habitants du Retenou supérieur . De sa main libre, Séti montre à la triade d'Amon, Mout et Khonsou, les objets précieux disposés sur trois registres :

Sa Majesté présente à son père Amon, en revenant du vil pays de Retenou, des produits en argent, or, lapis-lazuli, turquoise, cornaline[1] *et toutes sortes de pierres précieuses. Les chefs des pays étrangers sont rassemblés dans son poing, pour remplir le magasin de son père Amon, grâce à la vaillance que Tu m'as donnée.*

Wreszinski, *Atlas*, II, 37 ; détails. *Ibid.*, II, 38.

1. Le mot sous cette orthographe du moins est très rare. Le second signe est à demi effacé, mais les traces prouvent qu'il était de forme ovale, et non . Sur = *nḫn* cf. Gardiner, *Eg. Gr.*, p. 485. M. V. Loret considère *mnḫn* comme identique à (*Wörterbuch der äg. Spr.*, II, 132) qui est le nom de la cornaline.

4. Bas-relief de **Séti Ier** à Karnak. La scène ressemble beaucoup à celle qu'on vient de décrire. Le roi traîne après lui deux files de prisonniers. Quatre registres d'objets précieux devant Amon. Le titre est en partie détruit, mais la provenance des objets est indiquée :

....en revenant du vil pays de Retenou. Les chefs des pays étrangers prisonniers, portent sur le dos leurs produits : vases en tout genre ; objets d'art de leur pays, en or, argent, lapis-lazuli [grâce à la victoire] que Tu m'as donnée sur tout pays.

Wreszinski, *Atlas*, II, 44.

5. Bas-relief de **Séti Ier** à Karnak. Même scène. Les prisonniers diffèrent de costume et de visage. D'après l'inscription ce sont des Syriens alliés aux Hittites :

les chefs du vil Retenou que Sa Majesté a ramenés grâce à ses victoires sur le pays de Kheta, pour emplir le magnifique magasin d'Amon-Râ....

Le titre de la scène mentionne également le pays de Kheta :

Le dieu bon [présente] à son père Amon, seigneur de Karnak, en revenant du pays de Kheta où il a écrasé les pays révoltés et piétiné les Amous dans leurs demeures, les produits en argent, or, lapis-lazuli, turquoise et toutes sortes de pierres précieuses...

Wreszinski, *Atlas*, II, 48-49.

6. Fragment d'un bas-relief de **Séti Ier** à Karnak. Même scène, presque entièrement détruite. Du tas d'offrandes il ne reste qu'un seul registre et l'on voit encore le pied des vases d'un second registre.

Wreszinski, *Atlas*, II, 52.

7. Bas-relief de **Ramsès II** au temple de Séti Ier à Abydos. Le roi traîne des prisonniers syriens reconnaissables à leurs longues robes. Un trésor est exposé entre le roi et un groupe de deux divinités. De tout ce bas-relief il ne reste que la partie inférieure. Les jambes du roi et des dieux sont conservées à partir du genou. Les prisonniers, plus petits, sont visibles à partir de la taille. Deux pièces du trésor sont intactes et l'on voit en outre la base d'une troisième.

Wreszinski, *Atlas*, II, 25 c.

8. Bas-relief de **Ramsès II** à Karnak. La scène habituelle. Deux rangs de prisonniers syriens. Les trésors sont exposés entre le roi et le dieu. La légende ne contient aucune indication de provenance et dit simplement que Ramsès offre à Amon le butin conquis par sa vaillance.

Wreszinski, *Atlas*, II, 59.

9. Bas-relief de **Ramsès III** à Médinet-Habou (mur nord, extérieur, contre le pylone II). Le roi traîne des prisonniers syriens et montre à Amon trois registres d'offrandes.

Jéquier, *Temples ramessides et saïtes*, pl. L ; Wreszinski, *Atlas*, II, 155. *Medinet-Habu*, 93.

10. Bas-relief de **Ramsès III** à Médinet-Habou. A gauche d'un autel chargé de victuailles et encadré par deux bouquets montés sont exposés des vases et des objets d'art. Des corbeilles contenant des plumes d'autruche et des œufs sont étalées devant l'autel. Aucune légende n'est gravée à côté des objets, mais nous connaissons l'identité des deux prisonniers dont le roi tient les liens dans sa main :

le vil tombé chef d'Amar avec le vil tombé chef de Libye.

On peut se demander si tout le trésor vient de Syrie ou bien si le roi qui consacre en même temps des prisonniers ramassés à l'est et à l'ouest n'a pas mélangé les objets livrés par les Amoritains et les fournitures des Libyens. Remarquons d'abord que le trésor ne contient aucun objet

qui ne se trouve à quelques détails près sur les documents déjà nommés, ce qui exclue déjà l'idée d'une provenance mixte. Nous sommes assez bien renseignés sur la Libye à l'époque des Pharaons. Les forteresses libyennes qui sont représentées sur un bas-relief de Médinet-Habou [1] ne sont pas très différentes des forteresses syriennes, mais elles n'ont qu'un étage. La porte percée au centre est de pur style égyptien. Les Libyens savaient donc imiter les constructions des peuples voisins, mais nous n'avons aucune raison de penser qu'ils aient été capables d'exécuter ces cratères et ces amphores enrichis de plantes, de personnages et d'animaux où excellaient les artisans syriens. Sur un document de Séti Ier, l'on voit représentés, mais sans qu'ils soient mélangés à d'autres ennemis de l'Egypte des prisonniers libyens. Ils ont les mains vides. Les Libyens du tombeau de Meryra II à Tell el Amarna, n'ont rien apporté. Ceux du tombeau de Houya n'ont à offrir qu'un char. Ramsès III plus heureux, a ramené d'une de ses campagnes contre les Libyens, d'immenses troupeaux, mais pas d'objet fabriqué, sauf un char. Sur un grand bas-relief de Médinet-Habou qui a pour titre

Présentation du butin provenant de ces tombés de Libye devant Sa Majesté, les scribes égyptiens n'ont à compter que des mains et des phallus. C'est donc aux Amoritains et à eux seuls qu'il convient d'attribuer le trésor de Médinet-Habou.

Prisse d'Avennes, *Histoire de l'art égyptien*, II, 82 ; Wreszinski, *Atlas*, II, 154.

11. Bas-relief de **Ramsès III** à Karnak. Le roi traîne deux files de prisonniers et consacre des vases et des objets de métal. Les prisonniers du registre inférieur sont des chefs libyens, . Au-dessus d'eux se trouvait une autre file de prisonniers dont on ne voit plus que les pieds et dont la légende a disparu. Le trésor ressemble tout à fait aux précédents. Il faut donc admettre que les prisonniers disparus étaient des Syriens et que ce sont eux qui ont fourni la vaisselle de métal offerte aux dieux.

W. Max Muller, *Egyptological Resarches*, II, pl. 41 et p. 124, fig. 46 ; Wreszinski, *Atlas*, II, 62 c. *Oriental Institute publications*, Chicago, t. XXXV, pl. 120.

12. Bas-relief de **Séti Ier** à Karnak. Nous le citons à cette place parce que la difficulté que présente ce document s'explique par les deux cas

1. *Médinet-Habou*, II, 70.

précédents. Le roi traînant deux files de prisonniers montre aux dieux un riche butin disposé sur trois registres. Les prisonniers par leur costume et leur visage se font reconnaître pour des Libyens, mais les inscriptions établissent formellement que le graveur a méconnu les intentions de l'artiste qui avait composé la scène. Le registre inférieur était bien réservé à des Libyens, *wrw ḫ;s.t nw Tḥnw*, mais le cortège du registre supérieur aurait dû être composé de Syriens, car le texte qui concerne ce registre ne mentionne que des Syriens [1].

Sa Majesté revient de tous les pays qu'il a vaincus. Il a maîtrisé Retenou. Il a massacré leurs..... Il force les Amous à dire : « Qu'est-ce donc ? Il est comme le feu qui court quand l'eau manque. Il supprime toute révolte, tout blasphème de leur bouche. Il a enlevé le souffle [*de*] *leurs narines.*

Sur ce bas-relief, comme sur les deux précédents, le roi consacre donc à la fois des prisonniers libyens démunis de tout et des prisonniers syriens qui n'ont pas hésité à remettre leurs trésors au Pharaon.

Champollion, *Monuments*, 299 ; Rosellini, *Mon. Stor.*, 56 ; Wreszinski, *Atlas*, II, 52.

Ces scènes dont les principaux acteurs sont des Syriens, ne sont peut-être pas les seules qui puissent servir à l'étude de la civilisation syrienne. La paix rétablie, des Syriens se rendaient en Egypte pour leurs affaires et leur plaisir et des Egyptiens partaient de la vallée du Nil vers les pays du nord. Ainsi les deux civilisations se pénétraient plus intimement. Quand Ramsès II voulut par un mariage mettre fin à une longue guerre, il épousa la fille du roi hittite et celle-ci emporta de son ancienne résidence de riches présents [2]. Sous le belliqueux Thoutmès III, un égyptien du

1. Une erreur du même genre a été commise par les artistes qui ont travaillé au bas-relief de Ramsès II représentant la prise de Satouna, ville syrienne située près d'une forêt de sapins et de cyprès. Les assiégés et même le fuyard qui s'efforce de se cacher sur un arbre et se fait mordre par un ours ont les traits et le costume des Libyens. De telles erreurs prouvent que l'on a parfois travaillé trop vite et surtout sans direction ni contrôle à Karnak et à Louxor.

2. Voir la stèle du mariage de Ramsès II, rééditée et traduite par M. Kuentz, *Annales du Service des Antiquités*, XXV (1925), 181-238.

nom de Sennefé alla à Byblos pour se procurer du bois de sapin et quand il revint avec son chargement de bois qu'il avait honnêtement payé par des offrandes à la déesse du lieu, il rapporta en outre des souvenirs variés [1]. Il les fit reproduire dans son tombeau, mais cette précieuse peinture est maintenant effacée, au témoignage de M. Davies qui a bien voulu l'examiner à mon intention. Un médecin égyptien, Kenamon reçut un jour la visite d'un prince syrien qu'accompagnait sa femme et une suite nombreuse de serviteurs portant des présents (fig. 27). Dans quelques tombeaux du Nouvel Empire, principalement chez un autre Kenamon, chez Senouna (nº 76) et Sebek-hotep (nº 63), on a représenté dans un grand détail des objets d'art parmi lesquels on en peut remarquer qui ressemblent beaucoup à ceux qui figurent dans les collections ou même aux originaux de ce pays importés de Syrie, comme la harpé ornée d'un uraeus de Senouna, les harpés plus simples de Kenamon et, chez Sebek-hotep, le cratère décoré d'un piédestal qui supporte une grenouille et qu'entourent des bouquets de grenades (fig. 114). Malheureusement le texte explicatif, quand il existe, est muet sur la provenance de ces trésors et l'on ne remarque dans leur voisinage aucun représentant des pays du nord qui pourrait les avoir convoyés jusqu'en Egypte.

Le texte explicatif de Kenamon est ainsi conçu :

présenter l'hommage du Nouvel An : chars en argent et or, statues en ivoire et en ébène, colliers en toutes sortes de pierres précieuses, armes en toute espèce de bois, tous les travaux artistiques [*d'Egypte*] ? (*suivent les noms et les titres de Kenamon*) [2].

Parmi les petits textes qui sont tracés contre les objets eux-mêmes, un seul donne une indication à retenir :

char nommé......Taentâamaou, dont les bois ont été apportés de la Terre divine par les Montagnes du Naharina [3].

Le nom qui a été donné à ce char « celle d'Aamaou », pays producteur

1. Sethe, *Urkunden*, IV, 535.
2. N. de G. Davies, *The tomb of Ken-Amun at Thebes*, New-York, 1930, pl. 13.
3. *Ibid.*, pl. 32.

d'or prouve que l'or plaqué sur le bois importé de Syrie venait lui-même de Nubie, mais si les matériaux sont exotiques, rien ne prouve que le char n'ait pas été fabriqué dans un atelier égyptien.

Au tombeau de Snouna (nº 76), les objets d'art sont représentés au coin d'une paroi fort dégradée aujourd'hui [1], qui était un peu mieux conservée il y a un siècle. Champollion y a vu des statuettes en or représentant le roi et la reine de pur style égyptien [2]. Il se peut que Snouna ait réuni des objets de provenance diverse, mais comme il ne dit rien de précis à ce sujet, les comparaisons seules peuvent nous guider. Nous avons signalé plus haut les peintures enlevées du tombeau de Sebekhotep, actuellement à Londres et à Florence qui représentent des Syriens porteurs de présents. Dans le tombeau même [3] on voit encore en place d'admirables vases, mais j'ignore si ce fragment est à joindre aux fragments de Londres et de Florence et représente les objets déjà déposés sur le sol par les Syriens [4]. Dans le tombeau de Ramsès III enfin on a depuis longtemps remarqué le caractère exotique de quelques vases, boites, armes, objets variés qui ont été peints avec soin d'après les armes, effets et meubles de ce roi qui plus qu'aucun autre, peut-être, a goûté les modes syriennes [5]. Il me paraît légitime de joindre à ces quatre collections les magnifiques objets reproduits dans la Salle des Annales de Thoutmès III, au-dessus d'une inscription qui raconte les exploits du roi en Syrie [6]. Quelques-uns de ces objets ne feraient pas tache dans les trésors syriens, tandis que d'autres sont de style égyptien. Le titre du tableau est très bref :

Le roi en personne consacre des monuments à son père Amon Râ, seigneur de Karnak, pour qu'il [le] fasse doué de vie comme Râ éternellement [7].

1. Wreszinski, *Atlas*, I, 46 ; Prisse d'Avennes, *Histoire de l'art égyptien*, II, 79, nos 11 et 12 ; Schäfer, *Die altägyptischen Prunkgefässe mit aufgesetzten Randverzierungen*, Leipzig, 1903, fig. 4, 66, 71.
2. Champollion, *Notices*, I, 480.
3. Wreszinski, *Atlas*, I, 223.
4. Bertha Porter, indique pour le tombeau 63, nº 2 « presentation of vases to king (destroyed) and beginning of destroyed tribute scene ».
5. Champollion, *Monuments*, CCLXIII-CCLIV ; Prisse, *op. cit.*, II, 84.
6. *Description de l'Egypte*, III, 35 ; Champollion, *Monuments*, IV, 306-317 ; Prisse, *Hist. de l'art ég.*, II, 73-74 ; Schäfer, *Prunkgefässe*, fig. 115 ; Jéquier, *L'architecture et la décoration*, pl. 47 ; Wreszinski, *Atlas*, II, 25 c.
7. Sethe, *Urkunden*, IV, 626.

Si le roi a fait représenter ces objets dans la Salle des Annales, à côté des inscriptions où sont racontées ses victoires, c'est qu'il veut nous montrer que ce qu'il consacre est le produit de ses victoires. Mais cela peut s'entendre de deux manières. Nous savons bien que Thoutmès III a trouvé dans les villes conquises des objets d'arts, qu'il les a fait transporter en Egypte, mais il a aussi exigé des vaincus des matières premières qui lui ont servi à faire exécuter dans ses propres ateliers des objets précieux qu'il a consacrés au dieu de Thèbes. Pouamrê, un de ses chefs de service, a fait représenter dans son tombeau la pesée de l'or étranger. Un autre tableau le montre en train d'examiner les ouvrages exécutés dans ses ateliers avec ces matériaux importés :

Le noble, prince, aimé de Dieu, Pouamrâ, examine des monuments grands et nombreux que le roi, le maître des deux terres Men-kheper-rê a faits pour son père Amon à Thèbes, en argent, or et toutes sortes de pierres précieuses [1].

Chez Rekhmarê les matériaux qu'on utilise dans l'atelier d'orfèvrerie sont aussi venus de l'étranger :

Le vizir fait venir le cuivre d'Asie que Sa Majesté a rapporté de sa victoire contre le pays de Retenou, pour fondre les deux portes de la chapelle divine d'Amon à Thèbes, dont le sol est doré à l'imitation de l'Akhit céleste [2].

Ainsi la brièveté du texte joint au bas-relief de Karnak permet de faire trois hypothèses au sujet de l'origine des objets : ou bien ils ont été exécutés en Egypte, ou bien ils ont été importés directement de Syrie, ou enfin le roi Thoutmès a réuni pour les offrir à Amon des objets égyptiens et étrangers. Il nous faut donc examiner l'un après l'autre chacun des objets de ce trésor, comme aussi ceux qui sont représentés dans les tombeaux de Ramsès III, de Kenamon, de Snouna et de Sebek-hotep et ne les considérer comme des reliques syriennes que si nous y pouvons reconnaître des caractères de l'art syrien. La tâche est

1. Davies, *The tomb of Puyemrê at Thèbes*, I, pl. 37.
2. Newberry, *The life of Rekhmara*, 18 ; *Urk.*, IV, 1150.

incontestablement difficile. A Byblos, le mobilier funéraire des tombes royales comprend, avons-nous dit, des cadeaux pharaoniques et des ouvrages locaux souvent si bien imités de modèles égyptiens qu'ils ne dépareraient pas une collection égyptienne authentique. Cependant quelques détails y trahissent une main étrangère. Cette fois-ci, nous travaillons non sur des originaux, mais sur des dessins et notre entreprise n'aurait aucune chance de succès si les dessinateurs égyptiens qui ont saisi avec tant de bonheur la silhouette et les traits des peuples qui les entouraient n'avaient appliqué les mêmes facultés à bien reproduire les objets exotiques.

Tel était l'intérêt qu'excitait parmi les Egyptiens tout ce qui venait de Syrie, les choses, les gens, les modes, le langage, que notre nomenclature ne serait pas complète si nous omettions les statues, statuettes et représentations de toutes sortes que les Egyptiens nous ont laissées de leurs voisins du nord. Nous citerons au contraire à tout instant les plaquettes émaillées de Tell el Yehoudieh [1] et de Médinet-Habou [2], la Syrienne portant une amphore du Musée britannique [3] et d'autres pièces grâce auxquelles nous pouvons nous faire une idée de ces voiles brodés de Sidon dont la réputation était grande à l'époque homérique [4]. Le tout constitue un volumineux catalogue illustré de la production syrienne à l'époque du Nouvel Empire. Dans les temps modernes un acheteur ne croit pas commettre une imprudence quand il acquiert un objet après étude d'un catalogue. Semblablement nous voulons essayer de définir l'art syrien en utilisant le catalogue que nous devons aux dessinateurs de l'Egypte.

1. T. Hayta Lewis, *Tel-el-Yahoudich, Transactions S. B. A.*, VII (1881), 177-192 ; Wallis, *Egyptian ceramic art*, London, 1900, pl. V-VI.
2. Daressy, *Plaquettes émaillées de Medinet-Habou, Annales du Service des Antiquités*, XI (1910), 49-63.
3. Prisse, *Art égyptien*, II, 92, 1.
4. *Iliade*, II, 280 ; cf. *Hérodote*, II, 116.

CHAPITRE II

LES OBJETS

Le catalogue dont nous venons de parler se présente sur les monuments égyptiens à l'état de fragments très dispersés. Dans ce chapitre nous allons nous efforcer de les classer commodément.

Les armes.

Des armes de métal précieux et d'un travail remarquable ont été trouvées à Byblos, soit dans les tombeaux, soit dans les temples. Les Annales de Thoutmès prouvent que les chefs syriens allaient au combat avec des armes magnifiques. Le vainqueur est fier d'avoir pris à Magedo :

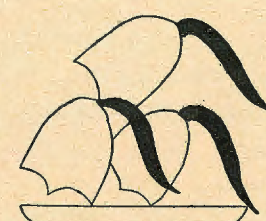
un bel équipement de combat, en bronze, à ce tombé ; un bel équipement de combat, en bronze, au prince de Magedo ; deux cents équipements, en bronze, à ses vils soldats [1].

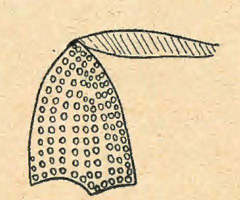
Les Annales et la stèle du Gebel Barkal mentionnent en d'autres passages ces *mss* de combat en bronze [2]. M. Loret rapproche ce mot déterminé par , déterminatif habituel de tout ce qui est en cuir du copte ⲘⲞⲨⲤ « courroie » [3]. Je pense que ce terme s'applique aux

2. *Urkunden*, IV, 663.
1. *Ibid.*, 711, 726, 732 ; *Aeg. Zeits.* LXV, p. 32, l. 22.
3. Spiegelberg, *Kopt. Handwb.*, 65.

larges bandeaux qui se croisent sur le torse de la plupart des guerriers syriens représentés sur le char de Thoutmès IV, et que portent également les deux Hyksos du poignard Pasteur et de la hache d'Ahmosis [1] et des syriens chargés d'offrandes [2] (fig. 19), peut-être aussi à la cotte de mailles à manches courtes que portent deux de ces guerriers, dont l'un qui s'enfuit à char sans pouvoir éviter la flèche de Pharaon est certainement un roi (fig. 5). Ces bandeaux et la cotte étaient sans doute en cuir, revêtus de plaques de métal. Dans les scènes militaires les Syriens réfugiés dans leurs forteresses ne sont vêtus que du pagne ou de la longue robe que portent également les non-combattants. Les cottes de


Fig. 5. — Char de Thoutmès IV (Wreszinski, II, 1).


Fig. 6. — Menkheperrasenb (W.-M. Müller, *Eg. Res.*, II, 15).


Fig. 7. — Char de Touthmès IV (Wreszinski, I, 88 b).

mailles sont exceptionnelles, mais les bandeaux passaient sans doute aux yeux des Egyptiens pour l'une des caractéristiques du guerrier syrien, car sur la stèle de l'an 400 [3] le dieu Seth de Ramsès, héritier du Seth d'Avaris, en est muni.

Les casques, en égyptien [4], ont une forme conique. Une queue de cheval s'attache au sommet (fig. 5). Chez Menkheperrasenb, trois casques qu'un habitant de Retenou apporte dans une corbeille (fig. 6) sont peints uniformément en rouge, sans détail intérieur [5].

Sur le char de Thoutmès IV ils sont parfois décorés de hachures et de cercles (fig. 7), ou bien l'on constate qu'ils sont revêtus de petites plaques de métal. A l'époque de Ramsès III, des cordons à gland remplacent la queue de cheval [6].

1. *Annales du service*, VII, 115-120, fig. 2 et 3.
2. Davies, *Puyemrè*, I, pl. 36 et frontispice et Wreszinski, *Atlas*, II, 1.
3. Montet, *La stèle de l'an 400 retrouvée*, *Kêmi*, IV, 191-215.
4. *Urkunden*, IV, 711-712.
5. Semblables : Davies, *El-Amarna*, II, 39 ; *Amenmose* (*Theban tombs series*, V, pl. 34-35.
6. *Médinet-Habu*, II, 92.

Le dieu guerrier représenté sur la stèle de Shihan [1] et, sur la patère d'Olympie [2], le dieu vainqueur du griffon portent un casque de forme très voisine, muni d'une longue boucle, ou d'une queue d'animal qui s'accroche au sommet. La tête de basalte trouvée à Djabboul [3] est coiffée d'un casque identique mais sans appendice. Enfin le Seth à tête humaine des monuments ramessides, héritier du Seth d'Avaris, le Baal Sapouna, le Mikal de Beisan couvrent leur chef d'une tiare conique, un peu plus haute peut-être, mais très voisine, qu'orne au lieu de la queue de cheval un long ruban terminé par une fleur de lotus [4].

Les boucliers de forme rectangulaire, avec un petit appendice en haut,

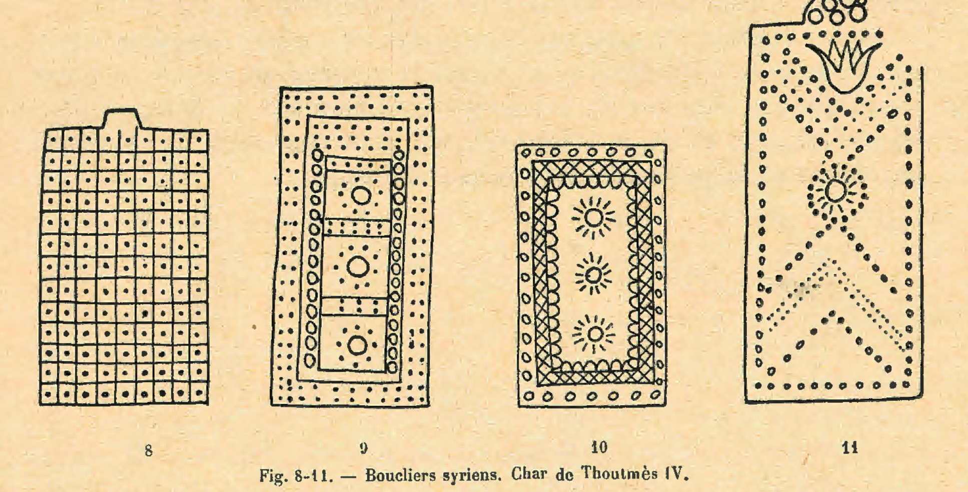


Fig. 8-11. — Boucliers syriens. Char de Thoutmès IV.

longs d'une coudée et demie environ sont décorés de points, de lignes droites, de cercles, de losanges, de soleils rayonnants obtenus sans doute par des clous ou des fils d'argent (fig. 8-11). Ce mode d'ornementation était connu en Syrie depuis longtemps. Des diadèmes souples, en argent ou en bronze, trouvés à Byblos, sont décorés de points obtenus par repoussé et formant des lignes parallèles [5]. Des meubles du tombeau II de Byblos étaient garnis de clous à tête d'argent [6].

L'épée syrienne se compose d'une forte lame triangulaire longue d'une

1. Contenau, *Manuel d'archéologie orientale*, I, p. 203.
2. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'art*, III, p. 784.
3. *Syria*, VII, pl. 71.
4. *Kêmi*, IV, 200-210.
5. *Byblos et l'Egypte*, 579-586.
6. *Ibid.*, 734-735.

coudée et d'un manche court terminé par un pommeau (fig. 12, 17)[1]. Je n'en ai point vu qui soient décorées à l'instar du poignard de la reine Aah-hotep et des épées mycéniennes de scènes de chasse ou de combat. Des hachures apparaissent parfois sur la lame, une fleur de lotus sur le



Fig. 12. — Karnak (Wreszinski, II, 72).

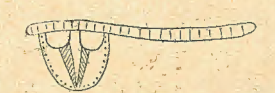


Fig. 13. — Char de Thoutmès IV.

manche, des écailles sur le pommeau (fig. 17). Au repos l'épée se loge dans un fourreau de cuir qui se porte par une courroie (fig. 17).

Byblos a fourni des poignards copiés sur les modèles égyptiens[2], ainsi qu'une belle lame triangulaire en or où la médiane est creusée en forme de rigole, une garniture de poignard et une garniture de fourreau décorées d'animaux et de personnages[3], qui annoncent déjà les poignards mycéniens et le poignard de la reine Aah-hotep.

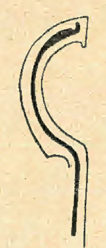


Fig. 14. Snouna (Wreszinski, I, 46).



Fig. 15. Kenamon (éd. Davies, pl. 20).

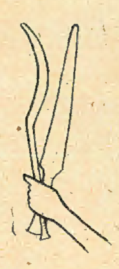


Fig. 16. Menkheperrasenb (W.-M. Müller, *Eg. Res.*, II, 19)

Les haches ont la forme d'un demi-cercle percé près de sa base de deux grands trous ovales par où passaient les attaches. Sur le char de Thoutmès IV, un chef syrien vient de lacher une hache de ce type (fig. 13) décorée d'arêtes qui se rejoignent sur une nervure médiane et de points à la périphérie. Le manche est long d'environ une coudée[4]. Des haches semblables se voient entre les mains des soldats asiatiques représentés dans des tombes du Moyen Empire[5]. Ces dessins pourraient avoir été

1. Semblables : Wreszinski, *Atlas*, II, 36, 72.
2. *Byblos et l'Egypte*, 335.
3. Renseignements et photographies communiqués par M. Dunand.
4. Semblable : Wreszinski, *Atlas*; II, 39.
5. *Ibid.*, II, 7, 8, 9.

exécutés d'après quelques-uns des spécimens trouvés en Syrie, à Byblos, à Kafr Djarra, à Tyr ou à Beyrouth[1]. Tous ces fers de hache sont à douille, ce qui rendait les évidemments inutiles. Ceux-ci ont été inventés pour des fers de hache sans douille[2], qui s'engageaient dans une rainure du manche et se sont conservés même après que l'invention de la douille eut permis de fixer le manche bien plus solidement.

Les Annales mentionnent une *hache en or incrustée de lapis-lazuli*[3]. Les cinq haches que M. Dunand a trouvées dans le nouveau sanctuaire de Byblos sont en or et d'un beau travail. Deux d'entre elles se rapprochent des haches en bronze connues antérieurement, les autres ont conservé dans la douille un tube mince en or qui armait le bois du manche[4].

La faucille à long manche que les archéologues ont pris l'habitude d'appeler « harpé » était l'arme par excellence des Syriens. Trois beaux exemplaires bien conservés ont été trouvés à Byblos dans les tombeaux I, II, III[5]. La poignée, en bois, est sertie d'un pommeau en or et enrichie de clous d'or. Deux uraeus en or et nielle parcourent la lame de bronze dans toute son étendue, chacun d'un côté et lèvent leur tête menaçante à la hauteur du crochet supérieur. La harpé de Gezer[6], celle qui est entrée récemment au Louvre[7] sont plus simples. Or les deux types existent dans nos documents figurés, le type de Byblos au tombeau de Snouna (fig. 14), le type de Gezer au tombeau de Kenamon (fig. 15). J'ai fait remarquer précédemment que les objets représentés dans ces deux tombeaux ne sont pas tous de fabrication syrienne, mais des harpés de Gezer se voient au tombeau de Menkheperrâsenb (fig. 16 et 17) entre les mains de Syriens authentiques. Enfin les Annales mentionnent des pris en Syrie[8]. Le déterminatif de *ḥpš*, tout réduit qu'il est, ressemble parfaitement à la harpé de Gezer. Il en est de même au tombeau de Kenamon où on lit au-dessus des huit harpés

1. *Byblos et l'Egypte*, p. 247.
2. La hache égyptienne, qui est en forme de segment de cercle est généralement sans douille. Au tombeau d'Amounedjeh (W. M. Muller, *Eg. Res.* II, 24) un délégué syrien porte par exception une hache du modèle égyptien.
3. *Urkunden*, IV, 669. Sur *krdn* = גרזן cf. Burchardt, *Die altkananaischen Fremdworte und Eigennamen im Aegyptischen*, Leipzig, 1909, nº 934.
4. Communication de M. Dunand.
5. *Byblos et l'Egypte*, 652-654.
6. *Syria*, III, 301. Semblable : *Syria*, XVII (1936), pl. 18 (Ugarit).
7. *Syria*, VII, 254, fig. 1, c.
8. *Urkunden*, IV, 726.

Par contre quand il y avait lieu de parler dans une inscription égyptienne de la harpé pharaonique plus large et plus courte de manche, on employait le signe qui la reproduit fidèlement.



Fig. 17. — Menkheperrâsenb (Theban tombs séries, V, pl. I).

Le mot *ikhw*, qui n'est connu, je crois, que par cet exemple et par d'un autre passage des Annales [2], est enregistré sans traduction au *Wörterbuch* d'Erman-Grapow. Cependant on peut en déduire le sens si l'on remarque que *ḫpš*, le nom habituel de cette arme, qui signifie littéralement « bras », a un sens beaucoup trop général, pouvant s'appliquer à tout instrument qui prolonge l'action du bras. Pour restreindre sa signification on lui a ajouté un complément. Je traduirais donc *ḫpš n ikhw* par « bras à faucille ». Cette expression parfaitement claire, a le défaut d'être un peu longue et on l'abrégeait, dans le langage courant, en la réduisant au mot *ḫpš* et, dans le langage des militaires, au mot *ikhw*.

Fig. 18. Char de Thoutmès IV.

1. Davies, *Kenamon*, pl. 20.
2. *Urkunden*, IV, 722.

Les Syriens se servaient encore de lances [1] et d'arcs triangulaires (fig. 19), qui sont les « arcs khourites » mentionnés dans les Annales et l'inscription du Gebel Barkal. Les carquois sont de longs étuis de cuir où s'emboite un couvercle également en cuir (fig. 17, 18) [2]. Ils sont décorés de points, de cercles, ou demi-cercles, de traits verticaux ou horizontaux. Au milieu apparaît souvent une bande sinueuse. Sur le couvercle, aux ornements déjà nommés s'ajoutent des spirales et des rosettes. Un beau carquois du tombeau de Ramsès III est pourvu d'un couvercle en forme de tête de lion [3].

Les chefs et les guerriers d'élite étaient montés sur des chars. Thoutmès III se flatte d'avoir conquis à Magedo, en l'an 23 :

Un char de ce tombé (le prince de Kadech) travaillé en or avec un timon d'or ; un beau char, travaillé en or, au prince de Magedo, 892 chars à ses vils soldats [4].

Par la suite les Egyptiens eurent encore l'occasion de se faire livrer des chars de prix :

Chars travaillés en or et argent et peints : 40 [5].
Chars travaillés en argent et or : 9 ; peints : 61. Total : 70 [6].

1. Wreszinski, *Atlas*, II, 39 ; *Médinet-Habu*, 94.
2. Semblables au tombeau de Rekhmara (Champollion, *Monuments*, 189, de Menkheperrasonb et d'Amenmose (*Theban tombs series*, V, pl. 5, 7, 34, 35), de Meryrâ II (Davies, *El Amarna*, II, 39).
3. Champollion, *Monuments*, 263.
4. *Urkunden*, IV, 663 ; cf. l'inscription de Thoutmès III au Gebel Barkal, l. 22. *Aeg. Zeits.* LXIX, 32.
5. *Urkunden*, IV, 690.
6. *Ibid.*, IV, 722. Autres mentions analogues : *Ibid.*, IV, 669, 704, 712.

Chars travaillés en argent : 19. Pourvus de leur armement de toute sorte de bois [1].

Les harnais sont mentionnés comme il suit :

Harnais de bronze incrustés d'or [2]. *Harnais incrusté : 15 pièces* [3].

Le sens du mot *b;k* est trop général pour qu'on puisse savoir si les chars étaient simplement revêtus d'or et d'argent ou enrichis de figures

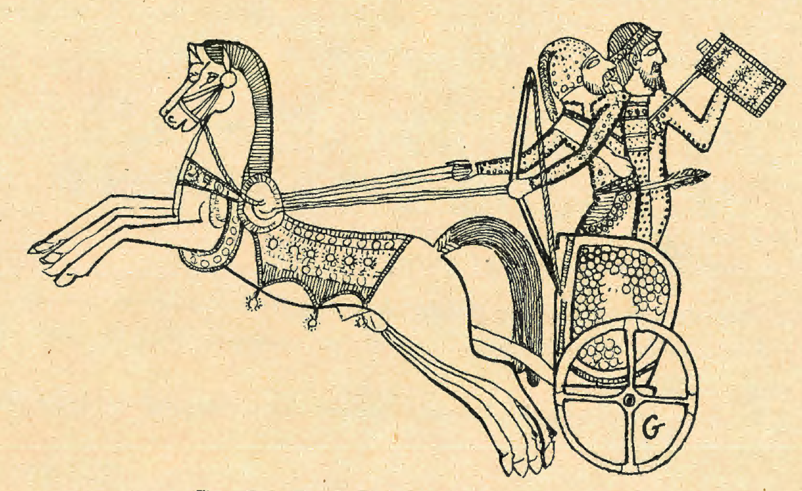


Fig. 19 — Char de Thoutmès IV (Wreszinski, II, 2).

en ronde-bosse. Les chars syriens représentés aux tombeaux de Rekhmara [4], d'Amenmose, de Menkheperrâsenb [5], d'Amounedjeh [6], de Meryra [7] ne diffèrent pas essentiellement de ceux des Egyptiens, mais ils sont peu décorés. Les chars princiers représentés sur le char de Thoutmès IV ont la caisse couverte de points, de cercles, d'écailles travaillés au repoussé. L'étui destiné à loger flèches et javelots ressemble au carquois des archers. Les harnais et la couverture des chevaux sont décorés, à l'instar de l'équipement des guerriers, de traits, de disques et de soleils rayonnants (fig. 19).

1. *Ibid.*, IV, 704. Autres mentions : *Ibid.*, IV, 691, 722.
2. *Urkunden*, IV, 711.
3. *Ibid.*, IV, 669.
4. Ed. Virey, pl. VIII.
5. *Theban tombs series*, V, pl. 7, 35.
6. Wreszinski, *Atlas*, I, 269.
7. Davies, *El Amarna*, II, 39.

A ces représentations guerrières des Egyptiens, nous pouvons maintenant comparer une œuvre phénicienne contemporaine, la patère de Ras Schamra dont la grande zône est décorée d'une scène de chasse [1]. Entre cette scène et notre figure 19, exécutée d'après le char de Thoutmès IV, la ressemblance est frappante. Elle porte sur les proportions du char, la caisse excessivement étroite, les roues à quatre rayons seulement, sur les harnais. L'adresse du chasseur qui lance des bêtes au galop à la poursuite des bœufs et des antilopes égale celle des guerriers. Les étalons ont la crinière fournie et portent une queue remarquable par sa longueur. Une fois de plus nous voyons ici combien les Egyptiens ont exactement observé et rendu les choses de Syrie.

Le vêtement et la parure.

Le pagne était d'usage courant en Syrie, parmi toutes les classes de la population et à des époques très différentes, comme on le voit sur des statuettes de bronze de Byblos [2], sur des stèles de Ras Schamra [3], qui sont du IIIe et du IIe millénaires, sur la stèle d'Amrit [4], qui est du Ier. Nos documents nous en montrent de plusieurs sortes. Le plus simple ne diffère guère, au moins par sa coupe du pagne égyptien, mais il est rehaussé par des broderies de couleurs [5]. Le pagne à pointes est beaucoup plus répandu. Il est porté par des Syriens du tombeau de Pouamrê [6], d'Amounedjeh [7], de Menkheperrêsenb [8], d'Amenmose [9], du tombeau 119 de Thèbes [10]. Tantôt le pagne est taillé dans une étoffe tissée, à losanges ou à carreaux, tantôt dans une étoffe unie sur laquelle sont appliquées au bord et au milieu des bandes larges de deux doigts où apparaissent les losanges ou des lignes brisées. Des cordons courts terminés par des glands s'attachent par groupes de trois aux pointes, à

1. *Syria*, XV, *pl. 16*.
2. *Byblos et l'Egypte*, 157 ; *Syria*, VIII, pl. 26.
3. *Syria*, 1931, pl. VIII ; *L'Illustration*, no du 11 février 1933, p. 183.
4. Contenau, *Manuel*, p. 1474, fig. 895.
5. *Puyemrê*, I, frontispice et pl. 36.
6. *Ibid.*, pl. 31.
7. Wreszinski, *Atlas*, 269.
8. *Theban series*, V, pl. 4 et 5 ; les porteurs vêtus du pagne s'intercalent entre ceux qui sont vêtus de la tunique à manches.
9. *Ibid.*, pl. 34-35.
10. Wreszinski, *Atlas*, I, 340.

la ceinture ou aux bandes transversales (fig. 20, 21)[1]. Toutefois, ce modèle n'est pas en usage chez les seuls Syriens. On peut même dire

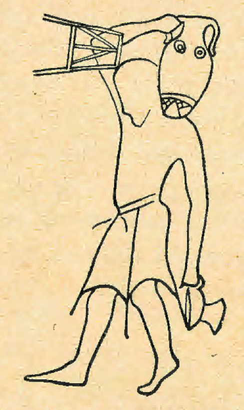


Fig. 20. — Houy (Theban tombs series, III, pl. 19).

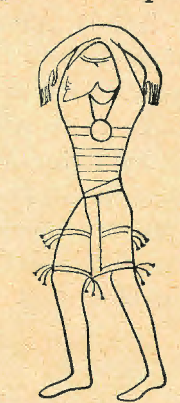


Fig. 21. — Medinet-Habou (Wreszinski, II, 156).

qu'il fait partie de l'uniforme des Sardanes, qu'ils soient ennemis du roi ou embrigadés dans son armée et des peuples de la mer, Sakkala ou

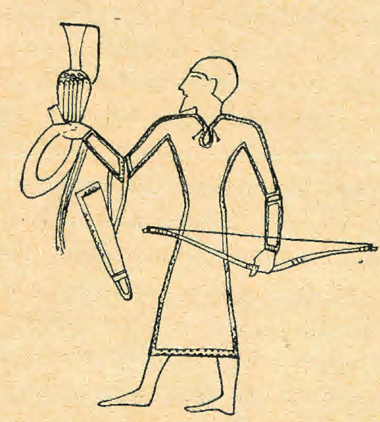
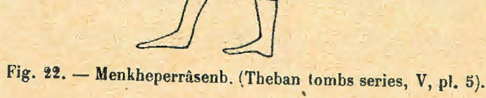



Fig. 22. — Menkheperrâsenb. (Theban tombs series, V, pl. 5).

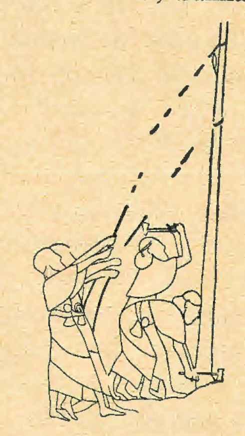


Fig. 23. — Karnak (Wreszinski, II, 35).

Philistins[2]. Les individus de ces nations qu'ont représentés les Egyptiens n'ont presque jamais d'autre vêtement. Auraient-ils adopté une mode

1. Autres exemples : tous les porteurs du tombeau de Houy (*Theban tombs series*, IV, 19-20) ; le conducteur d'un cheval chez Amenmose (*Ibid.*, V, pl. 35, registre inférieur), l'homme au char chez Amounedjeh (Wreszinski, *Atlas*, I, 269 ; les Aamou du tombeau de Séti Ier.

2. *Médinet-Habu*, 31, 34, 35, 38, 39, 41, 42, 43, 44, 94, 98 ; Daressy, *Les plaquettes émaillées de Médinet-Habou, Annales du Service des Antiquités*, XI (1910), pl. 4, nos 14, 15, 16.

syrienne plus résolument que les Syriens eux-mêmes ? Le contraire est plus vraisemblable. Des Syriens auront adopté le pagne de ces étrangers, mais s'il en est ainsi, il nous faut reporter très loin dans le passé le moment où cette influence des peuples de la mer a dû s'exercer en Syrie, puisque le Seth de la stèle de l'an 400, qui est le dieu Hyksos, est vêtu de ce pagne inconnu aux Egyptiens[1].

La plupart des Syriens que l'on voit réfugiés dans leurs forteresses ou poursuivis par Pharaon, comme aussi les captifs ou les délégués qui se sont rendus en Egypte avec leurs *barakât* sont vêtus d'une longue robe. Il en existe trois modèles principaux : la blouse étroite, à manches géné-



Fig. 24. — Sarcophage d'Ahiram (*Byblos et l'Egypte*, pl. 131).

ralement longues que l'on passait par la tête pour serrer ensuite l'ouverture avec un cordon (fig. 22), la tunique ouverte par devant de haut en bas, qu'on pouvait fermer complètement à volonté, sans doute par des lacets (fig. 17) quelquefois ornée de glands par en bas[2] et enfin la robe à pèlerine réservée sans doute aux chefs. C'est cette robe que portent les princes libanais qui abattent des sapins pour le compte de Séti Ier (fig. 23), des guerriers syriens de la garde d'Amenophis IV[3], qui sont eux-mêmes princes ou fils de princes et enfin, sur un monument phénicien, le roi de Byblos Ahiram (fig. 24).

Par dessus cette robe les Syriens aimaient se draper dans une longue

1. Montet, *La stèle de l'an 400 retrouvée, Kêmi*, IV (1933), pl. 14, p. 206-208. Le dieu Seth porte le même pagne à glands sur la stèle 8440 de Berlin et sur une plaquette de la collection *Ny Carlsberg* (pl. CIII, A 706).

2. Le prince de Tounip au tombeau de Menkheperrâsonb (*Theban tombs series*, V, pl. 4) et deux compagnons du prince de Qadech (*Ibid.*, pl. 5).

3. Wreszinski, *Atlas*, II, 11.

écharpe à gros dessins qu'ils enroulaient deux, trois ou quatre fois autour de leurs corps, de manière à en mettre les dessins en valeur (fig. 25). L'extrémité de cette écharpe tordue en forme de cordelière, suivant l'explication d'Heuzey[1], se nouait à la taille et suffisait à tout maintenir en place, même si celui qui la portait se livrait à des mouvements violents. Sur le couvercle de son sarcophage le roi Ahiram est représenté muni de cette écharpe[2], qu'ont mise aussi les courtisans qui le saluent sur les deux longs côtés de la cuve. Même ceux qui ne portaient pas de robe pouvaient à l'aide de cette écharpe se confectionner une sorte de jupon à la fois élégant et pratique (fig. 26).

Fig. 25. — Plaquette émaillée de Medinet-Habou (*Ann. du Service*, XI, pl. 2, n° 3).

Sur les modes féminines nous sommes peu renseignés. Les Syriennes des tombeaux d'Anna, de Rekhmara, d'Amenmose, de Nebamon, portent une robe longue à trois ou quatre volants (fig. 27), ou peut-être, ce qui revient au même, une tunique courte par dessus des jupons de longueur inégale ; le jupon de dessous était le plus long. Les pleureuses du sarcophage d'Ahiram sont vêtues un peu différemment. Elles ont une robe assez ample qui descend un peu plus bas que le genou, de façon à



Fig. 26. — Syriens présentant leurs *barakât*. Horemheb, tombeau 78 de Thèbes (Wreszinski, I, 247).

laisser voir un jupon plissé et empesé qui s'arrête au-dessus des pieds (fig. 28). D'autres Syriennes portent une robe à peine différente de la blouse de leurs compagnons.

Colliers. — Chez Menkheperrâsenb l'on voit un Syrien paré d'un collier de perles bleues, blanches et rouges, du lapis-lazuli, quartz et cornaline,

1. Heuzey, *Origines orientales de l'art*, p. 268 sqq.
2. *Byblos et l'Egypte*, pl. 129 ; *Syria*, XVII, pl. 14 (Ugarit).

alternativement rondes et allongées en forme d'olive[1]. Une pendeloque est attachée au collier. Des enfants du même cortège ont aussi un collier de perles multicolores. Sur le char de Thoutmès IV, un guerrier syrien a le cou pris dans un collier à deux rangs de perles auquel s'accroche un petit médaillon (fig. 36). A Byblos, dans les fondations du temple



Fig 27. — Un Syrien et sa famille en visite chez le médecin égyptien. Nébamon. Tombeau 17 à Thèbes (Wreszinski, I, 115).

et surtout dans la jarre, j'ai recueilli par milliers des perles de faïence et de pierre, rondes, plates, allongées et des pendeloques de formes diverses[2]. Beaucoup sont d'un excellent travail, bien percées et bien taillées, mais un certain nombre ont été détériorées pendant le forage. On essaie alors de dissimuler ces imperfections au moyen de deux capuchons d'argent[3]. Les dépôts de fondation sont à Byblos antérieurs au

1. W. M. Muller, *Eg. Res.*, II, 14 et *Theban tombs series*, V, 5.
2. *Byblos et l'Egypte*, 255-262, 269-284, 544-571.
3. *Ibid.*, 537-543.

Moyen Empire. Les colliers de perles ont donc été en usage pendant des siècles et sans doute cette mode s'est prolongée après les temps ramessides.

Le trésor du tombeau de Snouna comprend des pièces plus achevées : deux colliers du genre de ceux que les Egyptiens appelaient *wśḫt*, enfilages de perles tendus entre deux fermoirs en forme de tête de faucon et deux exemplaires du bijou appelé *wḏ;* par les Egyptiens, où les enfilages de perles aboutissent à un motif aujourd'hui difficile à reconnaître, peut-être un scarabée coiffé du disque et flanqué de deux uraeus [1]. Ces bijoux sont d'apparence égyptiens, mais ils peuvent avoir été fabriqués en Syrie, car les bijoux des rois de Byblos sont de très habiles imitations des modèles égyptiens. Les artisans giblistes connaissaient bien le collier *wśḫt* ; ils s'en sont inspirés pour composer le pectoral en or ciselé du tombeau III et les pectoraux analogues, mais moins soignés des tombeaux I et II. Les annales de Thoutmès III mentionnent un collier de véritable lapis-lazuli [2]. Le trésor des Amoritains représenté à Médinet-Habou, contient un « oudja » à tête de

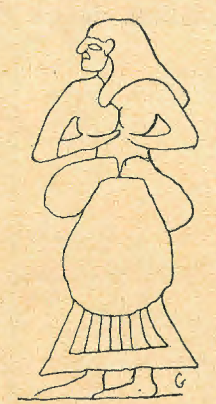


Fig. 28. — Sarcophage d'Ahiram (*Byblos et l'Egypte*, pl. 155).

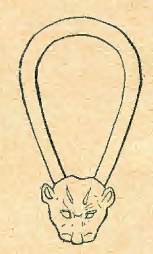


Fig. 29. — Medinet-Habou (Prisse, II, 84 = Wreszinski, II, 154).

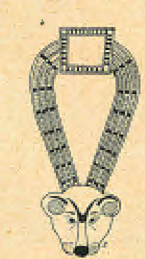


Fig. 30. — Amiseba Prisse, *Art égyptien*, II, 86, 1).

panthère (fig. 29) et il s'en trouve un autre, très beau, dans la collection d'Amiseba (fig. 30).

Bracelets. — Les trois bracelets de notre figure 31, reproduits d'après le tombeau de Snouna me paraissent tout à fait comparables à quelques bracelets très simples de Byblos qui sont faits d'une feuille ondulée. Parmi les délégués syriens qui ont fait le voyage d'Egypte, plusieurs ont mis des bracelets, mais les détails se voient mal.

1. Wreszinski, *Atlas*, I, 46.
2. Sethe, *Urk.*, IV, 717.

Pectoraux. — Au tombeau de Houy, parmi les pièces que des gens du Retenou ont apportées à Toutankhamon, figurent trois pectoraux qu'on prendrait aisément pour des ouvrages égyptiens s'ils n'étaient à cette place. Les deux plus simples (fig. 32) sont de forme rectangulaire. Le cadre assez large est divisé par des lignes transversales en petits compartiments où se logent des pierres rouges ou bleues. A l'intérieur a été gravée une scène qui met en présence un personnage agenouillé et un dieu assis. Le pectoral de gauche se portait par un cordon passant par deux bélières fixées au dos, le pectoral de droite par un anneau rigide qui semble faire corps avec lui. Le troisième bijou imite une façade d'édifice (fig. 33) et se porte par une chaîne qui passe par une bélière unique. Tous trois

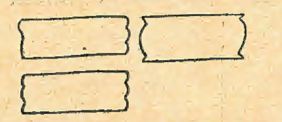


Fig. 31. — Snouna (Wreszinski, I, 46).

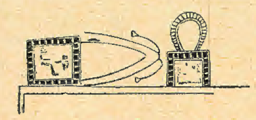


Fig. 32 — Houy (L. D. III, 115).

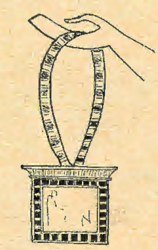


Fig. 33. — Houy (L. D. III, 115).

ressemblent beaucoup à un pectoral en or et pierres calibrées trouvé à Byblos dans le tombeau II, adroite imitation des modèles égyptiens où quelques détails cependant révèlent une main étrangère [1]. Le pectoral de Byblos se portait au moyen d'une chaîne passant par deux bélières. Un autre objet de Byblos [2] est pourvu d'une boucle rigide ressemblant beaucoup à celle du petit pectoral du tombeau de Houy (fig. 32, à droite).

Médaillons. — Les objets de parure dont il vient d'être question sont imités de modèles égyptiens, mais les médaillons comme ceux que représentent nos figures 21, 34 et 35, me paraissent avoir été créés en Syrie. Une jarre qui a été trouvée à Byblos bourrée d'objets variés et date vraisemblablement de la fin de l'Ancien Empire, nous a rendu un très beau médaillon en or et pierres calibrées muni d'une bélière au revers, décoré à l'endroit d'une fleur à six pétales entourée d'un cadre à double bourrelet, de disques et de croissants placés soit dans le champ, soit sur

1. *Byblos et l'Egypte*, 617.
2. *Ibid.*, 572.

le cadre [1]. Après plusieurs siècles, la mode des médaillons est toujours très vivace. J'en ai compté huit au cou des marins et des passagers de la flotille phénicienne du tombeau de Kenamon [2], dix portés par les guerriers asiatiques du char de Thoutmès IV et trois par les délégués syriens du tombeau de Pouamré [3]. Citons en outre, sur un bas-relief de Thoutmès III, un des Syriens que le terrible Pharaon s'apprête à assommer [4], le Menti d'Asie figuré sur le socle du trône royal au tombeau de Kenamon [5], un guerrier asiatique combattant dans l'armée égyptienne contre les Libyens [6], un porteur d'offrandes du tombeau d'Amounedjeh [7], un prisonnier d'Horonemheb [8], trois prisonniers de Ramsès III [9], une plaquette émaillée de Tell el Yahoudich [10].

Le médaillon pouvait être porté aussi par des femmes. Les trésors



Fig. 34. — Char de Thoutmès IV.

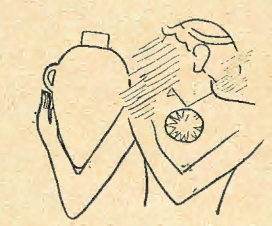


Fig. 35. — Pouyemrê (éd. Davies, I, 31).

importés de Syrie comprennent souvent des manches en forme de défense d'éléphant adaptés à une tête de femme. Des médaillons y sont accrochés (fig. 38). Des griffons (fig. 155), des sphinx féminins (fig. 148) et même des anses d'amphore en forme de tête de chèvre (fig. 63) portent la même parure.

Les dessins sont souvent assez poussés pour qu'on puisse se faire une idée des ornements qui agrémentaient ce bijou. Les plus simples sont modestement décorés de points à la périphérie et ressemblent à quelques piécettes d'or trouvées à Byblos (fig. 36 a, b). D'autres sont partagés par

1. *Ibid.*, 411.
2. *Revue archéologique*, 1895, pl. 14-15.
3. *Puyemrê*, frontispice et pl. 31.
4. Karnak, VIIe pylone : d'après une photographie.
5. *Kenamon*, pl. II.
6. *Médinet-Habu*, I, 18.
7. W. M. Muller, *Eg. Res.*, II, 24.
8. Wreszinski, *Atlas*, II, 62, no 12.
9. *Médinet-Habu*, 98, 99, 100. Mariette, *Voyage dans la Haute Egypte*, pl. 48.
10. Exposée au Louvre, salle de Toutankhamon, vitrine IX.

des rayons en huit segments (fig. 36, c, d) ou traversés par deux bandeaux qui se coupent à angle droit (fig. 36 e-j). Ou bien le centre du médaillon est occupé par une fleur ou par une sorte d'étoile (fig. 34, 35 et 36, k, l.). Etudiant le médaillon de Byblos, M. Dussaud a montré que la fleur centrale représentait la déesse Ishtart [1]. Evidemment c'est cette déesse qui paraît sur les médaillons à fleur, tandis que les médaillons décorés de

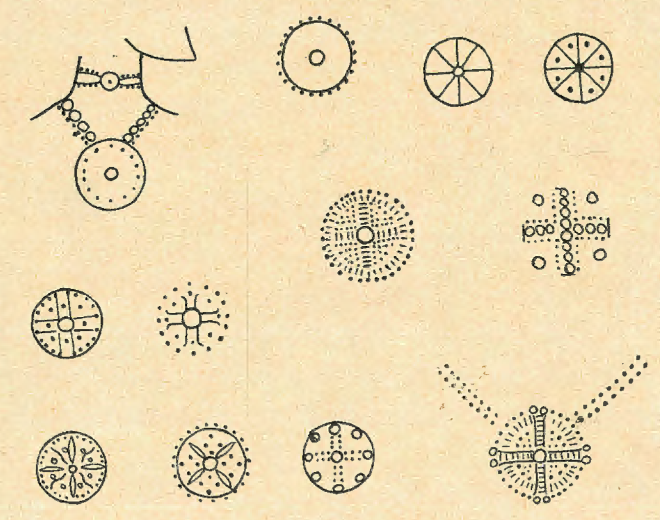


Fig. 36. — Douze médaillons syriens. Char de Thoutmès IV.

points à la périphérie ou même des deux bandeaux perpendiculaires représenteraient plutôt un soleil rayonnant.

Quelques peuples étrangers ont adopté le médaillon syrien. Citons en premier lieu ceux qui vivaient en territoire syrien, le chef des Sa[kala] ennemis [illegible] figuré sur un bas-relief de Médinet-Habou [2], et deux plaquettes de Médinet-Habou qui figurent, croit-on, un Sakkala et un Philistin [3], puis au Sud de l'Egypte les Nubiens représentés dans un tombeau de Beni Hassan et ceux de la stèle de Florence [4], un indigène de Pount sur un bas-relief d'Horonemheb à Karnak [5], un nubien sur une plaquette émaillée du Louvre. Le guerrier représenté sur une stèle rupestre de Cheikh-Khan, au pied du Zagros porte aussi un

1. *Syria*, VI, 1923, p. 310.
2. Wreszinski, *Atlas*, II, 160.
3. *Annales du Service des Antiquités*, XI, p. 58 et pl. IV, nos 13-14.
4. Newberry, *Beni-Hasan*, I, 45.
5. Wreszinski, *Atlas*, II, 60.

médaillon [1]. Beaucoup plus tard, sur des statues et des statuettes trouvées en Chypre [2] on distingue un médaillon.

HAMPES A TÊTE HUMAINE.

Les trésors que le Pharaon offre aux dieux après ses victorieuses campagnes en Syrie comprennent souvent un ou plusieurs exemplaires d'un type d'objets qui n'ont pas leurs pareils en Egypte et n'existent pas dans nos musées. Ce sont de longs manches courbes, ayant à peu près la forme d'une défense d'éléphant, qui s'amincissent pour s'adapter fort élégam-



Fig. 37. — Horonemheb. Karnak (Wreszinski, II, 61, 13).

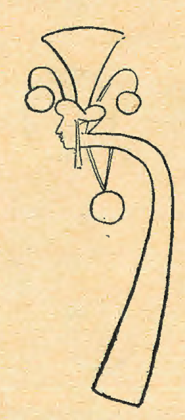


Fig. 38. — Séti Ier. Karnak (Wreszinski, II, 52).

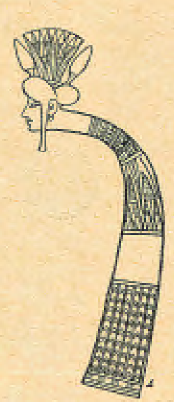


Fig. 39. — Amiseba (Prisse, II, 86, 3).

ment à une tête de femme (fig. 37, 38), ou à une tête de Bès [3] ou, plus rarement à un ornement végétal la plante du sud (fig. 97). Le trésor d'Horonemheb en contient quatre [4] et l'on en compte huit sur les bas-reliefs de Séti Ier , deux à Karnak, dans le temple de Ramsès III [6], Les deux plus beaux, ornés d'un riche décor, sont peints au tombeau d'Amiseba. Les Egyptiens ayant négligé d'écrire à côté de ces objets leur nom, il n'est pas très aisé de les identifier. Prisse d'Avennes en a fait des rhytons. On les comparera en effet aux rhytons que les Egyp-

2. CONTENAU, *Manuel*, p. 100, fig. 47.
1. *Atlas* CESNOLA, I, pl. 15 ; II, pl. 28, n° 231 ; pl. 29, n° 235 ; pl. 34, n° 287. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. 50, n°s 1, 4, 5.
3. PRISSE, II, 86, 2.
4. WRESZINSKI, *Atlas*, II, 61, n°s 11, 13, 21, 24.
5. *Ibid.*, II, 38, 44, 49, 52.
6. W. M. MULLER, *Eg. Res.*, II, 41 ; *Reliefs and inscriptions at Karnak, Chicago Or. Inst. publications*, XXXV, pl. 120.

tiens fabriquaient à la basse époque et qui se composaient aussi d'un vase en forme de corne et d'une tête, mais ces deux éléments sont agencés alors de façon exactement opposée, ce qui permet de les utiliser comme vases à boire. Maspero les a pris pour des harpes et ces objets sont en effet cités parmi les instruments de musique asiatiques dans

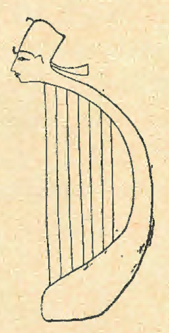


Fig. 40. — (Lepsius, *Denkm.* II, 296). Semblable ; *El Amarna*, I, 33).

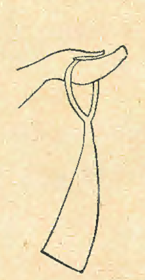


Fig. 41. — Tombeau 239 à Thèbes (Wreszinski, *Atlas*, I, 373).



Fig. 42. — Rekhmara (éd. VIREY, pl. VIII).

l'Encyclopédie de Lavignac. On peut leur trouver quelque ressemblance de forme avec un certain type de harpes assez rarement représenté sur les monuments égyptiens (fig. 40). Le manche de la harpe s'adapte

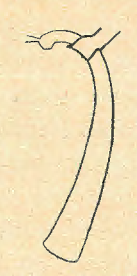


Fig. 43. — Tombeau 263 à Thèbes (Wreszinski, I, 56 a). Semblable : TH. T. S., V, pl. 34.

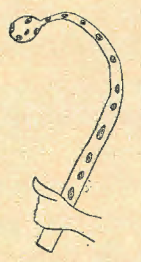


Fig. 44. — Menkheperrâsenb (W.-M. Muller, *Eg. Res.*).

aussi par en haut à une tête royale. Mais nos objets syriens ne sont en général pas d'une courbure assez prononcée pour qu'on puisse y mettre des cordes. Les longs cheveux et le médaillon gêneraient l'exécutant. D'ailleurs jamais ces prétendues harpes, même au tombeau d'Amiseba où les ornements sont reproduits avec tant de soin (fig. 39), ne sont munies de cordes ni de chevilles. Une explication plus juste sera suggérée par quelques objets que l'on voit entre les mains des porteurs d'offrandes syriens, dont certains apportent des défenses d'éléphant ouvragées ou non (fig. 41-43 [1]), des cornes peintes et terminées par une boule (fig. 44).

1. Semblable : WRESZINSKI, *Atlas*, I, 288 ; *Theban tombs series*, V, pl. 7, 34.

Habitués donc à décorer des cornes, à sculpter des défenses d'éléphant, les artisans syriens ont pu inventer ces têtes de femme emmanchées d'une défense d'éléphant véritable ou taillée dans le bois, qui sont de purs objets d'apparat, puisqu'il eut fallu les retourner, la tête en bas, pour les utiliser comme gobelets. Le nom de ces singuliers objets ne se trouve pas dans les textes explicatifs, mais peut-être dans les Annales de Thoutmès III, où le chroniqueur signale « trois hampes à tête humaine » prises dans les domaines du prince de Kadech [1]. Il est vrai que le déterminatif de *m'wt* sous l'Ancien Empire est un baton droit, mais cette expression est la seule qui puisse convenir dans tout le texte des Annales, où il serait surprenant que des objets aussi caractéristiques et en somme assez répandus ne soient jamais nommés.

Poteries.

Pour transporter la résine *sntr*, la poix *sft*, le miel *bjt* et l'huile [2], les Syriens utilisaient depuis plusieurs siècles des jarres hautes d'environ une coudée et demie, avec un diamètre d'une coudée, à fond pointu, col bas, ouverture étroite et pourvues de deux anses triangulaires placées près du plus grand diamètre. J'ai trouvé à Byblos un nombre considérable de ces jarres dans des tombes du Moyen Empire et plus récentes [3], On en trouve dessinées, dans les tombeaux d'Amenmose (fig. 4), de Rekhmarâ, de Puamrâ (fig. 35), d'Amounedjeh. Quelques Syriens représentés dans ces tombeaux portent aussi des brocs à une anse, de couleur rouge ou brune, qui rappellent assez bien des vases en poterie trouvés en Syrie. Au tombeau de Ramsès III, dans la fameuse chambre du mobilier, on a peint une collection de poteries qui ne sont sûrement pas sorties d'un atelier égyptien. Ces poteries sont de trois types : d'abord de grandes jarres ovoïdes pas très différentes de celle que représente la figure 35, le col emprisonné dans un bouchon d'argile, la panse décorée de lignes droites, brisées et ondulées comme les trois jarres de fondation trouvées à Byblos [4] ; puis des brocs à fond plat, larges de panse, col haut et droit, l'anse attachée au bord, comparables à des pichets trouvés aussi

1. *Urk.*, IV, 666.
2. *Ibid.*, IV, 1001.
3. *Byblos et l'Egypte*, 791.
4. *Ibid.*, 395 (p. 112, fig. 52) ; *Syria*, VIII, p. 95 et pl. 27.

à Byblos, mais dans des tombes préhistoriques [1] ; enfin des « vases à étrier » décorés comme les jarres de losanges, lignes parallèles, lignes brisées et points (fig. 45). Les vases à étrier sont considérés comme un produit purement grec, mais les exemplaires qui proviennent de Mycènes, de la Crète ou de l'Asie Mineure, sont généralement décorés à la mode mycénienne. En Syrie, à Minet el Beida près de Lattaqieh, MM. Schaeffer et Chenet ont trouvé des vases à étrier décorés de simple bandes coloriées

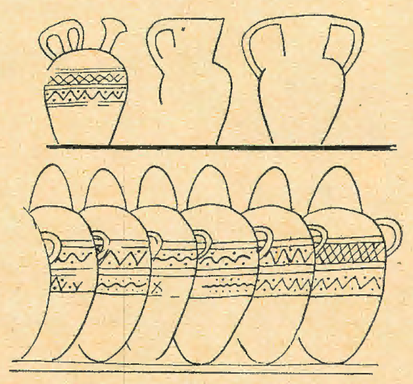


Fig. 45. — Tombeau de Ramsès III (Wreszinski, I, 374).

et très voisins des vases de Ramsès III [2]. Ceux-ci me paraissent donc des imitations de modèles grecs faites en Syrie, comme les pichets et les grandes jarres qui ont tant d'analogie avec les poteries giblites.

Vases de métal.

Cette catégorie est de beaucoup la plus importante et par le nombre et par la beauté des pièces. Tous les trésors syriens se composent surtout de vases et le chroniqueur de Thoutmès III signale à chaque page la prise de vases d'or et d'argent :

1. *Byblos et l'Egypte*, 906-909. Sur des photographies communiquées par M. Dunand, j'ai noté des vases très voisins de forme trouvés dans le temple.
2. *Syria*, 1932, p. 5, fig. 4 et pl. 7, 1. Un vase à étrier décoré simplement de bandes parallèles a été trouvé à Gourob (Petrie, *Illahun, Kahun a. Gurob*, pl. 17, n°s 3 et 28) parmi des objets d'Amenophis III et de Toutankhamen. On sait que ce site a fourni nombre d'objets étrangers.

Vases d'argent de ce pays, vases d'or [1].
Nombreux vases d'argent en travail de ce pays (Djahi : la Phénicie) [2].
Nombreux vases de cuivre [3].
Vases de toute sorte en travail de Djahi [4].

Vases d'argent en travail de Djahi [5]. *Nombreux vases à boire* [6]. *Vases de bronze* [7]. *Vases de bronze et de cuivre* [8]. *Vases de cuivre, poignée en argent* [9]. *Vases d'Assour, avec couleurs* [10].

Comme le montrent ces citations, les Egyptiens ont été frappés de l'originalité des vases précieux qu'ils trouvaient dans les villes syriennes. Le riche décor dont ces vases sont revêtus, les formes fantaisistes que prennent les anses et le couvercle, les sujets qui garnissent le pied seront étudiés dans le chapitre suivant. Ici, nous voulons seulement caractériser les principaux types.

Vases à fond plat. — Les Annales mentionnent à plusieurs reprises une catégorie de vases appelée d'un mot emprunté , dont le déterminatif indique les caractéristiques [11] : fond plat, large panse, col robuste et large ouverture, deux anses ; la largeur est contenue une fois et demie à deux fois dans la hauteur :

1. *Urk.*, IV, 704-705.
2. *Ibid.*, IV, 706.
3. *Ibid.*, IV, 707.
4. *Ibid.*, IV, 718.
5. *Ibid.*, IV, 699.
6. *Ibid.*, IV, 666.
7. *Ibid.*, IV, 665.
8. *Ibid.*, IV, 686.
9. *Ibid.*, IV, 733.
10. *Ibid.*, IV, 668.
11. Babylonien akunu ; BURCHARDT, *Fremdworte*, 166.

Vases akunu *émaillés* [1] ; *vases* akunu, *applique : une tête de bœuf* [2] ; *grand vase* akunu *en travail du Khourri* [3].

Ce terme me paraît s'appliquer à merveille à un vase très ouvragé du

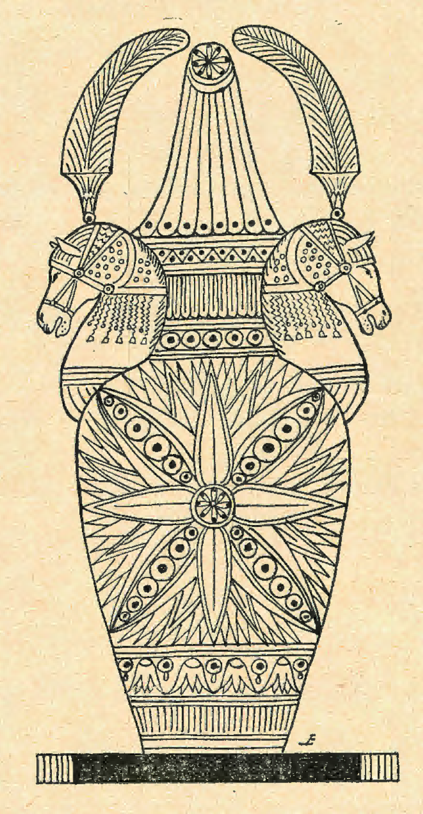


Fig. 46. — Un grand akunu en travail du Khouri. Amiseba (Prisse, II, 86, 4).

tombeau d'Amiseba (fig. 46), qui n'est en somme que le déterminatif agrandi. Les têtes de bœuf annoncées par notre second exemple sont remplacées par deux têtes de cheval. Il existe beaucoup d'exemplaires plus simples (fig. 47). On n'a pas trouvé en Syrie, du moins jusqu'à présent,

1. *Urk.*, IV, 731.
2. *Ibid.*, IV, 722.
3. *Ibid.*, IV, 665.

de grands vases de métal comparables à l'akunu du tombeau d'Amiseba, mais quelques jarres de Byblos à fond plat ont à peu près le même profil [1].

Les brocs représentés sur nos figures 48, 49, faits pour être soulevés

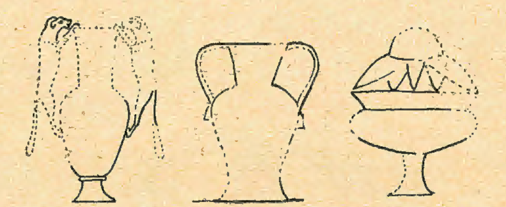


Fig. 47. — Amenmose (*Theban tombs series*, V, 34).

d'une seule main, sont beaucoup plus petits. Le col est haut et l'anse va du bord à la panse [2]. Les Egyptiens désignent ces brocs par un terme étranger *šwbtj* (babylonien šw-i-ib-da) :

Un broc d'argent en travail de Keftiou [3].

Un vase de bronze trouvé à Saïda, un autre de Byblos se rapprochent beaucoup de ces *šwbtj* [4].

Des délégués du Naharina présentent un vase à fond plat (fig. 50) très

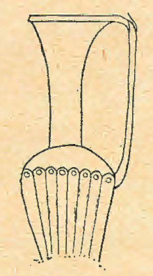


Fig. 48. — Menkheperrâsenb (W.-M. Muller, *Eg. Res.*, II, 13).

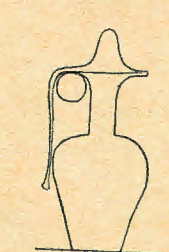


Fig. 49. — Medinet-Habou (Wreszinski, II, 154).

décoré, qui semble un dérivé des vases d'albatre égyptiens de la VI[e] dynastie.

1. *Byblos et l'Egypte*, 126, 129. De nombreux exemplaires analogues ont été trouvés par M. Dunand depuis 1926. Les anses s'appliquent sur la panse, mais sur d'autres vases l'anse part du bord et aboutit à la panse (*Byblos et l'Egypte*, 799, 805, 806).
2. Semblables : Menkheperrâsonb ; 4 exemplaires (*Theban tombs series*, V, pl. 4-5, 7 ; Amenmose, 2 exemplaires (*Ibid.*, pl. 34-35) ; Puyemrê, pl. 31 ; Wreszinski, *Atlas*, I, 88.
3. *Urk.*, IV, 733. Sur ce mot, cf. Burchardt, *Fremdworte*, 836.
4. *Syria*, 1926, p. 32 ; *Byblos et l'Egypte*, 781.

C'est un cylindre plus large en haut et en bas qu'au centre, pourvu de deux anses partant du bord. Un support de vase de Byblos [1], en bronze, lui ressemble, mais il n'a ni fond, ni anses.

Vases à fond pointu (fig. 51-53). — Ce sont, comme les précédents, des vases beaucoup plus hauts que larges. Le col est tantôt long et cylindrique (fig. 51), tantôt plus court et évasé (fig. 52), tantôt arrondi (fig. 53) ; les anses généralement très spacieuses. On les portait dans les bras (fig. 53), ou avec un filet et on les plaçait sur une étagère de bois

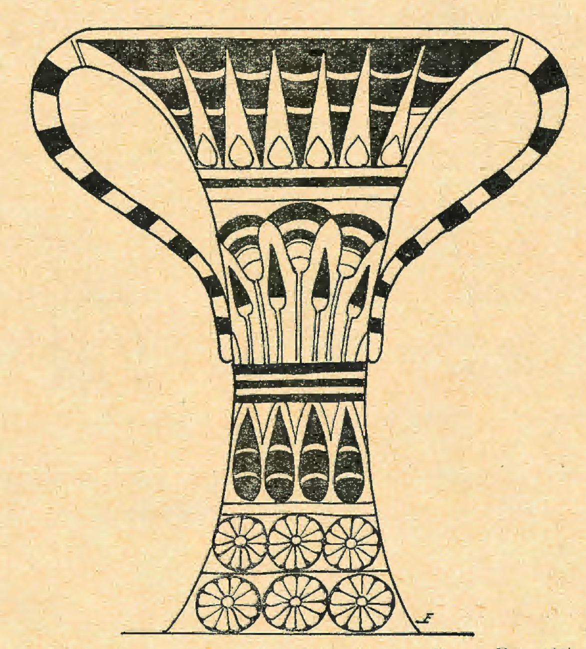


Fig. 50. — Tombeau 91 à Thèbes (Prisse, II, 77 = Champ. Mon. 160).

ou un support de métal analogue à celui qui a été trouvé à Byblos. L'idée est venue sans doute très tôt de souder le support au vase. On obtint ainsi une silhouette rappelant les vases ⸢ des Egyptiens, que les Syriens connaissaient de longue date, car on en a trouvé dans les tombes royales de Byblos [2], mais les vases ⸢ des Syriens ont presque toujours deux anses et un couvercle, sans parler des ornements ajoutés (fig. 54) [3]. Un vase

1. *Byblos et l'Egypte*, 784.
2. *Ibid.*, 811.
3. Semblables : Menkheperrasenb (*Theban tombs series*, V, pl. 4 ; Amenmose (*ibid.*, pl. 34) ; Houy (*Theban tombs series*, III, 19 ; Médinet-Habou (Wreszinski, *Atlas*, II, 154) ; Karnak (*Ibid.*, II, 49, 59, 61).

d'albâtre de Ras Schamra [1] ressemble beaucoup à ces figures. Celles-ci



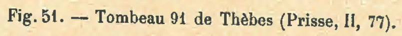


Fig. 51. — Tombeau 91 de Thèbes (Prisse, II, 77).

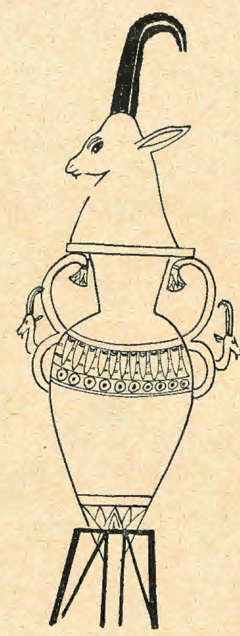


Fig. 52. — Houy (L. D. III, 115).

ont été exécutées d'après des vases de métal. Le vase de Ras Schamra me paraît une imitation en albâtre des mêmes modèles.

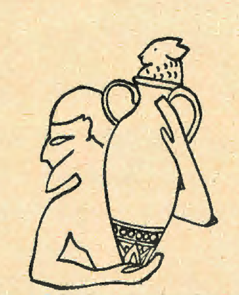


Fig. 53. — Houy (L. D. III, 115).

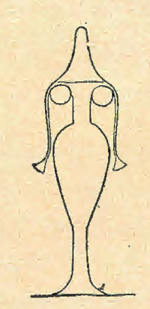


Fig. 54. Abydos. Ramsès II (Wreszinski, II, 15 c).

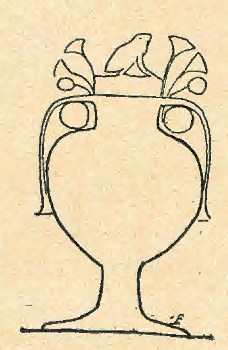


Fig. 55. — Medinet-Habou (Wreszinski, II, 154, 27).

Vases à panse ronde. — Le vase de la figure 55 ne se distingue du précédent que par sa panse arrondie. Il sert de transition entre les vases

1. *Syria*, 1932, pl. 4, nº 4.

à fond pointu et les vases sphériques (fig. 56) [1]. Ceux-ci ont un pied minuscule et un col important généralement plus large en haut qu'en bas. En Syrie, les vases sphériques ne sont pas rares. De la jarre de Byblos j'ai retiré un objet curieux formé de deux sphères creuses pourvues d'un col et réunies par un tube horizontal, ainsi qu'une sorte de bouteille en bronze à laquelle il ne manque que le pied pour ressembler beaucoup aux vases qu'ont dessinés les Egyptiens [2].

Vases ☥. — Le signe de vie était très connu des Syriens, comme le prouvent des amulettes, des scarabées, des bas-reliefs. Voici dans un trésor de Ramsès III un vase qui en est inspiré (fig. 57). La hampe un peu élargie à la base, forme le pied. La boucle est devenue la panse. Les

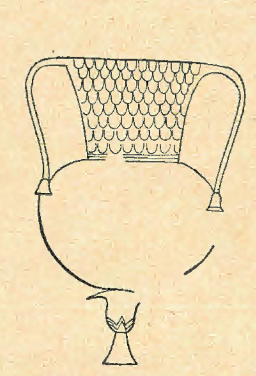
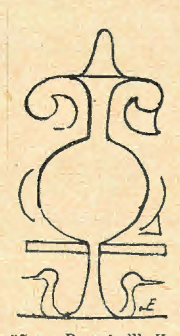


Fig. 56. — Menkheperrâsenb (*Eg. Res.* II, 5).



Fig, 57. — Ramsès III. Karnak Wreszinski, II, 62 c).

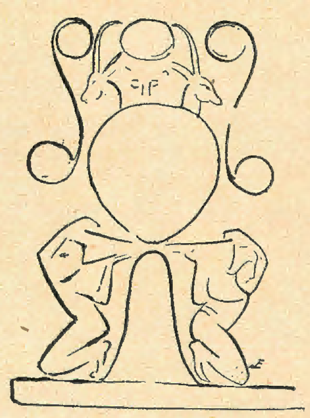


Fig. 58. — Séti Ier. Karnak Wreszinski, II, 38, 3).

deux barres horizontales sont un prétexte à grouper autour du vase deux personnages, qu'on voit tantôt sur le socle, prenant les barres sur l'épaule comme s'ils voulaient soulever le vase (fig. 58) ou au contraire agenouillés sur les barres, adossés à la panse comme à un piquet (fig. 59). Ce type de vase existe en Egypte, à partir du Nouvel Empire, mais il y est toujours demeuré très simple, tandis que les Syriens l'ont chargé d'ornements sans en améliorer l'aspect.

Situles. — Deux exemplaires au tombeau de Menkheperrâsenb (fig. 60), deux chez Amenmose (fig. 61), deux à Médinet-Habou [3] et deux chez Amiseba [4]. Le temple de Byblos nous a rendu une situle de type égyp-

1. Semblables : *Theban tombs series*, V, pl. 36.
2. *Byblos et l'Egypte*, 609, 608.
3. Wreszinski, *Atlas*, 154.
4. Prisse, *II*, 86.

tien[1] et probablement de basse époque, mais quelques vases de bronze et de terre trouvés dans les tombeaux[2] offrent exactement la même

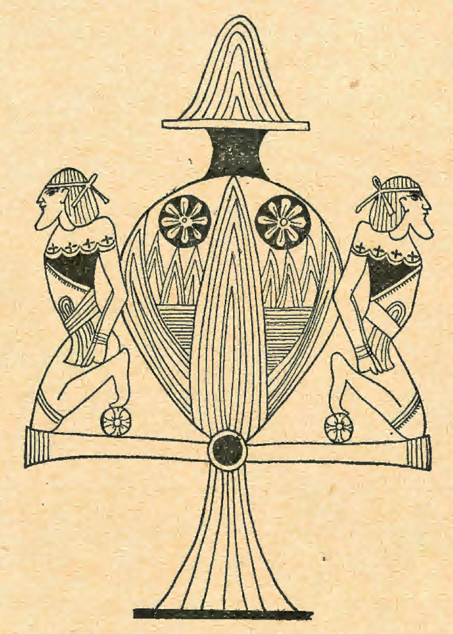
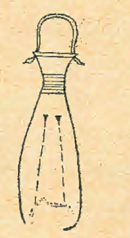


Fig. 59. — Amiseba (Prisse II, 96, 2).

silhouette que les situles des dessins. Ces vases n'ont pas d'anse, mais l'anse de ces situles ressemble beaucoup aux torques d'argent et de bronze



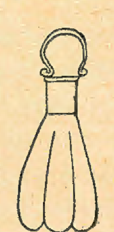


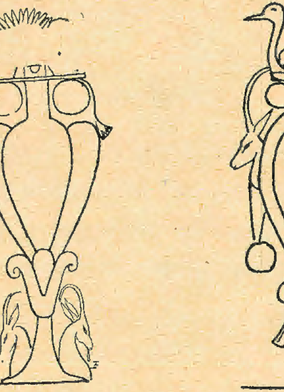
Fig. 60. — Menkheperrâsenb (W. M. Muller, *Eg. Res.* II, 4).
Fig. 61. — Amenmose (Wreszinski, I, 285).

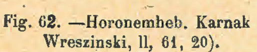
que renfermait la grande jarre de Byblos[3]. Il suffisait d'accrocher un de ces vases sans anse à un torque pour obtenir une situle. D'ailleurs

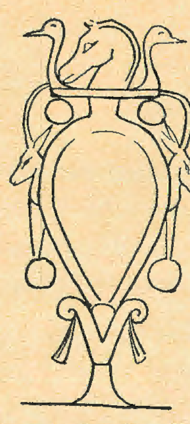
1. *Byblos et l'Egypte*, 965.
2. *Ibid.*, 779-782, 790.
3. *Ibid.*, 591-595.

Renan a rapporté de Tortose une anse de bronze[1] qui ressemble beaucoup à un torque. Le vase d'Amathonte[2] prouve aussi que cette forme d'anse s'est beaucoup répandue.

Vases à triple panse. — Les situles sont partagées par des sillons allant du haut en bas en un certain nombre de côtes. Les grandes amphores à pied, les vases ☥ présentent aussi ces longs sillons qui déterminent deux bosses rondes symétriques (fig. 62)[3]. Si l'on fait faire un quart de tour à un vase de ce type, il prend l'aspect que montre la figure 63. On voit une seule bosse de face, dont l'ovale semble inscrit dans le pourtour du vase. Certains fabricants ont eu l'idée de percer une ouverture







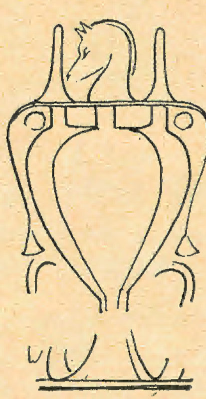


Fig. 62. — Horonemheb. Karnak Wreszinski, II, 61, 20).
Fig. 63. — Ramsès II. Karnak Wreszinski, II, 32).
Fig. 64. — Ramsès II. Karnak. (Wreszinski, II, 49).

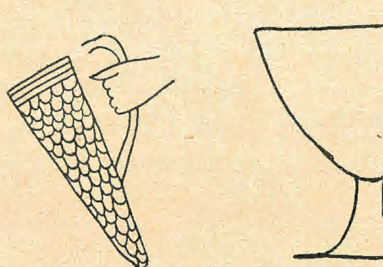
en haut des deux bosses latérales et d'y poser un col. Les trois cols ont la même hauteur, du moins sur le dessin et reçoivent tous trois un couvercle (fig. 64)[4]. La Syrie n'a encore rien donné de pareil. Un vase de Kamarès[5], en poterie, mais copié pense-t-on sur un modèle de métal, présente des sillons longitudinaux.

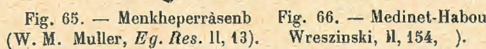
Vase en cornet. — Un seul exemplaire, chez Menkheperrâsenb. On le porte penché par son anse unique (fig. 65)[6].

Gobelets. — Un gobelet très simple (fig. 66) se compose d'un vase ovoïde à bord plat et d'un pied évasé. Le tombeau d'Amiseba contient

1. *Mission de Phénicie, Atlas*, pl. 23.
2. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'art*, III, p. 282, fig. 313.
3. Semblables : Wreszinski, *Atl.*, II, 61, 59, 154 ; I, 224.
4. Semblables : Wreszinski, *Atl.*, II, 49, 52, 61.
5. Dussaud, *Civilisations préhelléniques*, p. 46, fig. 27.
6. Le vase en cornet se rencontre en Egypte (Wallis, *Egyptian ceramic art*, p. 10, fig. 18).

un gobelet de même forme, mais entièrement couvert d'ornements repoussés ou ciselés et enrichi en outre de plantes artificielles qui le rendent impropre à l'usage et le transforment en un pur objet d'apparat. Les figures 67, 68 et 69 reproduisent des gobelets à facettes posés sur un pied à double volute qui ressemblent beaucoup à nos cristaux modernes. Le gobelet à





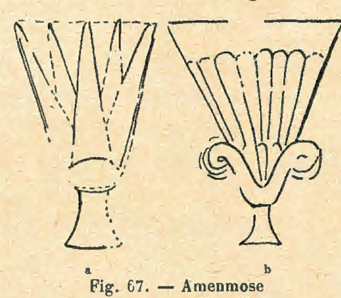


Fig. 65. — Menkheperrâsenb (W. M. Muller, *Eg. Res.* II, 13). Fig. 66. — Medinet-Habou Wreszinski, II, 154,). Fig. 67. — Amenmose (*Theban sombs series*, V, 34).

pied flanqué de deux têtes de canard surmontées du disque solaire, en souvenir du titre « fils de Râ », de la figure 70 rappelle les jolis gobelets en terre vernissée qui ont été retirés des tombeaux giblites du Moyen Empire[1]. Tous sont en forme de calice, comme le dessin d'Amen-

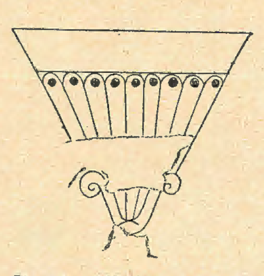


Fig. 68. — Menkheperrâsenb (*Theban tombs series*, V, pl. IV).

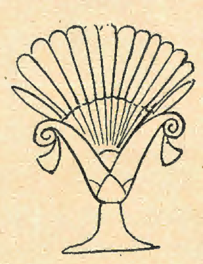


Fig. 69. — Medinet-Habou (Wreszinski, II, 154,).

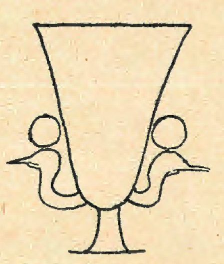


Fig. 70. — Amenmose (Wreszinski I, 285).

mose. Leur équilibre est assuré généralement par un coussinet, mais quelques-uns ont un pied évasé et un anneau de préhension placé bas. La tête de canard qui s'adapte au vase d'Amenmose rend le même service. Dans le tombeau II de Byblos j'ai trouvé quelques fragments de gobelets en argent qui sans doute se rapprochaient encore de ceux qui quelques siècles plus tard ont été présentés aux Egyptiens[2]. Dans le tombeau d'Amenmose on remarque encore un gobelet à pied dont le décor repré-

1. *Byblos et l'Egypte*, 804. De nouveaux exemplaires ont été trouvés depuis 1926, par M. Dunand.
2. *Ibid.*, 755-763.

sente un calice de lotus (fig. 67 a). Un objet original peut être mis à côté de ce dessin, c'est une coupe de faïence trouvée à Ras Schamra. La ressemblance est parfaite[1]. Le tombeau de Snouna contient un exemplaire du même type et le tombeau de Sebekhotep un gobelet à facettes comme ceux des figures 67, 68, 69 surmonté d'un calice lotiforme. On bien il s'agit d'un vase d'apparat à deux étages, ou bien le dessinateur a simplement voulu montrer le calice posé dans le gobelet à facettes.

Tasses. — Le trésor des Amorites à Médinet-Habou et la collection d'Amiseba contiennent deux tasses de forme identique (fig. 71 et 72), celle-ci décorée de trois rangs d'ornements géométriques que le graveur de Médinet-Habou a négligés. Elles ont un fond plat dont le diamètre est

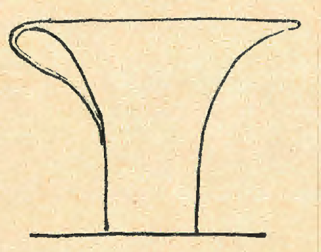


Fig. 71. — Medinet-Habou (Wreszinski, II, 164).

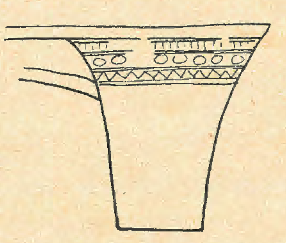


Fig. 72. — Amiseba (Wreszinski, I, 224).

inférieur à celui du bord et une anse qui part du bord et rejoint par une courbe élégante le corps du gobelet. Ces objets ressemblent beaucoup aux tasses bien connues qui se voient entre les mains des Keftious, dans les tombeaux de Senmout et d'Ouseramon, mais les tasses des Keftious semblent plus larges. Elles offrent extérieurement des ornements très spéciaux qui ne se retrouvent pas sur les récipients syriens et sont pourvues d'une poignée caractéristique formée d'un cylindre vertical maintenu entre deux tiges parallèles[2]. On peut admettre que les tasses syriennes, plus récentes que les exemplaires des Keftious, ont été copiées sur ces derniers, mais les orfèvres syriens sont restés fidèles à leurs ornements favoris, de même que les potiers qui ont un jour emprunté les vases à étrier et à l'anse mycénienne ils ont préféré l'anse en usage chez eux. Une tasse d'argent provenant du tombeau II de Byblos est aussi pourvue d'une anse courbe rivée sur le bord[3].

1. *Syria*, 1932, p. 12, fig. 8.
2. Comparer les tasses en or des tombes de Mycènes et les gobelets de Vaphio (Dussaud, *Civ. préhellénique*, fig. 109, in medio).
3. *Byblos et l'Egypte*, 750. Deux images de cette tasse se trouvent parmi les offrandes de Thoutmès III, sur le grand bas-relief de Karnak. L'une est accompagnée en guise de légende explicative du mot (*Urk.* IV, 631) et l'autre des mots

Les nombreux vases à boire, des Annales de Thoutmès III[1] se rapportent évidemment à des tasses et à des gobelets.

Rhytons. — Dans ce même texte, si précieux pour l'archéologie syrienne,

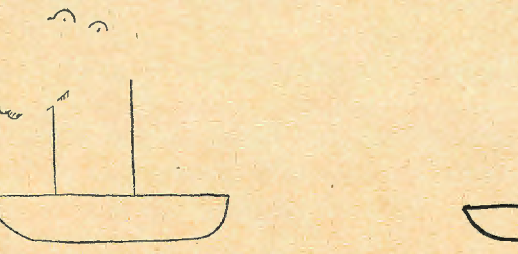


Fig. 73. — Menkheperrâsenb (W. R. Muller, *Eg. Res.*, II, 6).

Fig. 74. — Amenmose (Wreszinski, I, 285).

nous trouvons mentionnés des objets qui ne peuvent être que des rhytons : [2]

une tête de brebis en lapis-lazuli vrai.

[3] [3] [4]

des têtes d'antilope, une tête de lion, des têtes de bœuf.

Les documents figurés nous montrent des rhytons à tête de bœuf

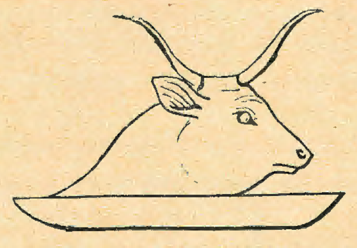


Fig. 75. — Medinet-Habou (Wreszinski, II, 154,).

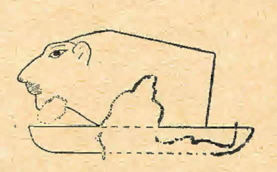


Fig. 76. — Menkheperrâsenb (W. M. Muller, *Eg. Res.*, II, 4).

(*Ibid.*, IV, 635). Mais cette légende ne se rapporte pas seulement au gobelet à anse. Elle concerne également un vase demi-sphérique placé sur un long support. Il convient donc de découper en deux le groupe : *š* est, comme dans l'autre exemple, le nom du gobelet ; du vase demi sphérique. Le mot *š* se rencontre une troisième fois, sur ce bas-relief (*Urk.*, IV, 631, 20) à côté d'un objet passablement énigmatique et qui ressemble fort peu au gobelet, en apparence du moins.

1. *Urk.*, IV, 666.
2. *Ibid.*, IV, 701.
3. *Ibid.*, IV, 708.
4. *Ibid.*, IV, 732.

(fig. 74, 75) de panthère (fig. 73, 76, 77), de chien (fig. 78, 79), de griffon (fig. 79). On peut les ranger en deux catégories. Le type vertical n'est représenté que par deux exemplaires. C'est un cylindre court et large où s'emmanche soit une tête de félin (fig. 73), soit une tête de bœuf

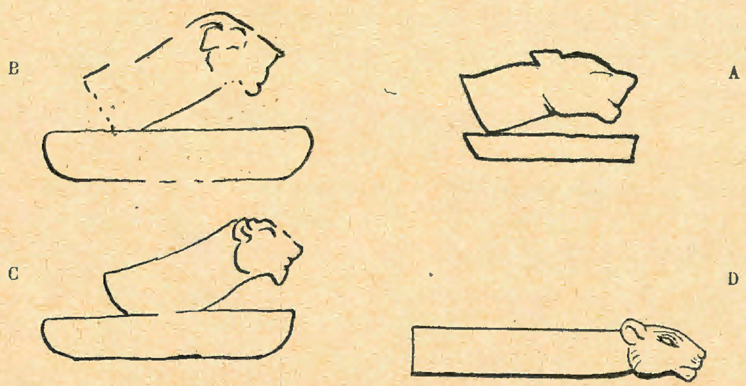


Fig. 77. — A Meryrê II (*El Amarna*, II, 30), B, C Amenmose (*Theban tombs series*, V, 34), D Medinet-Habou (Wreszinski, II, 154).

(fig. 74). Le type horizontal semble plus en faveur (fig. 75-79). Sous Thoutmès III les rhytons sont très courts (fig. 75, 76), et le demeurent sous Aménophis IV (fig. 77, en haut). Ils commencent à s'allonger à

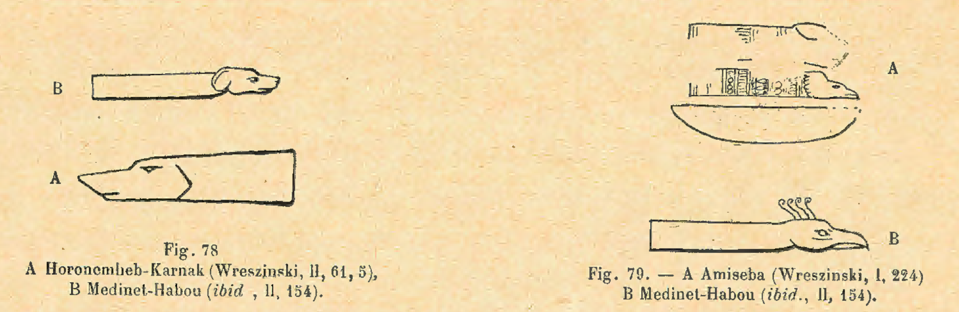


Fig. 78
A Horonemheb-Karnak (Wreszinski, II, 61, 5), B Medinet-Habou (*ibid*, II, 154).

Fig. 79. — A Amiseba (Wreszinski, I, 224) B Medinet-Habou (*ibid.*, II, 154).

l'époque d'Horonemheb (fig. 78 en bas). Sous les Ramessides ils seront encore plus minces et plus longs (fig. 77-79).

Le musée de Beyrouth possède un beau rhyton à tête de porc, qui provient de Cheikh-Zenad dans la région de Tripoli[1], mais il ne date que de la seconde moitié du v[e] siècle et se range dans la série attique. Les vases en poterie d'époque ancienne dont le bec imite plus ou moins

1. *Syria*, VII (1926), 202-204.

bien une tête d'animal ne sont pas rares en Syrie[1], mais leur ressemblance avec les rhytons du Nouvel Empire est encore lointaine. Les offrandes votives déposées dans le temple de Byblos qui représentent des têtes d'oiseaux et des têtes de bœufs[2] leur ressemblent bien davantage. Les orfèvres giblites du Moyen Empire savaient adapter à un manche de bois une tête de canard, une patte de lion en or ou argent et ces petits ouvrages se rapprochent beaucoup des rhytons, bien qu'employés à un tout autre usage.

Cratères. — Le chroniqueur égyptien appelle *dd.t*, d'un mot emprunté

cratères[3], *cratères d'or*[4], *dix cratères d'argent, des cratères d'argent avec des ornements (?)*[5], *des cratères d'or et de pierres*[6].

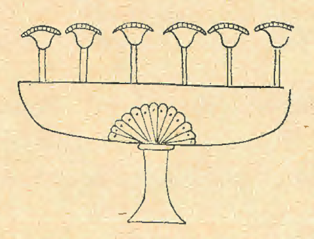


Fig. 80. — Menkheperrâsenb W. M. Muller, *Eg. Res.* II, 5).

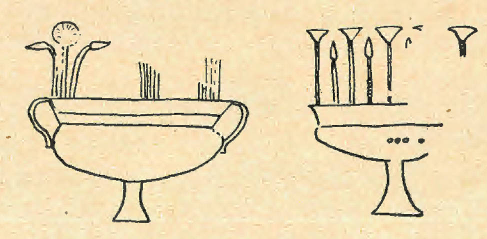


Fig. 81. — Amenmose (*Theban tombs series*, V, 34).

aux langues sémitiques[7], des vases plus larges que hauts, à grande ouverture, dont les déterminatifs ou offrent une image réduite. C'est d'un ouvrage de ce genre qu'Homère fait dire à Ménélas

ἔργον δ'Ἡφαίστοιο · πόρεν δέ ε Φαίδιμος ἥρως
σιδονίων Βασιλεύς, ὅθ εὸς δόμος ἀμφεκαλυψε
κεῖθί με νοστήσαντα·

Dans les trésors importés de Syrie les cratères sont innombrables. Ils

1. *Byblos et l'Egypte*, 816, 825, 929. *Syria*, 1932, pl. 2 (vase en forme de poisson. Ras Schamra).
2. *Byblos et l'Egypte*, 379-387 ; et photos communiquées par M. Dunand.
3. *Urk.*, IV, 717.
4. *Ibid.*, IV, 669, 721, 729.
5. *Ibid.*, IV, 669.
6. *Ibid.*, IV, 665.
7. Burchardt, *Fremdworte*, 1199.

sont de plusieurs sortes. Au tombeau de Menkheperrâsenb nous voyons une sorte d'assiette creuse, dont le profil ne diffère pas sensiblement du signe , posée sur un pied et hérissée de plantes artificielles. Cette sorte de vase est peu répandue. Les originaux syriens n'en offrent pas de pareil. Le trésor d'Amenmose comprend deux cratères à peu près semblables (fig. 81), caractérisés par un bord large et plat, très évasé et un pied de faible hauteur. Une coupe en or trouvée à Byblos dans le tombeau II offre presque exactement le même profil. Toute la différence est dans les lotus qui semblent plantés sur le bord. Ce type également ne semble pas avoir été très en faveur. La plupart des cratères (fig. 82,

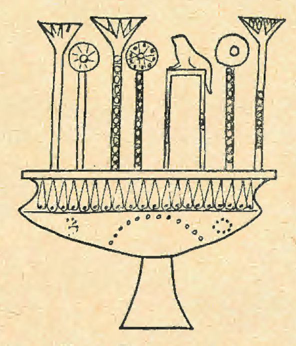


Fig. 82. — Houy (*Theban tombs series*, IV, pl. 20).

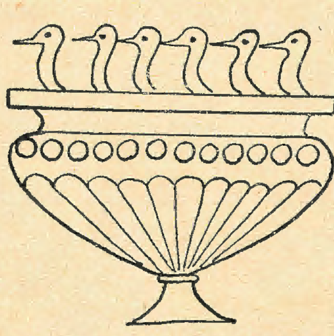


Fig. 83. — Thèbes, tombeau 89 (Wreszinski, I, 285).

83, 85) ont un col droit ou concave muni d'un rebord. La panse se gonfle rapidement, son plus grand diamètre dépasse sensiblement celui du col, puis décroit progressivement jusqu'au pied, souvent très mince en haut, qui s'évase pour fournir une base solide. Une fois de plus les trouvailles de Byblos prouvent que les Egyptiens ont dessiné exactement les objets importés de Syrie. Les théières d'argent des tombeaux I et II[1], les copies de ces théières en terre vernissée[2] offrent le même profil caractéristique et la ressemblance se poursuit jusque dans le détail. Des cannelures apparaissent très souvent sur la panse des cratères. Les théières de Byblos ont la panse cannelée.

Presque tous les cratères sont enrichis de plantes que le dessinateur antique représente comme si on les avait dressées à intervalles réguliers, sur une ligne qui se confond avec le bord. Parfois des têtes de canard sont traitées comme des plantes (fig. 83). D'autres décorateurs ont voulu combiner les animaux et les plantes. Un veau bondit en avant d'un fourré

1. *Byblos et l'Egypte*, 758.
2. *Ibid.*, 746, 747, 805, 810.

de papyrus (fig. 94) ou même par-dessus les ombrelles, sans faire plier les tiges (fig. 93). Un socle carré ou rectangulaire dépasse le bord et

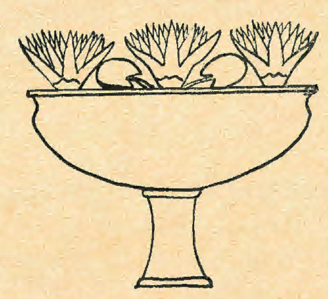


Fig. 84. — Coupe d'albâtre garnie de fleurs naturelles, d'après un dessin égyptien.

supporte une grenouille assise (fig. 82, 114) ou des plantes et des oiseaux (fig. 85). Le socle est entouré de plantes de même hauteur ou de hauteur

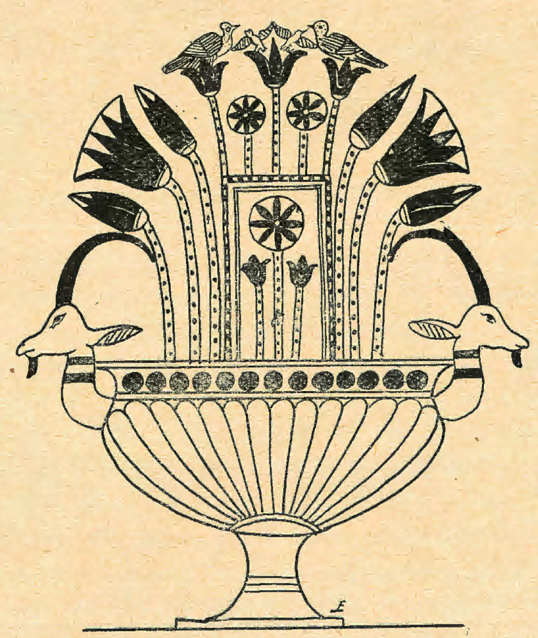


Fig. 85. — Cratère monumental.
Amiseba (Prisse, II, 95, 3) Semblable : Snouua (Wreszinski, I, 46).

décroissante de façon à constituer une harmonieuse corbeille. Un cratère du temple d'Abydos supporte une forteresse en miniature et ses occupants (fig. 125). Une pièce du tombeau d'Amiseba (fig. 88) est à triple étage. La base est un cratère à large pied. Le second étage est constitué

par deux amphores jumelles à fond plat, de celles que les Egyptiens nommaient akunu (p. 52 et fig. 47). Ces amphores supportent un plateau sur lequel apparaît une tête de Bès flanquée de deux têtes de canard.

Nous avons vu que les cratères rappelaient par leur silhouette des originaux syriens, mais on n'a jamais trouvé en Syrie, ni en Egypte, jusqu'à présent, des vases ornés de superstructures compliquées, ni même d'une simple rangée de fleurs. Aussi l'ingéniosité des archéologues s'est-elle exercée d'une manière redoutable sur les dessins qui reproduisent ces modèles perdus. A M. L. Borchardt[1] est due la théorie dite « Theorie der Innenverzierungen », d'après laquelle le dessinateur aurait projeté au-dessus du bord le décor gravé, ciselé ou incrusté à l'intérieur. Il existe en effet en effet des coupes gravées, au-dedans desquelles on voit par exemple une barque entourée de papyrus ou d'autres sujets, mais ces coupes sont presque plates et beaucoup plus largement ouvertes que la

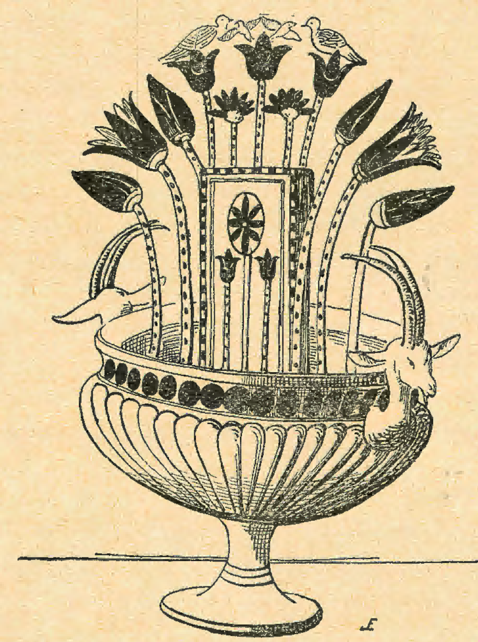


Fig. 86. — Interprétation de la figure 85.

plupart des cratères. Si l'on avait gravé un sujet quelconque dans le vase d'Amiseba que reproduit la figure 85, la gravure ne se verrait presque pas. Certains cratères sont encore plus profonds et plus étroits d'ouver-

1. L. Borchardt, *Die Darstellung innenverzierter Schalen auf ägyptischen Denkmälern, Aegyptische Zeitschrift,* XXXI (1893), 1-9.

ture, si bien que le graveur ne pourrait même pas travailler à l'intérieur. Néanmoins la « théorie der Innenverzierungen » recueillit d'abord quelques approbations et ce n'est que dix ans après qu'elle fut complètement réfutée par M. H. Schäfer dans un mémoire richement documenté[1]. M. Schäfer établit que tout ce qui apparaît au-dessus du vase représente un décor réel, mais il suppose que les plantes étaient fixées sur le bord. Rien ne le prouve et le dernier archéologue qui se soit occupé de la question, Jolles, s'il s'est évidemment trompé en appelant « égypto-mycéniens » des produits de l'art syrien, a été mieux inspiré en soutenant que le décor était placé dans le vase, comme les bouquets artificiels qui fleurissent les autels de nos églises[2].

C'est la seule solution possible. Avant de recevoir de l'étranger des vases garnis de fleurs artificielles, les Egyptiens qui aimaient les fleurs plaçaient dans leurs belles coupes d'albâtre, comme nous le ferions nous-mêmes, des lotus coupés. Le dessinateur les représente, conformément aux habitudes égyptiennes, tous égaux, tous de profil, comme s'ils avaient été plantés à intervalles égaux sur une ligne qui se confond avec le bord (fig. 84). Le jour où des fleurs artificielles remplacèrent des fleurs naturelles, on ne procéda pas autrement. Prenons le cas simple d'un vase garni uniquement de fleurs (fig. 80, 81). Les tiges étaient fixées, j'imagine dans des trous concentriques creusés au fond du vase, ou, si l'on préfère, dans une rondelle qui se logeait à l'intérieur. Pour le dessinateur, il ne s'agit pas de représenter ce bouquet tel que nos yeux le voient, mais de faire comprendre qu'un bouquet est contenu dans le vase. Donc il défait ce bouquet et exécute chaque plante comme si elle était isolée des plantes voisines, les chrysantèmes de face, comme les héliantis de nos jardins, les lotus et les papyrus, ouverts ou en bouton, de profil. Le cratère lui-même sera dessiné comme si la perspective était sans effet sur lui. Lorsque nous examinons un vase sur lequel ont été tracées des lignes parallèles afin de répartir différents motifs décoratifs, comme c'est le cas ici, seule la parallèle située exactement à la hauteur de notre œil apparaît comme une ligne droite. Au-dessus et au-dessous toutes les lignes semblent courbes. Le dessinateur égyptien déplace au moins par la pensée son modèle, de sorte que chaque parallèle lui apparaisse successivement comme une ligne droite. Ainsi le bord est figuré par une droite qui semble supporter les plantes de l'intérieur.

1. Schäfer, *Die altägyptische Prunkgefässe mit aufgesetzten Randverzierungen, Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Aegyptens*, IV, 1.
2. Jolles, *Die ägyptisch-mykenischen Prunkgefässe, Iahrbuch des k. Arch. Institut*, XXIII (1908), 209-250.

Considérons un vase d'une architecture plus compliquée comme le vase aux chèvres de la figure 85. De l'intérieur part un socle rectangulaire presque aussi haut que le vase lui-même, qui est décoré au moins sur les quatre côtés, de fleurs peintes ou incrustées. Sur ce socle sont plantés deux chrysantèmes et trois iris ou lis qui supportent sans faiblir le poids des oiseaux qui s'y sont installés comme dans un nid. Ce motif central est encadré par deux bouquets latéraux. Comment tout cela tenait-il, nous l'ignorons, puisque les dessinateurs ne représentent jamais l'intérieur des

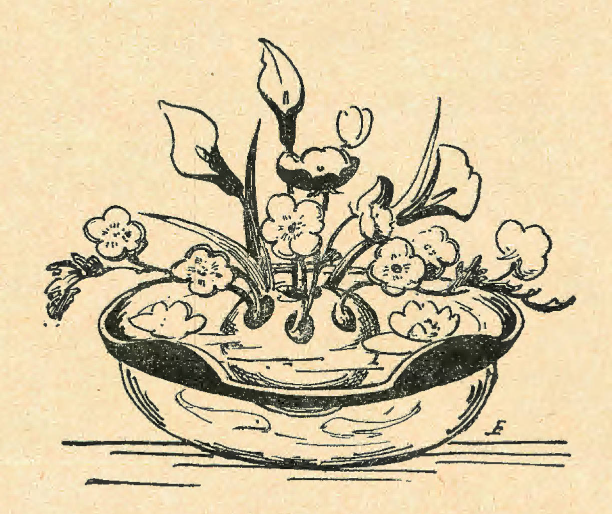


Fig. 87. — Coupe moderne en cristal et argent ornée de fleurs artificielles.

vases et qu'aucune pièce originale n'est parvenue jusqu'à nous, mais un bon artisan n'était pas embarrassé pour trouver un dispositif commode. La hauteur des ornements a dû être calculée de façon à obtenir une sorte de globe, dont la panse du cratère formait l'hémisphère inférieur. En somme les dessins qu'ont faits les Egyptiens de ces vases d'apparat n'ont rien de bien surprenant. Un dessinateur moderne les représenterait d'une façon à peine différente (fig. 86). A ces cratères on a comparé déjà les bouquets artificiels placés dans les vases de nos églises, mais dans les demeures des particuliers on en peut trouver de semblables. En feuilletant le catalogue d'un fabricant d'objets d'art parisien, qui ne songeait évidemment pas à refaire ce qui se faisait en Syrie il y a plus de 3.000 ans, je suis tombé sur le dessin d'une coupe de cristal et d'argent que j'ai tenu à reproduire ici (fig. 87), tellement elle présente d'analogie avec les produits de l'industrie syrienne.

Statues.

Nous connaissons assez bien depuis quelques années la sculpture syrienne. Les statues colossales en pierre du pays qui se dressaient dans le temple de Byblos ont été affreusement mutilées et dégradées, mais un colosse de dieu trouvé par M. Dunand[1], deux statues de la Dame de Byblos[2] nous sont parvenues en meilleur état. Une belle tête de basalte a été trouvé à Djabboul en Syrie centrale[3]. Le sarcophage d'Ahiram, les stèles de Ras Schamra nous donnent une idée des bas-reliefs syriens. Surtout nous avons une ample collection de statuettes en pierre, en bronze, en bronze doré, en ivoire, en or récoltées principalement à Byblos et à Ras Schamra, mais aussi en diverses localités de la Syrie centrale. Les Egyptiens semblent avoir dédaigné les statues de pierre, tandis que les ouvrages en métal précieux ont mérité de prendre le chemin de l'Egypte. A Kadech le chroniqueur mentionne parmi les prises intéressantes

Une statue de ce tombé qui était là, en ébène travaillé avec de l'or, la tête en lapis-lazuli[4].

Notons ici l'emploi pour une même statue l'emploi de matières différentes, ébène, or, lapis-lazuli. Le mot *bꜣk* n'indique pas assez nettement comment l'or et l'ébène étaient employés. S'il y avait eu des incrustations, l'égyptien aurait employé le mot déjà rencontré. J'ai trouvé à Byblos des feuilles d'or travaillées au repoussé ou même ciselées qui recouvraient un bois sculpté, ainsi que des statuettes de bronze habillées de feuilles d'or excessivement minces. Toutefois l'ébène est un bois trop précieux pour qu'on l'ait entièrement caché sous une couverture d'or. Selon toute vraisemblance le corps du personnage était en bois, ses vêtements et ses bijoux en or.

La ville du prince de Qadech livra encore

Une statue d'argent en fonte ...... la tête en or[5].

1. *Syria*, X, p. 213, pl. 37.
2. *Byblos et l'Egypte*, 12 ; Communication de M. Dunand.
3. *Syria*, VII, pl. 71
4. *Urk.*, IV, 667.
6. *Ibid.*, IV, 666.

Le mot *ḳmʿ* qui au propre signifie « jeter », a le sens de « fondre » en langage d'orfèvre. En voici d'autres exemples : (*Urkunden*, IV, 422) « ses grandes portes fondues en cuivre noir » ; « fondu en cuivre, d'une seule pièce » (*ibid.*, IV, 426. Semblables : *ibid.*, IV, 53 ; *Annales du Service*, XXVI, 135) ; (Davies, *Puyemrê*, pl. 38) « or travaillé sur cuivre en fonte... ? » ; (*Urkunden*, IV, 640) « ...en fonte ». Un autre mot égyptien qui signifie « jeter » *štj* s'est pareillement spécialisé dans le langage technique ; il désigne l'opération qui consiste à lancer le métal en fusion dans une lingotière.

Des statues font partie des collections représentées chez Snouna, chez Kenamon, dans la salle des Annales, mais ces collections, comme nous l'avons dit précédemment, sont fort mêlées. Les trésors uniquement formés d'objets syriens ne contiennent pas de statue, mais on peut y étudier comment les sculpteurs syriens rendaient l'homme et les animaux grâce aux hampes à tête de femme et aux vases enrichis de figures.

Meubles.

Les trésors importés de Syrie ne comportent aucun meuble. Les sellettes d'ailleurs très simples sur lesquelles on pose les amphores à fond pointu sont de travail égyptien. Cependant Thoutmès III a fait emporter à plusieurs reprises des meubles remarquables :

Les poteaux de la tente de ce tombé en bois de mery, travaillé avec de l'argent : sept.[1].

1. *Ibid.*, IV, 664.

Nombreuses tables d'offrandes. Poteaux de tente travaillés avec de l'argent, enrichis de pierres : six[1].

Six grandes tables d'offrandes en ivoire et en caroubier. Table d'offrandes en caroubier et en ivoire[2].

Les fauteuils de ce tombé en ivoire, ébène et caroubier, travaillés avec de l'or : six, avec leurs six tabourets[3] *fauteuils en bois noir et caroubier*[4].

Un lit en caroubier travaillé avec de l'or et toutes sortes de pierres, à l'imitation du trône de ce tombé, travaillé avec de l'or sur toute sa longueur[5].

Les pentes du Liban, dans l'antiquité, étaient couvertes d'arbres. Aussi les Syriens excellèrent de bonne heure à travailler le bois. Les tombeaux des rois de Byblos contenaient sûrement des meubles dont nous avons retrouvé des ferrures ou des appliques[6]. Sur son sarcophage le roi Ahiram est représenté assis sur un trône de belle allure enrichi de deux sphinx ailés[7]. Il a devant lui une table aux pieds contournés. D'ailleurs les Phéniciens ont été en matière de constructions navales les initiateurs des Egyptiens, qui appelaient *kbnt* « giblites » leurs navires de haute mer. Quand Ounamon se rendit à Byblos pour obtenir du bois, le roi Zekerbaal ne lui livra qu'après plusieurs mois le bois qu'il fallut couper dans la montagne et trainer au rivage, mais il lui remit sur l'heure les figures sculptées en forme de tête de bélier qui devaient orner la proue et la poupe de la barque d'Amon. Il les fabriquait donc à l'avance. C'est la preuve que les Egyptiens appréciaient le travail giblite sur bois.

Dans l'ensemble, les trésors syriens que les Egyptiens ont dessiné sur les murs de leurs temples et de leurs tombeaux comprennent les objets habituellement nommés dans les Annales de Thoutmès. Chose plus frappante encore, leur composition est à peu près celle du mobilier funéraire des rois de Byblos qui ont vécu quelques siècles auparavant. Les armes, les objets de parure et les vases en forment la plus grande partie. Sûrs désormais de la valeur des documents égyptiens, nous allons avec leur aide analyser les motifs décoratifs qui donnent à ces objets tout leur prix.

1. *Ibid.*, IV, 705.
2. *Ibid.*, IV, 666.
3. *Ibid.*, IV, 666.
4. *Ibid.*, IV, 705.
5. *Ibid.*, IV, 667.
6. *Byblos et l'Egypte*, 726-735.
7. *Ibid.*, pl. 130.

CHAPITRE III

LE DECOR

I. — Les plantes.

Le lotus et le papyrus ont été utilisés de tout temps par les décorateurs syriens. On reconnaît ces plantes gravées plus ou moins adroitement au revers des scarabées[1] et sur les chatons de bague de Byblos, où l'on a trouvé aussi des fleurs de lotus[2] en ivoire. Le tombeau IV, qui est de la XIIIe dynastie, contenait des cônes de poterie peints imitant une fleur de lotus[3]. Le sarcophage d'Ahiram, qui appartient à la même époque que les documents étudiés ici, est décoré d'une frise de lotus renversés[4]. Même ornement sur un monument de calcaire trouvé à Sidon[5] et sur des ivoires d'Arslan Tach[6]. Ahiram représenté trois fois sur son sarcophage, assis ou debout, tient toujours un lotus à la main[7]. Des rois et des reines, sur des stèles de Zendjirli[8], en font autant. Dans les tombeaux de Byblos qui datent de la XIIe dynastie on a trouvé un miroir à manche papyriforme[9], des douilles de bronze où sont incrustés des filets d'argent qui dessinent les feuilles triangulaires poussant au bas des tiges de papyrus[10], des petites coupes d'or ou de bronze imitant

1. *Byblos et l'Egypte*, 287, 297, 303, 463-467.
2. *Ibid.*, 227-233.
3. *Ibid.*, 813-814.
4. *Ibid.*, p. 229.
5. *Syria*, 1926, pl. 33.
6. *Arslan-Tasch*, 105, 106, 107.
7. *Byblos et l'Egypte*, pl. 129, 130.
8. *Ausgrabungen in Sendschirli*, pl. 46, 47.
9. *Byblos et l'Egypte*, 616.
10. *Ibid.*, 696-698.

un calice papyriforme [1], une colonnette de bronze fasciculée du type papyriforme [2]. Des ivoires de Byblos [3] et d'Arslan Tasch [4] représentent des papyrus. Il n'est pas étonnant que les deux célèbres plantes égyptiennes aient été largement employées pour orner les vases d'apparat et les autres produits syriens du Nouvel Empire.

Lotus. — Voici d'abord deux vases à pied de types différents (fig. 59 et 89) dont la panse est traitée comme un lotus ouvert. Souvent les



Fig. 88. — Amiseba (Prisse, II, 85).

vases à fond pointu sont enveloppés jusqu'au premier tiers de la hauteur dans une fleur de lotus (fig. 52, 55, 90, 150). Comparer à ces dessins un vase original, en faïence, trouvé à Enkomi, de travail phénicien (fig. 176). Il peut arriver que la fleur de lotus soit exécutée sur le col (fig. 150), ou sur la moitié supérieure de la panse, la pointe des pétales en bas (fig. 51, 141). Il existe même au tombeau d'Amiseba un vase dont la panse est formée par deux lotus affrontés, dirigeant le

1. *Ibid.*, 700-702.
2. *Ibid.*, 699.
3. *Ibid.*, 727.
4. *Arslan Tash*, 101-103.

plus grand diamètre vers la pointe de leurs pétales [1]. Une frise de lotus renversés, combinés avec d'autres ornements, peut occuper une zone horizontale faisant le tour du vase, soit près du col (fig. 90) soit près du fond (fig. 47). Le vase *akunu* du tombeau d'Amiseba (fig. 47) présente un ornement d'un grand effet qui couvrait sans doute toute une moitié de la panse et se répétait sur l'autre moitié. Quatre fleurs de lotus sont

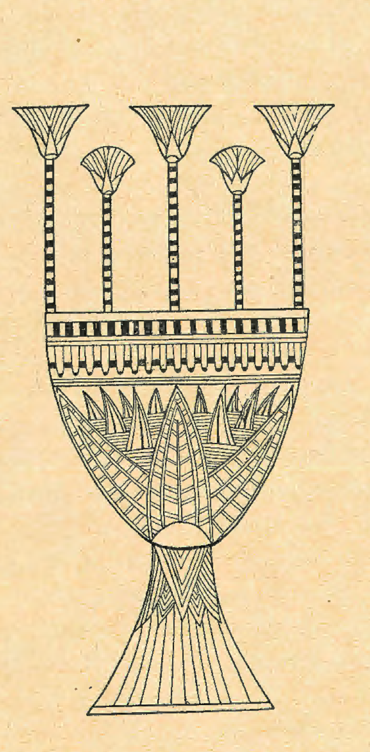


Fig. 89. — Amiseba (Cham. Mon. 425).

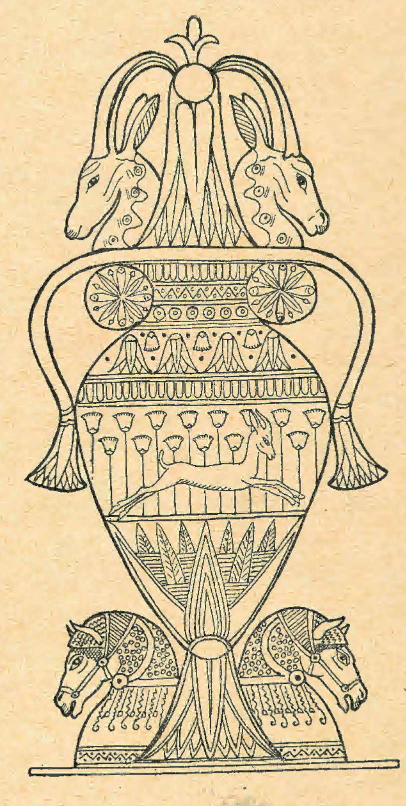


Fig. 90. — Amiseba (Prisse, II, 96,5).

disposées perpendiculairement autour d'une rosette. Cet ornement se retrouve aussi sur un original phénicien découvert à Ninive [2]. Les pieds des vases (fig. 90, 124, 147, 150) sont parfois traités en forme de lotus renversé et un lotus renversé peut être utilisé comme bouchon d'amphore (fig. 47, 90, 113). Cette fois encore des originaux phéniciens peuvent être mis à côté de nos dessins. La théière du tombeau II à Byblos,

1. Prisse, II, 96.
2. Layard, *Monuments of Nineveh*, pl. 56.

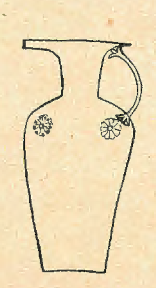
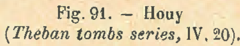
— époque d'Amenemhot IV —, était pourvue d'un couvercle en argent comme la théière elle-même, qui représente une fleur de lotus renversée[1]. Les deux cônes de poterie peinte trouvés aussi à Byblos, dans le tombeau IV[2], ont peut-être servi de bouchons de vase. Les anses des amphores se terminent souvent par une fleur de lotus (fig. 90, 91). C'est là une idée très ancienne. Une potiche en bronze du tombeau I de Byblos a son anse unique terminée par un calice lotiforme[3]. Il ne nous reste plus à citer que les bouquets de lotus qui jaillissent des puissants cratères, comme ceux que représentent nos figures 85 et 124. Les pièces de ce genre ne sont connues que par les dessins des Egyptiens. Aucun origine ne peut leur être comparé, mais ce que nous avons dit plus haut des rois et des reines tenant un lotus naturel ou artificiel dans la main, rend ces dessins très vraisemblables.

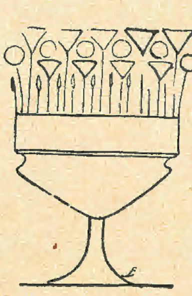
Les lotus qui décorent les beaux vases du tombeau d'Amiseba présentent une particularité singulière. Les gros pétales sont séparés par des raies horizontales parallèles d'où émergent, comme les voiles d'un bateau lointain, les pétales plus petits (fig. 39, 59, 89, 90, 147). Il est à peine besoin de faire remarquer que ces raies horizontales sont de pure invention. On ne les voit pas sur les lotus vrais ou artificiels dessinés par les Egyptiens de l'Ancien et du Moyen Empire et même de la XVIII[e] dynastie. Elles apparaissent à l'époque ramesside en Egypte[4] et peut-être plus tôt en Syrie. M. Dunand a découvert à Byblos un fragment de céramique attribuable au Nouvel Empire où les pétales d'un lotus sont séparées par ces raies horizontales[5] qui se remarquent aussi sur un vase d'Enkomi (fig. 176). Il semble que telle ait été la manière syrienne de dessiner le lotus. Les artistes syriens estimaient peut-être que les pétales ressortaient ainsi plus nettement. Ou bien ils ont voulu figurer un nénuphar à demi enfoncé dans l'eau. Au rebours des Egyptiens qui représentaient l'eau par des lignes brisées verticales, les Asiatiques employaient dans le même but des lignes horizontales, brisées, ondulées ou droites[6].

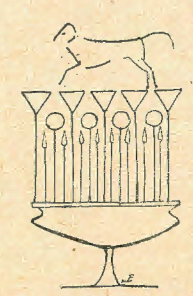
Papyrus. — Les emplois du papyrus semblent moins variés que ceux du lotus. On a des cratères dont le pied est une ombrelle renversée (fig. 89) et des anses papyriformes (fig. 124, 90, 88). Sur le beau vase connexe importé du Naharina (fig. 50) la bande la plus importante, au

1. *Byblos et l'Egypte*, 747.
2. *Ibid.*, 813-814.
3. *Ibid.*, 782.
4. Wellis, *Egyptian ceramic art*, fig. 40.
5. Photographie communiquée par M. Dunand.
6. Contenau, *Manuel*, fig. 785, 15, 28, 29, 30, 32.

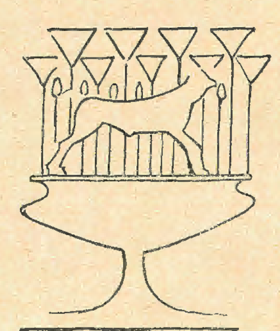
milieu, est occupée par des papyrus. Même motif sur une belle amphore du tombeau d'Amiseba, mais une antilope bondit légèrement devant le fourré (fig. 90). Ce motif semble avoir plu aux fabricants de vases



Fig. 91. — Houy (*Theban tombs series*, IV, 20).


Fig. 92. — Karnak-Séti I[er] (Wreszinski, II, 44, 10).


Fig. 93 — Karnak-Ramsès II (Wreszinski, II, 49).

d'apparat. Nombreux sont les cratères qui portent un fourré de papyrus (fig. 4, 80, 81, 82. Semblables : Wreszinski, Atlas, I, 224 ; II, 38, 1 ; 41 ; 44, 10, 13 ; 52, 3, 6 ; 59, 9, 11 ; 61, 10, 15 ; 62 c ; 154, 4, 11, 23 ; 155). Ces Papyrus sur notre figure 92 jaillissent d'un socle rectangulaire qui, bien que le l'ait représenté posant sur le bord, se trouvait certainement à l'intérieur. Souvent un animal prend ses ébats au milieu du fourré. Ce n'est pas un hôte des marais, comme cela aurait lieu en Egypte où l'art observe respectueusement les lois de la nature, mais un habitant des étables, le veau ou la chèvre ou encore l'antilope qui se plait au désert. Les dessinaterrs égyptiens ont hésité sur la meilleure manière de reproduire de tels modèles. Tantôt l'animal semble courir devant le fourré (fig. 94) et tantôt les ombrelles (fig. 93).


Fig. 94. — Karnak-Séti I[er] Wreszinski, II, 44,3).

La plante du Sud. — Avec le papyrus et le lotus la plante du sud est la plus employée des plantes ornementales égyptiennes. Son nom ancien est connu : *nś. tj*[1]. Sur le nom qu'il conviendrait de lui donner les savants modernes hésitent. G. Schweinfuch avoue qu'après avoir eu cette question présente devant les yeux pendant un demi-siècle et fait différentes hypothèses, aucune ne l'a pleinement satisfaite[2]. Quoiqu'il en

1. Loret, *Orcanette et garance*, *Kêmi*, III, p. 26.
2. G. Schweinfurth, préface à Keimer, *Die Gartenpflanzen im Alten Aegypten*, Hambourg - Berlin, 1924, p. viii-ix. D'après le *Wörterbuch Aeg. Sp.* la plante du Sud

soit, elle s'oppose comme insigne héraldique de la Haute Egypte au Papyrus du Delta. L'union des deux plantes symboliques est fréquemment représentée sur des statues royales, comme en contenait le temple de Byblos. Les Syriens l'ont certainement connus. J'en donnerai comme preuve une série d'ivoires trouvés à Arslan Tash[1] qui représentent Horus, l'enfant assis sur une ombelle de papyrus entre deux génies mi-égyptiens, mi-assyriens qui tiennent dans chaque main un spécimen de la plante du sud. Ces ivoires ont été datés des environs de l'an 800 seulement[2]. Mais l'introduction de la plante du sud dans l'ornementation syrienne remonte beaucoup plus haut. On la reconnaît au revers de quelques scarabées de Byblos[3]. Un cratère magnifique du tombeau d'Amiseba (fig. 85) contient un bouquet formé de lotus épanouis ou en

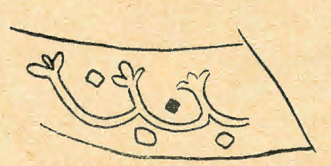

Fig. 95. — Plaquette de Medinet-Habou *Ann. du Service*, XI, pl. 3, n° 5).


Fig. 96. — Karnak. *Chicago, Or. Inst. publications*, XXXV, pl. 120.


Fig. 97. — Karnak. *Chicago, Or. Inst. publications* XXXV, pl. 120.

bouton, de chrysanthèmes et de fleurs de la plante du sud. Un autre cratère, imparfaitement conservé du tombeau 91, à Thèbes[4] contenait aussi des plantes du sud. Les anses des vases s'inspirent souvent d'une plante et nous avons déjà cité des anses latiformes et papyriformes. Il existe aussi des anses imitant la plante du sud (fig. 96, 129)[5]. Mais c'est

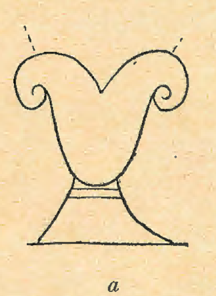
est un jonc, selon M. V. Loret, *op. cit.*, une espèce de *cyperus* à ombelle rousse. Lepsius l'appelait « lis du sud », sans préjuger de sa nature.

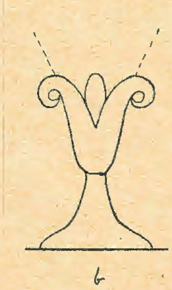
1. *Arslan Tash*, pl. XIX-XXIV et pp. 92-97.
2. *Ibid.*, p. 140.
3. *Byblos et l'Egypte*, 287, 299, 301, 478, 479.
4. Semblables : Prisse, II, 96, 3 ; Wreszinski, *Atlas*, II, 52, 61.
5. Wreszinski, *Atlas*, I, 290.

surtout le pied des amphores (fig. 62, 63) et des gobelets (fig. 67-69) qui s'inspire du même modèle. Sur une base robuste qui s'évase largement pose une sorte de calice qui est caractérisé par deux volutes (fig. 98, *a*). Des feuilles triangulaires garnissent parfois le bas de ce calice. Un ornement en forme de larme peut s'intercaler entre les deux volutes (fig. 98, *b*) et parfois des banderolles s'attachent sous les volutes (fig. 98, *c*).

Le vêtement d'un guerrier syrien (fig. 95), la mantille d'une porteuse d'offrandes (fig. 145) laisse paraître soit une frise, soit un semis de fleurs, très sommairement reproduites, qui sont peut-être les fleurs de la plante du sud.

La palmette. — La palmette est un ornement fréquent sur les patères provenant de Nimroud, de Chypre et de plusieurs localités d'Europe, sur


a


b

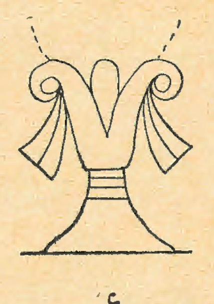

c

Fig. 98. — Pieds d'amphore
a (Wreszinski, II, 41 ; semblable : *ibid.*, II, 44). *b* Prisse, II, 96,3; semblable : Wreszinski, II, 61, 20, 25 ; 44, 2 ; 49,4 ; 52 (2 fois ; 154,3) *c* (Prisse, II, 36, 1 ; semblable : Wr. II, 36, 7).

les ivoires d'Arslan Tash et de Nimroud. Elle s'emploie, comme autrefois l'arbre sacré sur des monuments d'Our et de Chaldée[1], pour rassembler des animaux affrontés, chèvres, bouquetins, taureaux ou des monstres. Parmi ceux-ci le sphinx et le griffon lui sont presque toujours associés. Sur un ivoire de Nimroud (fig. 105) c'est un guerrier qui se tient près d'une palmette un peu fantaisiste. Un chapiteau chypriote du Louvre (fig. 103) n'est pas autre chose qu'une palmette dont la base est remplacée par la colonne. Un chapiteau de Magedo (fig. 104) se rattache au même type en le simplifiant. A Zendjirli[2] des bases de colonne sont décorées d'un rang de palmettes. D'après nos figures 99 et 100 la palmette se compose d'une base généralement robuste, parfois longue et mince, qui se divise au sommet en deux branches terminées par des volutes où s'intercale une feuille triangulaire. Deux autres branches placées

1. Contenau, *Manuel*, p. 905 (fig. 689) ; p. 1534 (fig. 942) ; *Arslan Tash*, p. 99.
2. *Ausgrabungen in Sendschirli*, p. 293, 320.

au-dessus des premières se recourbent dans le sens opposé et embrassent un bouquet de feuilles allongées.

Quelques exemples de cet ornement se voient sur nos documents figurés. Un manche courbe en bois doré, orné d'une tête de Bès, du tombeau

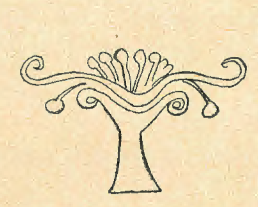


Fig. 99. — Palmette syrienne.
Conteneau, *Glyptique syro-hittite*, n° 285.



Fig. 100 — Coupe de ras Shamra.
(*Syria*, XV, pl. 15).

d'Amiseba contient au milieu une vignette. Eclairé par le soleil un griffon aux ailes éployées se tient près d'une palmette dessinée de façon très



Fig. 101. — Amiseba
(Prisse, II, 86).



Fig. 102. — Broderie syrienne
(Wallis, *Egyptian ceramic art.*, VI).

rudimentaire (fig. 101). Cependant il ne peut s'agir d'autre chose. Plus satisfaisante est l'image brodée sur le vêtement d'un guerrier syrien que reproduit notre figure 102. Un lion et une panthère sont attirés par une plante dont la tige garnie de petites feuilles supporte une fleur fort volumineuse. Une représentation plus conforme aux originaux syriens se trouve au tombeau de Ramsès III (fig. 146). Il s'agit d'une petite boîte dont un côté est décoré de deux chèvres affrontées autour d'une palmette. Aucune inscription n'indique la provenance de cette boîte qui a tous les

caractères, comme j'espère le montrer à la fin de ce chapitre, d'un ouvrage syrien. On remarquera que deux rejets ont poussé au pied de la palmette, ce qui se voit fréquemment sur les ivoires et sur les patères et que les deux volutes sont séparées par un élément en forme de larme. Une palmette isolée (fig. 106) ou encadrée par deux têtes de chèvre (fig. 107) peut servir de bouchon d'amphore. Il existe même des vases ayant la forme d'une palmette (fig. 69). Enfin la coquetterie féminine a su l'utiliser. Les têtes de femme si curieusement emmanchées d'un bois recourbé dont nous avons parlé au chapitre précédent sont couronnés parfois de fleurs de lotus (fig. 39) et parfois d'une palmette (fig. 37, 108).

Les archéologues ont qualifié la palmette tantôt de phénicienne, tantôt

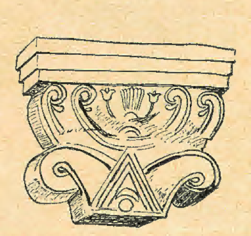


Fig. 103. — Chapiteau chypriote.
Louvre (Dussaud,
Civ. préhelléniques, p. 323).

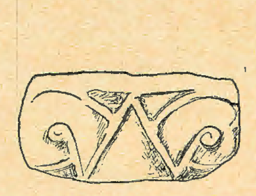


Fig. 104. — Chapiteau de Magedô
Dussaud,
Civ. préhelléniques, p. 325).

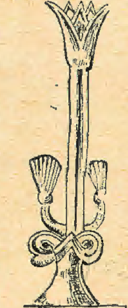


Fig 105. — Ivoire de Nemroud
Dussaud,
Civ. préhelléniques, p. 315)

de chypriote, tantôt d'égyptienne [1] suivant l'opinion qu'ils se faisaient de son origine. En Chypre elle ne paraît, si je ne me trompe, qu'au Ier millénaire (fig. 104, 105). En Egypte elle est beaucoup plus ancienne, mais elle se montre si brusquement au début du Nouvel Empire [2], sans que rien l'ait annoncée sur les monuments antérieurs, qu'il faut bien y voir un ornement d'emprunt. Elle est constitué en Syrie au moins dès le Nouvel Empire, comme on le voit par la coupe de Ras Chamra (fig. 100) et par des pierres gravées (fig. 99) et aussi par les documents figurés cités plus haut qui s'échelonnent entre le règne d'Horonemheb et celui de Ramsès X, mais une esquisse rudimentaire de la palmette se reconnaît déjà sur des scarabées trouvés à Byblos dans une jarre antérieure au

1. Contenau, *Manuel*, 1467 ; Dussaud, *Civilisations préhelléniques*, 321-322 ; *Collection de Clercq*, catalogue, t. VII.

2. Un des plus anciens exemples sinon le plus ancien est le poignard de la reine Aah-hotep ; Vernier, *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, pl. 24.

Moyen Empire [1] et sur des pectoraux en or ayant appartenu à des rois de Byblos contemporains de la XIIe dynastie pharaonique [2].

Selon une opinion très répandue la palmette n'est autre chose qu'un palmier déformé et stylisé [3]. Cependant le palmier sacré sur les vieux monuments mésopotamiens est souvent représenté d'une manière naturelle et même lorsqu'il est stylisé reste encore bien loin de n'importe laquelle des palmettes qui viennent d'être passées en revue. M. Dussaud dérive la palmette des chapiteaux composites des Egyptiens, formés d'une fleur de lotus, de la plante du sud, qu'il appelle comme Lepsius le lis égyptien et d'une ombelle de papyrus superposées [4]. Il est certain que plusieurs de nos figures, en particulier les numéros 37, 69, 106, 107, 108, 146 rappellent d'assez près les pieds de vases inspirés par la plante du sud.

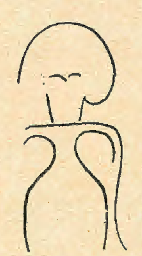


Fig. 106 — Bouchon d'amphore (Wreszinski, II, 38, n° 8).

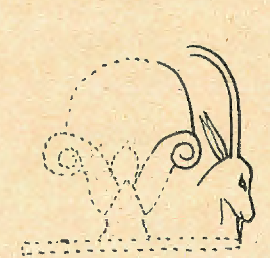


Fig. 107. — Bouchon d'amphore (Wreszinski, II, 44, 17).



Fig. 108. — Coiffure féminine (Wreszinski, II, 38, n° 5).

Les unes et les autres ont en commun les deux volutes, l'élément lacrymiforme central, les banderolles. Cependant la plante du sud n'explique ni la feuille triangulaire qui écarte de sa pointe les deux volutes, ni les deux contre-courbes, ni la couronne de feuillage. C'est pourquoi il me paraît plus satisfaisant de rattacher la palmette à une autre plante, l'iris, qui poussait incontestablement en Syrie, puisqu'on en voit deux spécimens (fig. 111) au jardin syrien de Thoutmès III à Karnak qui ne contient, ainsi que Thoutmès le dit formellement [5], que des animaux et des plantes rapportés de la Terre divine, du pays de Retenou pour être mis sous les yeux de son père Amon. Tous les éléments de la palmette, la feuille triangulaire, les deux volutes, les contre-courbes et la couronne

1. *Byblos et l'Egypte*, 456-460, 463, 464.
2. *Ibid.*, p. 168.
3. *Arslan Tash*, p. 97-99 ; H. VINCENT, *La peinture céramique palestinienne*, *Syria*, V, p. 97.
4. DUSSAUD, *Civilisations préhelléniques*, 321-322.
5. SETHE, *Urk.*, IV, 775-777.

de feuilles se retrouvent dans la plante. Il y a lieu de remarquer d'autre part que les iris de Thoutmès III ne diffèrent que peu de la plante du sud, telle que les Egyptiens la dessinent au Nouvel Empire. Une contamination a donc pu se produire et c'est ainsi que l'élément lacrymiforme emprunté à la plante du sud fait quelquefois partie de la palmette.

Fleur ✣. — On admet généralement que l'hiéroglyphe ✣ représente une fleur [1]. L'art syrien utilise la fleur ✣ au moins depuis le Moyen Empire. Le cadre d'un pendentif trouvé à Byblos dans le tombeau II [2] est garni de ✣ en or cloisonné. Même décor sur des objets du tombeau d'Ahiram [3]. D'autre part nous avons noté un semis de ✣ sur des vêtements syriens [4] et sur le voile dont la Syrienne du Musée britannique (fig. 145) couvre sa tête.

Chrysanthème. — Ces ornemanistes emploient aussi beaucoup des plantes dont la fleur est représentée par un cercle. Ces fleurs rondes se voient sur des dalles trouvées par Renan à Byblos et rapportées au Louvre [5], sur une base de colonne de Zindjirli [6], sur des boucliers, des carquois [7], des harnais [8], des pagnes, sur des diadèmes [9], des bracelets ou des tiares [10], sur les médaillons si répandus en Syrie. Le trésor syrien du temple de Montou à Toud contient plusieurs de ces fleurs. Les documents figurés en montrent d'innombrables exemplaires. La Syrienne emmanchée d'un long cou du trésor de Séti Ier porte en guise de coiffure une fleur de lotus encadrée par deux plantes à fleur ronde (fig. 38). Avec ces plantes, des lotus et des lis, on forme des bouquets qui se placent dans des cratères (fig. 85, 109). Les fleurs, sans les tiges, peuvent être ciselées ou gravées, ou incrustées sur la panse d'une amphore (fig. 91) ou d'un vase ☥ (fig. 59), au bas d'un vase

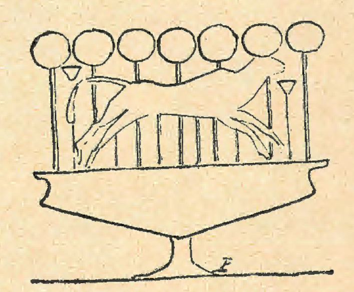


Fig. 109. — Ramsès II. Karnak (Wreszinski, II, 59).

1. GARDINER, *Eg. Grammar*, p. 473.
2. *Byblos et l'Egypte*, 618.
3. *Ibid.*, 881-882.
4. WALLIS, *Eg. Ceramic art*, pl. V-VI.
5. *Mission de Phénicie*, Atlas, pl. 20.
6. *Ausgrabungen in Sendschirli*, p. 293, fig. 201.
7. *Ibid.*, pl. 61.
8. *Ibid.*, p. 334-5.
9. *Ibid.*, p. 331, fig. 240 et pl. 45.
10. *Ibid.*, p. 325, fig. 236.

cylindrique (fig. 50), sur le col d'un cratère (fig. 140), ou dans les cannelures (fig. 114). On aime beaucoup également loger une fleur ronde sous l'anse unique ou sous les deux anses, contre le col (fig. 49, 55, 54, 62, 63, 64, 90, 127, 144). Il s'en faut d'ailleurs que toutes ces fleurs soient semblables quand les détails apparaissent à l'intérieur du

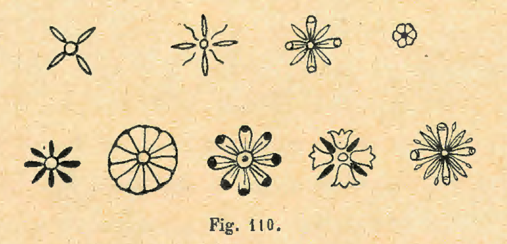


Fig. 110.

cercle. Les pétales varient en nombre, en grosseur et en forme. Parfois ils sont si minces que la fleur ressemble à un soleil rayonnant, parfois ils se touchent. Tantôt ils s'attachent à un petit cercle central, tantôt ce cercle occupe presque toute la fleur. Quand les pétales sont au nombre

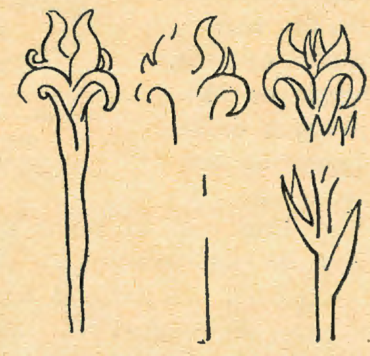


Fig. 111. — Iris du jardin syrien de Thoutmès III. Karnak (Wreszinski, II, 31).

de quatre, ils sont séparés par des sépales et l'on aperçoit même les étamines (fig. 110). Il me paraît possible d'identifier avec les chrysanthèmes du jardin syrien de Thoutmès III (fig. 112) celles de nos fleurs qui ont de nombreux pétales peints en jaune (fig. 110, nos 4 et 6), et peut-être de reconnaître fig. 110, no 9 sur la montagne syrienne que représente un bas-relief de Karnak (fig. 112 b).

Il est vrai que les Egyptiens emploient également dans leur décoration une plante que l'on a identifiée soit avec l'anthemis, soit avec le chrysanthème [1], mais son emploi exceptionnel aux époques anciennes ne devient fréquent qu'à partir du Nouvel Empire, sans l'être jamais autant que dans l'art syrien où ces fleurs, comme nous l'avons dit plus haut à propos des médaillons, représentaient l'étoile d'Astarté. Plutôt donc que d'attribuer à la « rosette » syrienne une origine égyptienne, j'y verrais

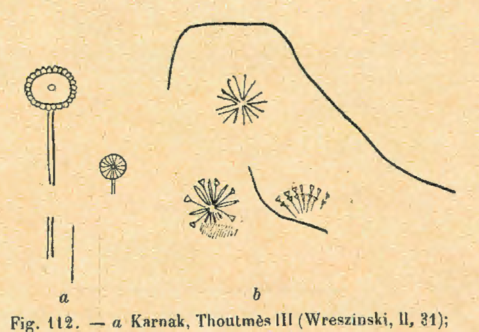


Fig. 112. — *a* Karnak, Thoutmès III (Wreszinski, II, 31); *b* Karnak, Ramsès II (*ibid.*, II, 54).

un produit du pays, puisque les artistes n'ont eu qu'à baisser les yeux pour apercevoir l'original du motif dont ils ont tiré si grand parti.

Grenade. — Le grenadier est incontestablement un arbre syrien puisque les Egyptiens l'appelaient d'un nom tiré des langues sémitiques [2]. On aperçoit des grenadiers sur un bas-relief de Médinet-Habou [3], qui représente l'attaque de la ville syrienne de Tunip. Sur le célèbre bas-relief de Karnak où Thoutmès III a fait représenter des plantes rapportées de

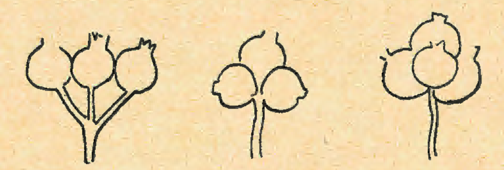


Fig. 113. — Karnak, Thoutmès III (Wreszinski, II, 30).

Syrie, on n'a pas oublié des grenades (fig. 113). Un certain nombre de cratères offrent au lieu des lotus, des papyrus ou des chrysanthèmes, des bouquets de grenades dont les pédoncules sont liés trois par trois (fig. 114-115) [4]. Sur le bas-relief de Karnak, comme aussi dans la nature, les grenades sont groupées par deux, trois ou quatre. Les déco-

1. Keimer, *Gartenpflanzen*, no 4.
2. Loret, *La flore pharaonique*, 2e éd., no 131 ; Keimer, *op. cit.*, p. 151-152.
3. *Medinet-Habu*, 88.
4. Voir aussi le tombeau 74 de Gournah (dessin communiqué par M. N. de G. Davies), Menkheperràsenb (*Theban tombs series*, V, 4), Amenmose (*ibid.*, V, 33).

rateurs se sont donc inspirés de la nature, mais ils ont allongé, parfois démesurément (fig. 115) les pédoncules sous l'influence des bouquets de

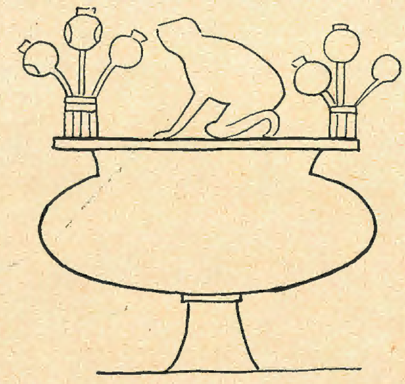


Fig. 114. — Amounedjeh W. M. Muller, *Eg. Res.*, II, 23).

lotus et de chrysanthèmes et des fourrés de papyrus dont sont garnis habituellement les cratères. Le rôle de la grenade dans la décoration

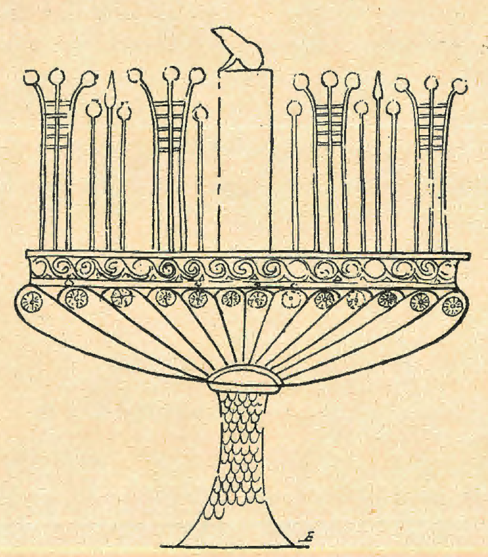


Fig. 115. — Sebekhotep (Wreszinski, I, 122).

est confirmé par la coupe de Ras Shamra, où apparaît contre le bord du second registre tout un rang de grenades en fleur[1].

La rose trémière. — La rose trémière que les Egyptiens cultivent dans

1. *Syria*, XV, pl. 15.

leurs jardins à partir du Nouvel Empire pousse en Syrie à l'état sauvage, selon M. L. Keimer[1]. Le bas-relief de Louxor, souvent cité dans cet ouvrage, qui montre une forteresse syrienne démantelée au haut d'une montagne (fig. 3), nous offre des touffes d'une plante à longue tige garnie de petites feuilles terminé par une fleur de forme triangulaire. Si rudimentaire que soit le dessin (fig. 116 *a*) l'identification sera tenue pour certaine si on le rapproche d'une autre peinture égyptienne, celle-ci beaucoup plus soignée, qui représente la rose trémière cultivée en Egypte (fig. 116 *b*). Le rôle que cette plante a joué dans la décoration syrienne apparaît d'abord sur une plaquette de Médinet-Habou qui représente un prisonnier fait en Syrie et revêtu de riches habits. Les glands qui sont

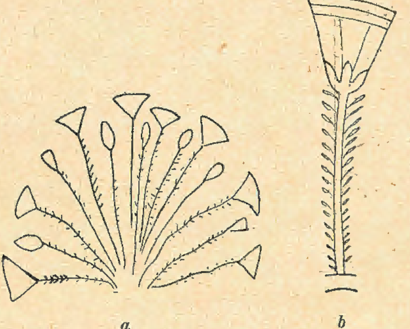


Fig. 116. — Alcea ficifolia : *a* sur les montagnes de Syrie (Wreszinski, II, 65); *b* dans un jardin égyptien (Prisse, II, 62)

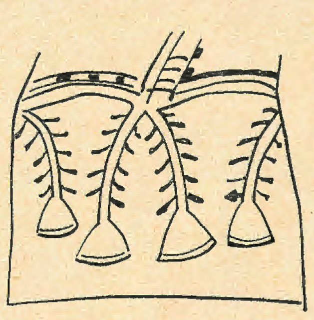


Fig. 117. — Pagne à glands (*Ann. du Service*, XI, pl. 4, n° 15).

suspendus au bas du pagne imitent des roses trémières reconnaissables à leur tige garnie de feuilles et à leurs fleurs triangulaires dont un double trait souligne le bord (fig. 117). La rose trémière est fréquemment associée avec la palmette, aussi bien sur des dessins égyptiens d'objets syriens (fig. 145, 155) que sur des originaux syriens. La fleur, si l'on néglige les détails intérieurs pour ne tracer que la silhouette, se confond aisément avec une fleur de lotus ou même avec une ombelle de papyrus et ceci peut nous empêcher de reconnaître la rose trémière sur les vases d'apparat. Cependant un vase sphérique du tombeau de Menkheperrâsenb (fig. 56), le cratère à triple étage du tombeau d'Amiseba (fig. 88) ont leurs anses traitées en roses trémières et non en lotus ni en papyrus.

Le bleuet d'Orient. — Le bleuet d'Orient que l'on cultivait dans les jardins d'Egypte (fig. 119) croissait naturellement sur les montagnes de

1. *Gartenpflanzen*, n° 39.

Syrie (fig. 120). Les tiges longues et flexibles, bien différentes des tiges droites de la rose trémière (fig. 115) portent des fleurs reconnaissables à la gaine sphérique d'où jaillit le calice. On trouve ces fleurs sur une plaquette de Tell el Yahoudich représentant un Syrien prisonnier. Sur



Fig. 118. — Tell et Yaoudieh (Wallis, *Eg. ceramic art*, pl. 6).

son vêtement on a brodé un griffon en arrêt devant une touffe de bleuets (fig. 118). Sur l'ivoire de Nemroud déjà cité (fig. 104) les rejets qui entourent la colonne lotiforme supportée par la palmette se reconnaissent



Fig. 119. — Bleuets dans le jardin d'Apoui (Davies, *Two ramesside tombs at Thebes* pl. 28).

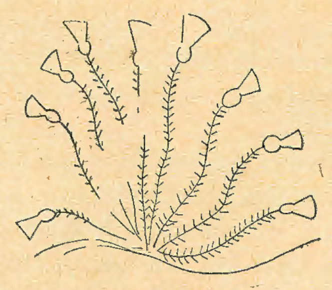


Fig. 120. — Bleuets sur une montagne syrienne Wreszinski, II, 65).

nettement pour des bleuets. Il en est de même sur des ivoires récemment trouvés à Arslan-Tasch [1].

Tels sont les ornements d'origine florale dont disposaient les décorateurs syriens. Au lotus, au papyrus, à la fleur ⚘ venus d'Egypte ils ont eu le mérite d'ajouter des plantes de leur pays, l'iris, le chrysanthème, le grenadier, le lis, la rose trémière et le bleuet et ils ont montré du goût dans l'emploi de ce riche répertoire.

1. *Arslan-Tash*, 20, 98.

II. — Les ornements géométriques.

Les ornements géométriques ont toujours joué un rôle important dans l'art syrien. A Byblos, les plus anciennes poteries présentent déjà des hâchures, des losanges, des lignes parallèles droites ou ondulées, des cercles. Sur le rebord plat d'un vase de pierre ont été tracés des cercles concentriques coupés par des lignes brisées [1]. Un vase en forme d'édifice est décoré de losanges [2]. Même motif sur un couteau d'argent doré [3]. Un vase de Toud est décoré d'une ligne de cercles contre le bord. Des diadèmes d'argent et de bronze ont pour tout ornement des lignes de points ou de cercles [4], que l'on retrouve combinés avec des hâchures et des parallèles sur un étui en os [5]. Dans les tombeaux de Byblos on a trouvé des quantités considérables de petites plaquettes de forme géométrique qui étaient incrustées sur des meubles [6]. Les scarabées et les chatons de bagues sont le plus souvent ornés de cercles et de spirales [7]. Deux vases d'argent étaient couverts d'un lacis de spirales [8]. Sur des idoles provenant de l'Asie Mineure qui sont des ouvrages sémitiques, on voit des cercles, des quadrillés, des lignes ondulées et des arêtes [9].

Ces documents remontent au Moyen et même à l'Ancien Empire, mais nos documents figurés prouvent que malgré les enrichissements dûs à l'exemple des étrangers et à leur propre travail les artistes syriens au Nouvel Empire étaient restés fidèles aux ornements très simples inventés par leurs ancêtres :

Les points rangés en ligne, ou combinés avec des carrés ou des lignes brisées se trouvent sur des boucliers (fig. 8, 9, 11), sur des carquois (fig. 18), des vêtements (fig. 17, 121), sur des vases (fig. 47, 123), jusque sur la tige des plantes (fig. 85).

Le quadrillé ne se voit guère que sur des boucliers (fig. 8).

Les cercles s'emploient beaucoup, sur des boucliers (fig. 9, 10) sur les bandeaux que les guerriers portent sur le torse pour soutenir le

1. *Byblos et l'Egypte*, 124.
2. *Ibid.*, 123.
3. *Ibid.*, 655.
4. *Ibid.*, 579-586.
5. *Ibid.*, 967.
6. *Ibid.*, 726, 830.
7. *Ibid.*, 413-535.
8. *Ibid.*, 748-749.
9. Contenau, *Idoles en pierre provenant de l'Asie-Mineure*, dans *Syria*, VIII (1927), 193-200.

pagne (fig. 34), sur le pagne lui-même (fig. 119), sur un manche à tête de femme (fig. 39), sur un rhyton (fig. 79), sur des vases, alignés sur le col (comparer à un vase de Toud), sur la panse ou sur le pied (fig. 47, 52, 83, 85, 90).

Les lignes ondulées ou brisées, quelquefois à angle aigu très peu ouvert, sur le manche à tête de femme (fig. 39), sur une tasse (fig. 72), sur des harnais (fig. 90), sur des vases (fig. 90, 123, 124, 131), sur des vêtements [1].

Des lignes de losanges ornent un bouclier (fig. 10 et la robe d'un délégué au tombeau de Menkheperrâsenb (fig. 17).

Les arêtes : le manche à tête de femme (fig. 39), un pagne (fig. 121).

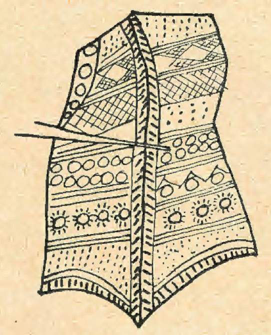


Fig. 121. — Pagne d'un guerrier syrien. Char de Thoutmès IV.

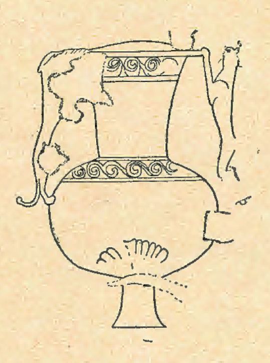


Fig. 122. — Menkheperrâsenb (*Eg. Res.* II, 2) cf. *Th. T. S.* V, 4).

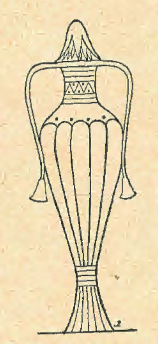


Fig. 123. — Amiseba (Prisse, II, 85, 5).

Des combinaisons de lignes parallèles et perpendiculaires servent surtout sur des vases (fig. 47, 50, 51) à isoler les motifs principaux.

La baguette égyptienne formée par des petits carrés de couleurs différentes qui se succèdent à l'intérieur de lignes parallèles est préférée par les bijoutiers (fig. 30, 31, 32) sans être dédaignée des fabricants de vases d'apparat (fig. 89, 124) et de manches à tête humaine (fig. 39).

Les spirales ne couvrent plus un vase entier, comme cela s'était fait sous le Moyen Empire, mais garnissent le col d'un vase (fig. 115, 122) ou un rang ménagé sur la panse (fig. 140). Elles se voient aussi sur des socles [2] et sur des vêtements [3].

Ces ornements pouvaient être obtenus très simplement par repoussé, ciselure ou gravure. Les cannelures exigeaient un travail plus sérieux. Quelques poteries giblites de haute époque montrent des traits verticaux

1. Rosellini, *Mon. Stor.*, 168.
2. Prisse, II, 95.
3. Rosellini, *Mon. Stor.*, 168.

qui vont du haut en bas de la panse. Lorsqu'un orfèvre eut l'idée de ciseler des traits pareils sur un vase de métal, il obtint les vases ondulés dont il a été question au chapitre précédent. Le procédé inverse, qui consistait à pincer le métal le long de lignes verticales ou courbes également espacées, donne les vases cannelés dont les deux théières de Byblos [1] sont, en Syrie, avec les quatre coupes d'argent trouvées dernièrement au temple de Toud, les plus anciens exemplaires connus. A Minet-el-Beida [2] MM. Schaeffer et Chenet ont trouvé un vase allongé pourvu d'un protome de taureau et parcouru de cannelures, ainsi qu'un broc. Au Nouvel Empire le procédé toujours très en faveur s'est perfectionné. Les cannelures partent du pied et au lieu de monter jusqu'au col s'arrêtent net par un demi-cercle qui peut s'orner soit d'un point, soit d'une rosette, après avoir dépassé le plus grand diamètre de la panse, quelquefois bien avant. Cet ornement convient aux formes les plus diverses, aux brocs (fig. 48), aux gobelets (fig. 68), aux longues amphores (fig. 123), aux vases sphériques (fig. 120), aux coupes plates (fig. 80), enfin et surtout aux cratères (fig. 83, 85, 115). Quand les cannelures sont très larges, elles peuvent être divisées par des petites lignes courbes parallèles en compartiments de plus en plus petits, qui étaient remplis soit avec de l'émail, soit avec des pierres de couleurs (fig. 131, 136). Ce sont les *vases d'Assour en couleurs*, dont parle le chroniqueur de Thoutmès III. Grâce à la trouvaille de Toud, on possède maintenant un exemple en original de ce procédé.

III. — Les hiéroglyphes.

Il n'est plus besoin de démontrer que l'écriture hiéroglyphique était familière aux habitants de la Syrie. A Byblos, à Ras Schamra, à Mischrifé, les indigènes avaient sous les yeux des monuments égyptiens et nous avons trouvé à Byblos des inscriptions hiéroglyphiques exécutées par des mains giblites [3]. A la basse époque il semble que les Phéniciens n'aient plus employé les hiéroglyphes que pour leur valeur décorative, exemples la patère de Préneste [4] et une coupe du British Museum [5]. Sur une tablette

1. *Byblos et l'Egypte*, 746, 747.
2. *Syria*, XIII (1932), pl. IV et VI.
3. *Byblos et l'Egypte*, 42, 653.
4. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'art*, III.
5. Perrot-Chipiez, *op. cit.*, III ; *Corpus Inscriptionum semiticarum*, t. 36.

d'ivoire de ce musée[1], deux femmes vêtues à l'égyptienne encadrent un cartouche [cartouche], dont les hiéroglyphes correctement dessinés [hiéroglyphe], — ils signifient « Râ luit » — ne correspondent à aucun nom de Pharaon. Au Nouvel Empire, beaucoup de Syriens connaissaient les hiéroglyphes et un scribe égyptien n'eut rien trouvé à reprendre dans l'inscription tracée sur un cratère monumental au tombeau d'Amiseba (fig. 124).

IV. — Motifs architecturaux.

Les grands cratères contiennent ordinairement un socle rectangulaire qui supporte soit des plantes, soit un sphinx, un personnage, une gre-

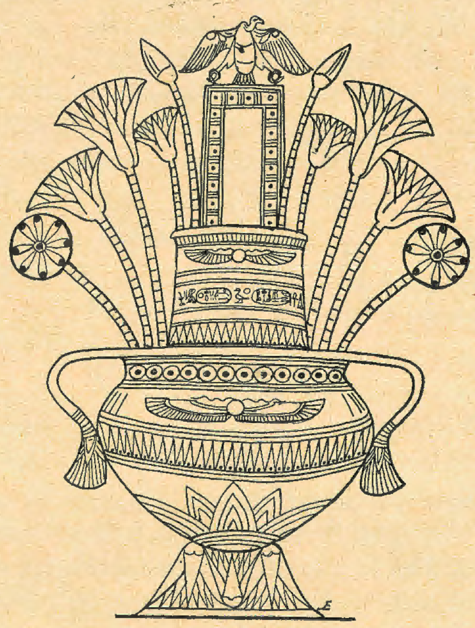


Fig. 124. — Amiseba (Prisse, II, 85, 1).

nouille, un oiseau. La façade offre les ornements habituels, baguette égyptienne, lignes, spirales, plantes (fig. 85, 115). Sur un cratère du tombeau d'Amiseba le socle rectangulaire surmonté d'un vautour aux ailes éployées surmonte une tour décorée dans le style égyptien le plus pur d'une gorge, d'un disque ailé, d'une ligne d'hiéroglyphes (fig. 124).

1. *Ibid.*, II, 533, fig. 247.

Sur un bas-relief du temple d'Abydos, c'est une véritable forteresse à deux étages, avec ses créneaux et les hours des guetteurs, qui s'élève au-dessus du bord (fig. 125). On n'a pas même oublié de garnir d'ennemis cette forteresse en miniature. Au lieu de se défendre, ils élèvent les mains au ciel pour implorer les dieux ou Pharaon, comme on le voit sur les grands bas-reliefs militaires de Karnak ou du Ramesseum. Un autre cratère monumental est très joliment représenté à Karnak, dans la

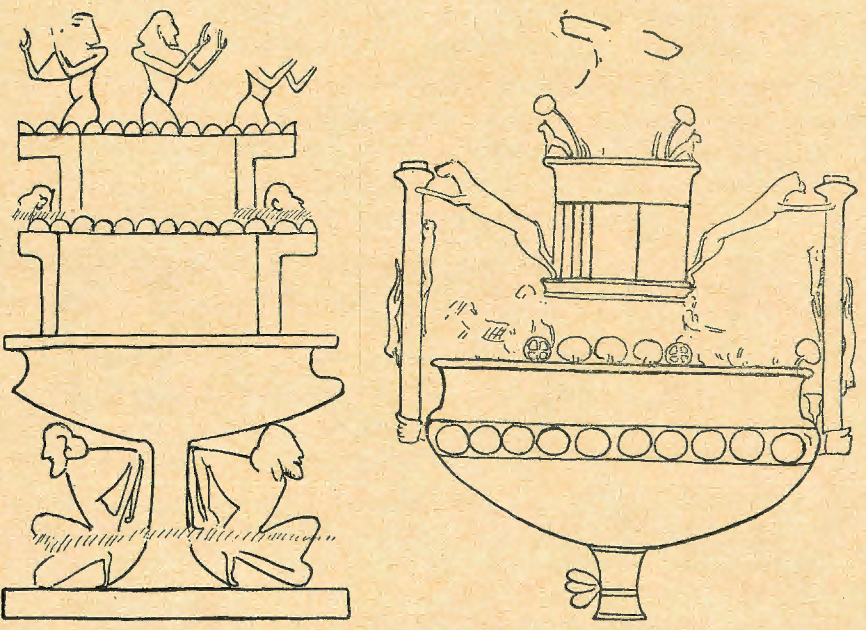


Fig. 125. — Abydos, Ramsès II Wreszinski, II, 25 c).

Fig. 126. — Karnak Thoutmès III (Wreszinski, II, 25 c).

salle des Annales de Thoutmès III, parmi les offrandes que ce roi a consacrées à Amon (fig. 126). Les anses sont remplacées par des mains qui tiennent deux colonnes palmiformes sur lesquelles deux félins exercent leur talent de grimpeurs. Parmi les plantes qui garnissent la première terrasse circulent deux chars. Au milieu s'élève une construction à deux étages de style mi-syrien, mi-égyptien. Deux félins prennent leur point d'appui sur l'étage inférieur, saisissent entre leurs pattes de devant le chapiteau des colonnes. La terrasse supérieure est occupée par un véritable jardin qu'habitent un oiseau et deux chats. Comme nous l'avons fait remarquer déjà, rien n'indique expressément que les pièces offertes à Amon, représentées sur ce bas-relief, ont été faites en Syrie. Pour la plupart elles sont manifestement des ouvrages égyptiens, mais je ferais

exception pour ce cratère monumental, si semblable par sa conception à celui d'Abydos et par ses détails à tous ceux que nous étudions ici et j'y verrais une des plus belles réussites de l'art syrien au Nouvel Empire.

V. — Les animaux.

Félins. — On ne compte plus les lions de pierre qui ont été trouvés à Byblos, à Zendjirli et à Tell Ahmar. Ils sont six, sans parler d'un lion ailé et encorné, sur la coupe de Ras Shamra [1]. Le temple de Byblos nous a rendu des plaquettes d'ivoire représentant un lion passant [2], et des statuettes de bronze représentant des lionnes ou des panthères [3]. Cependant le lion ne paraît guère sur nos documents figurés. Je ne l'ai vu que sur le vêtement d'un guerrier syrien à côté d'un griffon (fig. 102) et devant une palmette. La panthère est bien plus fréquente. Nous venons de la reconnaître sur le grand cratère de Thoutmès III (fig. 126), auquel on peut comparer des vases de même époque (fig. 47, 122) dont les anses sont constituées par deux panthères qui s'accrochent au bord des pattes de devant, comme si elles voulaient goûter au contenu. Les Syriens fabriquaient des pendentifs ornés d'une tête de panthère (fig. 29, 30). La tête de panthère s'emploie seule (fig. 127), ou flanquée de deux têtes de canard [4], comme bouchon de vase. Plusieurs rhytons de différentes époques affectent la forme d'une tête de panthère (fig. 73, 76, 77).



Fig. 127. — Horonemheb. Karnak (Wreszinski, II, 61, 10).

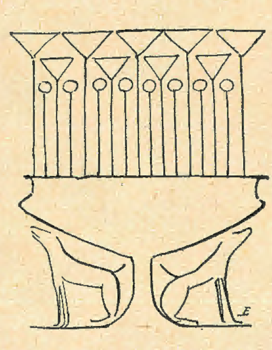


Fig. 128. — Karnak. Séti Ier Wreszinski, II, 38, n° 1).

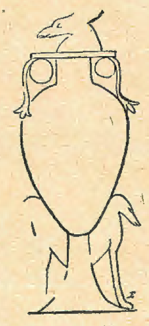


Fig. 129. — Karnak. Horonemheb (Wreszinski, II, 61, n° 12)

1. *Syria*, XV, pl. 15.
2. *Byblos et l'Egypte*, 212, 213, 214, 215.
3. *Ibid.*, 180, 181.
4. Wreszinski, *Atlas*, II, 49.

Chien. — Un rhyton à tête de chien fait partie du trésor d'Horonemheb (fig. 78). Deux autres appartiennent à Ramsès III (fig. 78). Un quatrième dont le manche est couvert d'ornements géométriques se voit au tombeau d'Amiseba (fig. 79). Un cratère du temps de Séti Ier est gardé par deux chiens, qui s'abritent sous la panse et contre le pied comme dans une niche (fig. 128). Le trésor d'Horonemheb contient une pièce du même genre (fig. 129), mais l'arrière-train de ces animaux est engagé dans le pied du vase. Ce détail est très bien observé. A Byblos [1] et à Zendjirli [2], la tête et les pattes de devant d'un lion sortent seuls du sarcophage ou de la colonne qu'ils ont pour mission de garder. Une hache en or, du poids de 125 grammes, que M. Dunand a trouvée à Byblos en 1932 [3] est décorée d'un côté d'un chien debout, haut sur pattes, qui ressemble vraiment beaucoup aux deux gardiens du cratère de Séti Ier. Sur la patère de Ras Shamra un chien galope éperdument derrière le char de son maître [4].

Cheval. — Les villes syriennes étaient riches en chevaux, comme on peut le constater en maint endroit des Annales de Thoutmès et sur les bas-reliefs guerriers des temples. Ces chevaux excitèrent tout particulièrement l'envie du vainqueur et Thoutmès III après sa victoire de Magedo ayant gardé les chevaux et les chars des alliés de son ennemi les renvoya dans leur ville montés sur des ânes [5]. Les cortèges de Syriens représentés chez Rekhmara [6], chez Amunedjeh [7], chez Menkheperrasenb, chez Nebamon [8] ajoutent à leurs présents en objets des chevaux vivants. L'art syrien n'ignore pas le cheval, mais les représentations sont peu nombreuses. La patère de Ras Shamra est à mettre au premier rang. Deux belles têtes et un corps de cheval ont été retirés des ruines de Zendjirli [9], et l'on peut encore citer quelques bas-reliefs de cette localité et une plaque de bronze de la collection Clercq [10], enfin des patères du Ier millénaire. A ces documents nous avons à ajouter des vases à triple panse (fig. 63 et 64. Semblable : Wreszinski, II, 52) dont le col

1. *Byblos et l'Egypte*, p. 229 ; *Corpus Inscriptionum semiticarum*, I, p. 2.
2. *Ausgrabungen in Sendschirli*, pl. 46, 48, 57, 58, 64, 65 ; cf. *Arslan. Tash*, pl. VI.
3. Photographie et renseignements communiqués par M. Dunand.
4. *Syria*, XV, pl. 16.
5. Inscription de Thoutmès III au Gebel Barkal, l. 25, *Aeg. Zeitschrift*, LXIX, 33 ; cf. *Urkunden*, IV, 663, 669, 688, 690, 691, 699, 711, 719, 731.
6. Ed. Virey, pl. 7, *Mém. miss. fr.*, V.
7. *Eg. Res.*, II, 18, 19, 25.
8. Davies, *The tombs of two officials of Tuthmosis the fourth*, pl. 29.
9. *Ausgrabungen in Sendschirli*, p. 333-338.
10. Catalogue, t. III, p. 32.

principal est coiffé d'une tête de cheval flanquée de deux ornements symétriques, lotus renversés ou têtes de canard, le grand akunu de style hourite du tombeau d'Amiseba dont deux têtes de cheval épousant le plus heureusement du monde un col de forme concave, constituent les anses (fig. 47), enfin deux grandes amphores assez semblables dont l'une est représentée sur un bas-relief de Ramsès II et l'autre peinte au tombeau d'Amiseba. Le pied du vase est flanqué de deux têtes de cheval diamétralement opposées (fig. 90, 130. Semblables : Wreszinski, *Atlas*, II 61, 22 ; 49, 7). Sur les bas-reliefs la silhouette apparaît seule, mais au tombeau d'Amiseba dont les peintures sont détaillées, les harnais et les ornements du cheval ressemblent à ceux qu'on voit aux chevaux des guerriers syriens sur le char de Thoutmès IV et sur les sculptures de Zendjirli.

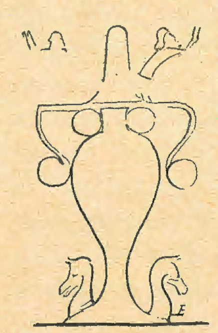


Fig. 130. — Karnak. Ramsès II (Wreszinski, II, 59, 4).

Bœuf. — Nous avons déjà signalé à la fois dans le texte des Annales et dans les documents figurés des rhytons en forme de tête de bœuf (fig. 74, 75). Des têtes de bœuf s'emploient assez fréquemment comme bouchon d'amphore (fig. 131, 133, 135) et même, ce qui est beaucoup moins heureux sur un cratère (fig. 132). Je connais au moins une amphore (fig. 134) dont le pied est garni de deux têtes de bœuf diamétralement opposées comme les deux têtes de cheval précédemment citées.

On peut distinguer plusieurs types : tête de profil avec cornes menaçantes dirigées vers l'avant (fig. 74, 131) [1], rejetées en arrière (fig. 132) [2] ; tête de profil avec cornes de face tantôt très courtes (fig. 134, 135) [3], tantôt longues en forme de lyre (fig. 75) ou en forme de croissant encadrant le disque solaire (fig. 133) [4]. Ces deux derniers types se confondaient dans la réalité, mais les dessinateurs reproduisant le modèle tantôt de face et tantôt de profil ont artificiellement créé deux types différents.



Fig. 131. Amiseba (Prisse, II, 77, 4).

1. Semblable : Wreszinski, *Atlas*, I, 285.
2. Semblable : Houy (L D., III, 115 = Davies-Gardiner, *Huy*, pl. 19).
3. Semblable : Houy (L D., III, 115).
4. Semblables : Wreszinski, *Atlas*, II, 38, nº 13; 41; 44; Davies, *El Amarna*, II, 40.

Parmi les vases que Thoutmès III présente à Amon sur le célèbre bas-relief de la Salle des Annales, celui que représente notre figure 138 frappe par son aspect exotique. C'est un vase allongé avec deux belles anses qui partent du plus grand diamètre de la panse et se soudent au bord, peu différent en somme de nos figures 51 et 53, mais orné d'une tête de bœuf à six cornes terminées par une boule ou par un disque, laquelle s'applique sur la panse un peu au-dessous de l'anse [1]. Or un vase de Minet el Beida [2], décoré de cannelures sur la panse, se rapproche beaucoup par sa forme du vase de Thoutmès III, et il est pourvu, comme lui et à peu près à la même

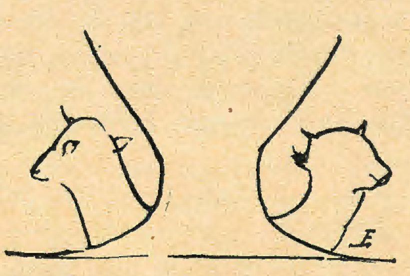


Fig. 134. — Séti Ier Karnak (Wreszinski, II, 38, 2).

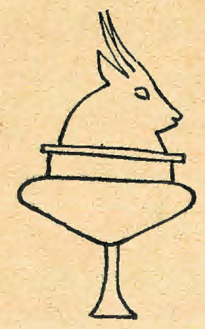


Fig. 132. Davies, *El Amarna*, II, 2.

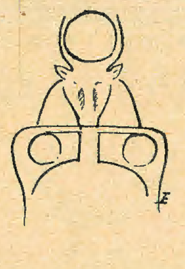


Fig. 133. — Séti Ier. Karnak (Wreszinski, II, 49).

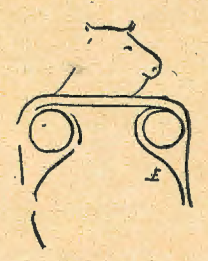


Fig. 135. — Séti Ier. Karnak (Wreszinski, II, 38, 10).

place, d'une tête de taureau en haut relief, pas très différente de celles qui servent de bouchon de vase. De ces têtes on rapprochera encore les

1. Le nom et la matière de ce vase sont indiqués sur le bas-relief par une petite inscription : (*Urk.*, IV, 637) « Le *bjt* d'argent ». Le mot *bjt* en égyptien est le nom de l'albâtre dans les inscriptions des carrières d'Hat-noub d'où l'on tirait l'albâtre (Anthès, Die Felseninschriften von Hatnub, p. 7). Il arrive souvent qu'un nom de matière désigne le produit qu'on en tire. Ainsi *šs*, le nom habituel de l'albâtre peut désigner des vases d'albâtre (*W. A. S.*, IV, 541 ; *Urk.*, IV, 641). On peut donc admettre que *bjt* a désigné d'abord l'albâtre, puis des vases d'albâtre, enfin des vases ayant la forme des vases d'albâtre mais d'une autre matière.
2. *Syria*, XIII, pl. IV, 1.

anses d'une coupe en poterie trouvée à Byblos dans un tombeau de l'époque hyksos [1] et des terres cuites du temple de Byblos [2].

D'ailleurs les décorateurs des vases ne se sont pas bornés à utiliser comme bouchon de vase, la tête de bœuf, ils emploient à cet office un veau couché (fig. 136) ou un veau ou un bœuf bondissant (fig. 137) [3], aussi bien pour un vase à ouverture étroite que pour un cratère. Cependant les décorateurs préféraient associer le bœuf ou le veau, marchant

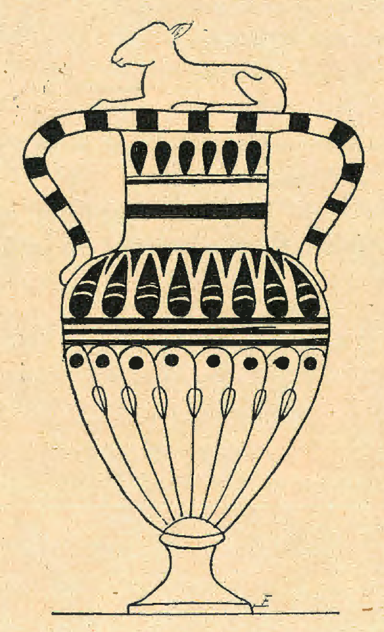


Fig. 136. — Amiseba (Prisse, II, 77, 6).

ou galopant, avec le fourré de plantes. L'animal est alors fixé sur un socle qui s'enfonce à l'intérieur du cratère ; les plantes, généralement des papyrus, mais quelquefois aussi des chrysanthèmes, se dressent en bordure autour de lui. Comme nous l'avons fait remarquer déjà les Egyptiens ont hésité sur la meilleure manière de dessiner de tels modèles. Tantôt l'animal paraît galoper en avant du fourré (fig. 94, 109) [4] ; tantôt il galope

1. *Byblos et l'Egypte*, 911.
2. Byblos et l'Egypte, 387, 825. Les fouilles de M. Dunand ont beaucoup accru le nombre de ces objets.
3. Semblables : *El Amarna*, I, 31 ; II, 40 ; Prisse, II, 83.
4. Cf. un cratère d'Amiseba où le bœuf marche devant des papyrus et des chrysanthèmes. Un fourré de papyrus est en outre ciselé sur la panse (Wreszinski, *Atlas*, I, 224).

sur les ombelles (fig. 93) sans faire plier les tiges pour lesquelles une genette, un rat de pharaon sont de pesants fardeaux.

Des statuettes de bronze trouvées à Byblos représentent un bœuf debout ; une marmite trouvée aussi à Byblos, dans le tombeau IV qui date de la fin du Moyen Empire, est décorée d'une peinture, aujourd'hui mal conservée, où l'on distingue deux bœufs qui se poursuivent au galop [1]. Le sujet principal de la patère de Ras Chamra est une chasse aux taureaux. Les bêtes puissantes, armées de cornes en forme de croissant, courent éperdument. Toutefois le motif du bœuf dans les papyrus n'apparaît qu'au Nouvel Empire. Un des plus anciens exemples en Egypte se trouve, à ma connaissance, sur la coupe en bronze du tombeau de Hat-Iaÿ à Gournah [2], qui n'est peut-être pas un ouvrage égyptien. Mais on le cher-

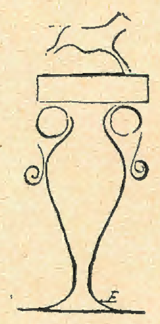


Fig. 137. — Karnak. Séti Ier (Wreszinski, II, 44, 12).

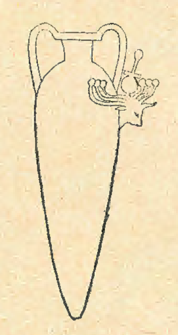


Fig. 138. — Thoutmès III. Karnak (Prisse, VI, 79).

cherait en vain dans les tombeaux de toutes les époques où les décorateurs prennent leur travail beaucoup trop au sérieux pour traiter des sujets qui n'existent pas dans la nature. Leurs tableaux nous montrent les bœufs à leur place, à l'étable, dans la prairie, traversant un cours d'eau et d'autres tableaux montrent les fourrés de papyrus fréquentés par des hippopotames, des crocodiles, des poissons, toutes sortes d'oiseaux et des chasseurs, hommes ou bêtes. En combinant ces deux éléments qui n'ont rien à voir ensemble on a produit une scène dépourvue de toute signification, mais agréable à voir, comme l'art phénicien a toujours aimé en produire.

Mouton, chèvre, chamois, gazelle, addax. — M. Gaillard a reconnu sur nos vases des exemplaires de ces cinq espèces, qui toutes vivaient en Syrie. Nous renvoyons à son étude et nous nous bornons à dire ici comment les décorateurs syriens les ont employées.

1. *Byblos et l'Egypte*, 911.
2. *Annales du Service*, II, p. 10, fig. 10.

Sur le couvercle :

Une tête unique (fig. 52, 53)[1] ;

Deux têtes de chèvre autour d'un motif central : tête de bœuf coiffé du disque (fig. 58), fleur de lotus renversée (fig. 90), palmette (fig. 107)[2];

Un animal couché : mouton (fig. 139) ; chèvre ou bouquetin (fig. 140, en bas et à droite).

Contre la panse, en guise de poignée :

Deux têtes de chèvre ou de bouquetin diamétralement opposées, contre le col d'un cratère (fig. 85), accrochées aux anses d'une amphore (fig. 52)[3], sortant des parois d'un gobelet (fig. 140, en haut et à gauche) ;

Deux têtes de chèvre avec médaillon employées comme anses d'amphore (fig. 63, 141) ;

Une tête de chèvre tournée vers l'intérieur d'une coupe ayant la forme de nos saucières, comme pour en humer le contenu (fig. 142).

Sur le col :

Une frise de sept chèvres galopant, quatre vers la gauche, trois vers la droite, se détachant en noir sur or[4].

Sur la panse :

Une gazelle bondit d'un fourré de papyrus (fig. 90). On remarquera les petites hachures qui soulignent la ligne du dos pour accentuer le relief. Nous verrons par la suite que c'est là une habitude syrienne que le dessinateur égyptien a fidèlement notée.

Au pied :

Deux têtes placées symétriquement de part et d'autre du pied (fig. 62, 143, 144). Sur cette dernière figure l'amphore est garnie au pied d'une seule tête de chèvre, la seconde tête a été supprimée parce qu'elle masquerait la tête de la porteuse. Les Syriens aimaient trop la symétrie pour exécuter des objets boîteux.

Animaux affrontés. — Sur les exemples précédents deux têtes d'animal ou même des animaux entiers tournés en sens inverse l'un de l'autre sont séparés par un motif central, couvercle, panse ou pied d'un vase. On pouvait aussi rassembler autour d'un motif central deux animaux tournés l'un vers l'autre. L'artiste qui a dessiné au tombeau de Ramsès III la petite boîte décorée de ce motif (fig. 146) n'a pas éprouvé le besoin

1. Semblables : Wreszinski, II, 38 ; 44 ; Prisse, II, 96, 1.
2. Semblables : Wreszinski, II, 38 ; II, 59 ; II, 154.
3. Semblables : Wreszinski, II, 61, nº 14.
4. Prisse, II, 95.

de nous dire d'où provenait son modèle, mais il n'est pas douteux que ce petit objet a exécuté par une main syrienne.

1º La forme de l'anse est exactement celle de neuf crochets de bronze trouvés à Byblos dans le tombeau III[1] et s'écarte très peu des anses des situles dont il a été question au chapitre précédent.

2º Les ornements du cadre sont conformes à ce que nous savons de la décoration syrienne. En partant de l'intérieur nous avons d'abord une rangée de points, comme sur les diadèmes d'argent et de bronze de Byblos, comme sur quelques-uns des vases, armes et vêtements étudiés ici (fig. 8, 9, 17, 13, 47, 80, 85, 88, 90, 117, 123, 124, 136), puis un double rang de fleurettes à trois pétales, comme sur le vêtement de la syrienne porteuse d'amphore (fig. 145) et sur le chale d'un guerrier syrien (fig. 121).

3º Le sujet principal est d'origine syrienne et traité à la syrienne. La palmette centrale s'apparente par ses larges feuilles à la coupe et à la patère de Ras Chamra (fig. 107), au manche à tête de femme d'Horemheb (fig. 37). Les deux rejets garnis de feuilles tout au long de la tige et terminés par une fleur triangulaire ressemblent tout à fait aux roses trémières qui poussent sur les montagnes de Syrie (fig. 115) et que les décorateurs brodent quelquefois sur des chales. On a vu aussi que les roses trémières peuvent enrichir comme ici une palmette. Les deux soleils qui roulent au-dessus des gazelles sont caractéristiques. Les Egyptiens qui ne représentent le soleil que dans des cas définis lui donnent la forme d'un cercle aplati aux pôles, où un gros point marque le centre. Les Syriens associent volontiers le soleil et les animaux. Sur un manche à tête de Bès nous avons noté (fig. 101) un griffon devant une palmette. Le soleil éclaire la scène. Des soleils accompagnent des chèvres sur la coupe de Ras Chamra, zone intérieure[2]. Nous signalerons bientôt d'autres cas analogues et partout le soleil est figuré par un cercle entouré d'une circonférence en pointillé (fig. 9, 11). Le corps des deux gazelles est marqué de traits vigoureux qui leur communiquent beaucoup de vie, mais qui n'auraient sans doute pas satisfait les Egyptiens, plus scrupuleux quand il s'agissait de dessiner des animaux.

Si maintenant l'on consulte les originaux on constate bien vite que les animaux dont nous venons de nous occuper étaient les favoris des artistes syriens. A Byblos j'ai trouvé des statuettes que l'on peut identifier avec des cerfs, des gazelles, des chèvres et des bouquetins[3]. Une tête de

1. *Byblos et l'Egypte*, 722.
2. *Syria*, XV, pl. 15.
3. *Ibid.*, 193-206.

chèvre en bronze, qui sert de poignée à un petit cachet ressemble d'une façon parfaite à celle de la figure 144[1]. Depuis 1926, M. Dunand a beaucoup augmenté cette collection. Dernièrement il a mis la main sur un dépôt d'armes de prix où nous trouvons d'intéressants sujets de comparaison : sur une hache, un mouton debout sur ses quatre pieds ; sur le fourreau d'un poignard, des deux côtés, une scène dont les acteurs sont un chasseur monté sur un âne, une chèvre, un lion, un second chasseur, un singe et son gardien, un chien, un poisson ; sur un manche de poignard deux chèvres affrontées, un roi ou un dieu, une gazelle (?) qui semble paître[2]. Les chèvres et le lion sont traités comme l'animal galopant du vase d'Amiseba ou les gazelles affrontées de la boîte de Ramsès III. Des hachures soulignent le dos et des traits vigoureux marquent les plis du cou et des membres.

La coupe et la patère de Ras Shamra si souvent citées dans cet ouvrage contiennent une ample collection de chèvres, bouquetins ou antilopes. On comparera à la gazelle bondissante de notre figure 90 l'animal fuyant devant le chasseur sur la grande zone de la patère[3]. La petite zone est occupée par quatre chèvres, lourdement dessinées, dont on remarquera les cornes hautes et droites. Or parmi nos documents figurés il en est plusieurs qui prêtent à la même remarque, en particulier le vase du tombeau de Houy que reproduit notre figure 52.

On n'a pas encore trouvé en Syrie des vases ornés sur la panse ou au pied de deux têtes de chèvre, mais je puis au moins citer deux objets du Louvre qui sont dans ce cas. Ils proviennent de Suse et remontent au IIIe millénaire[4]. C'est la preuve que ces motifs se sont répandus dans tout l'Orient dès une époque reculée.

Grenouille. — Un cratère porte sur son couvercle une grenouille entre deux bouquets de grenade (fig. 114), ou entre deux fourrés de papyrus (fig. 55, 82). Quelquefois les pédoncules des grenades sont démesurément allongés, comme pour rivaliser avec les papyrus ou les chrysanthèmes (fig. 115)[5]. Il faut alors placer la grenouille sur un socle assez haut pour dominer ce singulier bosquet. Au tombeau d'Amenmose, elle disparaît à moitié derrière les plantes.

1. *Ibid.*, 192.
2. Ces documents sont encore inédits. J'en dois la communication à l'amabilité de M. Dunand.
3. *Syria*, XV (1934), pl. 16.
4. Contenau, *Manuel*, p. 806, fig. 564 et p. 807, fig. 565.
5. Semblables : Tombeau de Sanouni (*Mission française*, V, et Menkheperrâsenb (*Eg. Res.*, II, 23, 26).

A Byblos, dans la jarre de fondation, j'ai trouvé deux petites grenouilles en os, qui étaient portées comme amulettes[1].

Oiseaux. — Les têtes de canard peuvent s'employer comme les têtes de chèvre, au nombre de deux, de part et d'autre du pied (fig. 57) ou sur le couvercle séparées par un motif central, tête de Bès (fig. 88), tête de cheval (fig. 63), tête de panthère ou fleur de lotus. Il arrive aussi que des têtes de canard en nombre plus ou moins grand se voient au-dessus du bord d'un cratère. On dirait qu'ils nagent dans un bassin (fig. 83). Parfois les têtes de canard sont associées avec des chrysanthèmes (fig. 140), dont les tiges ont juste la longueur qu'il faut pour faire penser au groupe , car on a déjà constaté que les Syriens représentent le soleil et les astres sous la forme d'une fleur. D'un gobelet à pied sortent deux têtes de canard coiffées du disque (fig. 70) qui remplacent les anneaux dont sont munis à la même place des vases de poterie trouvés dans les tombeaux giblites du Moyen Empire.

Fig. 139.
Amiseba (Prisse, II, 96, 6).

Le canard aux ailes éployées, imitation du signe se pose entre les chrysanthèmes (fig. 140, en bas, à gauche). Des oiseaux plus difficiles à identifier sont posés sur un socle (fig. 140), sur un couvercle, ou installés dans une fleur comme dans un nid (fig. 85). Un cratère monumental d'Amiseba (fig. 124) est couronné de vautour pharaonique aux ailes éployées, tenant un anneau de chaque pied.

Dans l'art syrien les oiseaux sont souvent rendus très sommairement à en juger par des poteries palestiniennes, par des têtes d'oiseau ou des becs de vase, un oisillon de bronze et une silhouette trouvés à Byblos. Cependant les têtes de canard en or et en argent du tombeau II de Byblos montrent de quoi étaient capables les orfèvres giblites et nous font trouver de la vraisemblance aux jolis dessins que nous venons de citer. Deux boîtes à fard en ivoire de Minet el Beida[2] sont emmanchées d'une tête de canard tournée vers l'intérieur dans un joli mouvement de convoitise. Les pectoraux et les pendentifs du tombeau d'Ypschemouabi montrent que les oiseaux officiels de la monarchie pharaonique étaient connus à Byblos. Imitateurs des Pharaons les rois de Byblos avaient adopté le vautour et le faucon.

Serpent. — Une tête de Bès encadrée par deux serpents forme le

1. *Byblos et l'Egypte*, 448, 449.
2. *Syria*, XIII (1932), pl. VIII, 2.

couvercle d'une amphore (fig. 139). On comparera le couvercle de la grande jarre de fondation de Byblos dont la poignée est constituée par un serpent fort bien modelé [1]. Les Giblites qui ont adopté le vautour

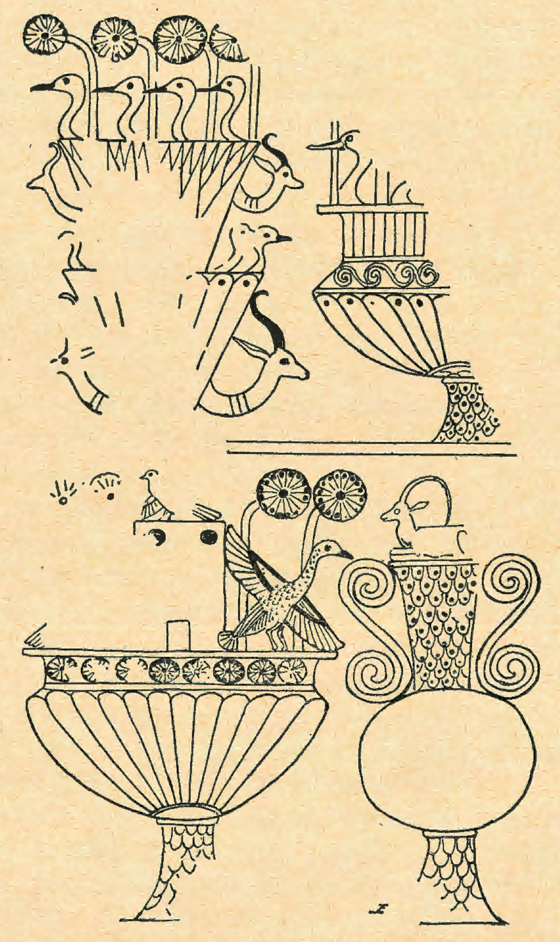
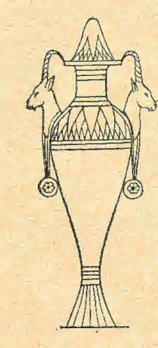


Fig. 140. — Sebek-hotep (Wreszinski, I, 223).

et le faucon n'ont pas dédaigné l'uraeus. Le glaive en forme de faucille, *ḫpš n iḳhw* qui est l'arme caractéristique des rois de Byblos, puisque les trois tombeaux inviolés en ont conservé chacun un exemplaire, est décoré des deux côtés d'un uraeus à la gorge gonflée qui parcourt l'arme dans toute sa longueur. Les écailles noir et or constituent un motif décoratif

1. *Byblos et l'Egypte*, 395.

qui s'emploie volontiers pour garnir soit le col (fig. 140, 56) soit le pied des vases (fig. 140, 114), soit même toute la surface d'un vase (fig. 65).



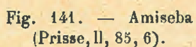


Fig. 141. — Amiseba (Prisse, II, 85, 6).

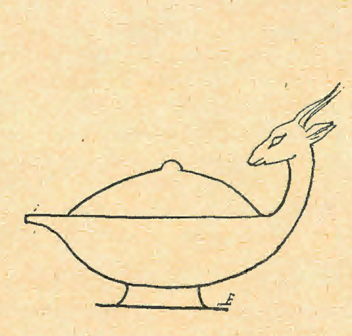


Fig. 142. — Medinet-Habou. Ramsès III (Wreszinski, II, 154).

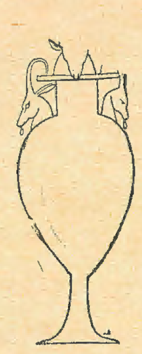


Fig. 143. — Horonemheb. Karnak (Wreszinski, II, 61, 14).

FIGURATIONS ÉGYPTIENNES
DES ANIMAUX RAPPORTÉS DE SYRIE PAR LES PHARAONS
par M. Cl. GAILLARD.

J'ai examiné attentivement les dessins que vous m'avez communiqués. Ils sont, m'avez-vous dit, tirés de bas-reliefs et de peintures qui représentent soit le Pharaon offrant aux dieux le butin rapporté de Syrie, soit les délégués des peuples syriens et keftious remettant des objets précieux à un fonctionnaire égyptien.

Ce sont le plus souvent des vases enrichis de figures d'animaux se détachant du col, des pieds ou de la panse. Ces figures ne sont pas toutes assez précises pour autoriser une identification zoologique certaine. Plusieurs cependant, assez fidèlement gravées ou peintes, permettent de reconnaître différents animaux syriens.

J'ai numéroté vos dessins de 1 à 15 et voici, dans l'ordre de ces numéros, la liste des figures qui me semblent pouvoir être identifiées.

1. — Rekhmara, envoi de Keftiou (fig. 156). — La figure qui surmonte ce vase représente une tête de bouc adulte de la chèvre sauvage de Syrie, *capra hircus ægagrus*. Cette chèvre sauvage habite, au sud du Caucase, les montagnes de l'Arménie, de la Syrie et de la Perse.

La chèvre égagre est un peu plus petite que le Bouquetin avec lequel on pourrait la confondre, mais elle est plus grande que les chèvres domestiques.

2. — Tombeau d'Amiseba. Ramsès X (fig. 85). — Ce très beau vase est également décoré, à droite et à gauche de la panse, de deux têtes de bouc de la chèvre sauvage de Syrie.

Ces figurations ne peuvent se rapporter ni à la chèvre domestique, ni au Bouquetin. Chez les chèvres domestiques les oreilles sont tombantes, chez le Bouquetin les cornes sont noueuses et leur courbure se prolonge plus loin en arrière de la tête.

3. — Tombeau d'Amiseba (fig. 141). — Tête de bouc identique à celle de la figure 1.

4. — Karnak. Salle des Annales (Prisse, II). — Tête de bouc de la même chèvre égagre.

5. — Bas-relief de Ramsès III à Médinet-Abou (Wreszinski, Atlas, II, 154. Bas-relief de Séti Ier à Karnak, fig. 152). — Les figures d'animaux qui ornent ces bas-reliefs représentent deux têtes de chamois, *Rupicapra tragus*. L'encornure est un peu plus longue que chez le chamois de nos Alpes.

Le chamois, commun dans toutes les hautes montagnes d'Europe, habite encore de nos jours le Caucase, la Georgie et le Taurus.

6. — Tombeau d'Amiseba (fig. 90, in medio ; Tombeau de Sebekhotep, fig. 140). — Ces figures me semblent représenter la Gazelle dorcade, *Gazella dorcas*, qui vit non seulement en Syrie, mais en Egypte et dans tout le nord de l'Afrique. Cette gazelle est plus exactement figurée sur les monuments de l'Ancien Empire égyptien, notamment sur le bas-relief du tombeau de Méra à Sakkarah, où elle porte le nom de « *Gahes* ».

7. — Vase de l'époque de Ramsès III (Prisse II). — Ici la figuration ne peut être attribuée à une gazelle. Par ses proportions plus lourdes, ainsi que par la forme de ses cornes et la longueur de sa queue, cet animal se rapporte à un ruminant du groupe des antilopes, très probablement à l'Addax à nez tacheté, *Addax nasomaculata*.

Cette grande antilope habite de nos jours le nord de l'Afrique et de l'Arabie, depuis le Maroc jusqu'en Nubie et en Syrie.

L'Addax est très bien figuré dans les monuments de l'Ancien Empire, sur le bas-relief du tombeau de Méra à Sakkarah, où cette antilope porte le même nom « *Nondou* » que dans le tombeau de Ra-Hotep à Meidoum.

8. — Tombeau de Ramsès III (fig. 146). — A droite et à gauche du motif décoratif central se voient deux sujets de la gazelle dorcade, *Gazella dorcas*, reconnaissables à la double courbure de leurs cornes qui s'inclinent d'abord en arrière et en haut, puis reviennent en avant à l'extrémité.

9. — Menkheperrâsenb (fig. 122). — Vase décoré de deux rangs de spirales et de deux félidés s'appuyant sur l'extrémité du col et sur la panse. Ces figurations, très schématisées. représentent probablement ou quelque chat sauvage ou une panthère.

10. — Bas-relief de Séti Ier à Karnak (fig. 63). — Ici également les figurations animales sont peu précises. Au sommet du bas-relief est une tête de cheval, avec, à droite et à gauche, une tête d'oiseau palmipède : canard ou chenalopex. Au-dessous, de chaque côté de l'ellipse, sont deux têtes de chamois dont la courbure des cornes n'est pas fidèlement tracée.

11. — Keftiou. Men-kheper-râ-seub (fig. 163). — Sur une main est représentée, colorée en bleu, une tête de canidé aux longues oreilles. Il s'agit probablement d'une tête de chacal stylisée, traitée à la manière des figurations d'Anubis.

12. — Tombeau de Houy (fig. 53). — A l'extrémité supérieure de ce vase en forme d'amphore est représentée une tête d'animal de petites dimensions. Le museau court, les oreilles peu saillantes rappellent le Daman, *Hyrax syriacus*, connu en Syrie depuis la plus haute antiquité. La Bible fait mention de l'espèce syrienne sous le nom de *Saphan*. On le trouve surtout au Mont Sinaï. D'après Brehm, on connaît le Daman, en Syrie, sous le nom de « *Khanen Israel* ou mouton des Israélites ». Ces animaux vivent dans les replis, dans les ravins des régions montagneuses.

13. — Amiseba (fig. 136). — Cet animal couché représente non pas un veau, mais plutôt un jeune mouton. Sa queue est relativement courte, mais elle est plus longue toutefois que chez les chèvres.

14. — Tombeau d'Amiseba. Prisse, II, 96, 3. Bas-relief de Séti Ier à Karnak (fig. 133). — Tête de bœuf à cornes en forme de croissant, *Bos taurus*, semblable par ce caractère à certains bœufs figurés sur les bas-reliefs de l'Ancien Empire.

15. — Prisse, II, 83. — L'animal représenté galopant ne rappelle ni le Bœuf ni l'Oryx, il ressemble tout à fait à celui qu'on voit sur un vase de l'époque de Ramsès III. Il s'agit d'une antilope : l'Addax à nez tacheté, *Addax nasomaculata*, qui est encore connue de nos jours dans le nord de l'Afrique, depuis le Maroc jusqu'en Arabie et en Syrie.

Lyon, le 24 novembre 1928.

VI. — Figures humaines.

Les Annales mentionnent des statues en métal précieux que les soldats égyptiens ont emportées après la victoire de Magedo. Les Musées possèdent maintenant de nombreuses statues et statuettes de toutes matières, qui prouvent l'habileté des sculpteurs syriens. Nos trésors n'en contiennent aucune, toutefois de nombreux objets montrent comment la figure humaine était traitée à l'époque des XVIIIe et XIXe dynasties.

Déjà nous avons signalé ces batons recourbés sur lesquels sont emmanchées des têtes de femme portant en guise de couronne soit une palmette (fig. 37), soit des fleurs de lotus ou des chrysanthèmes fig. 38, 39). Elles se ressemblent entre elles et ressemblent aussi à la Syrienne portant une amphore du Musée britannique (fig. 144). Tandis que les Egyptiennes du Nouvel Empire offrent à notre admiration un nez droit, présque vertical, des lèvres fines, un menton petit, un peu fuyant, le profil des Syriennes se caractérise d'abord par la ligne convexe que forment le front et le nez. Les lèvres se remarquent par leur grosseur ; la lèvre inférieure pend légèrement ; le menton est arrondi. Les cheveux forment un casque rond ou sont divisés en deux masses qui se nouent sur le sommet droit de la tête, mais l'on peut laisser pendre sur le côté et par derrière deux minces tresses (fig. 37). Il est difficile de savoir si ce qui paraît accroché à la chevelure du côté gauche, sur les figures 38 et 39, est une tresse de cheveux ou un objet de parure.

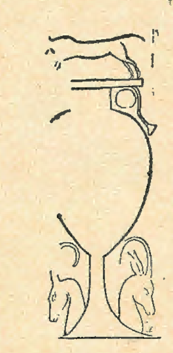


Fig. 144 — Horonemheb. Karnak (Wreszinski, II, 61, 9).

La forteresse en miniature qui s'élève d'un cratère conquis par Ramsès II (fig. 125) est occupée par trois syriens qui font le geste d'implorer la paix, comme sur les bas-reliefs représentant la guerre en Syrie. Au pied du cratère sont attachés comme à un poteau deux prisonniers syriens agenouillés. D'autres vases à long pied sont flanqués de deux prisonniers debout[1] et l'on peut encore voir sur le couvercle d'une amphore deux prisonniers agenouillés et levant les mains séparés par une fleur de lotus (fig. 130). Le tombeau d'Amiseba nous a conservé la reproduction d'un cratère que deux étrangers portant la coiffure des Philistins et enveloppés dans un chale à franges, soutiennent par les anses et par son pied lotiforme, comme s'ils voulaient l'offrir au Pharaon (fig. 147). Les vases

1. Wreszinski, II, 49 ; II, 59 ; II, 52.

du type ☥ grâce à leur traverse horizontale se prêtaient bien à une combinaison de ce genre. Deux prisonniers agenouillés sur la traverse,

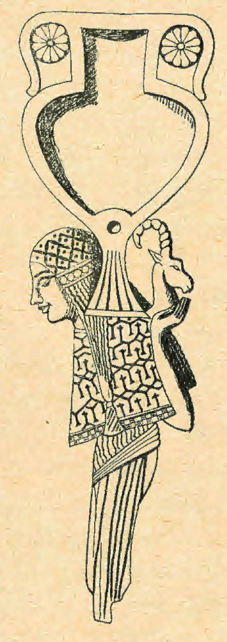


Fig. 145. — Boîte en bois. *British Museum*. Prisse, II, 92, 1).

les bras ligottés sont adossés contre la panse d'un grand ☥ traité lui-même comme un lotus à demi ouvert (fig. 59). Je lui préférerais

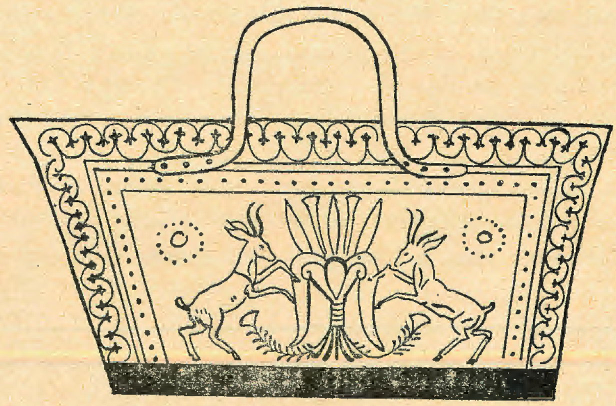


Fig. 146. — Boîte peinte au tombeau de Ramsès III (Prisse, II, 84)

une pièce conquise par Séti Ier (fig. 58). Deux Asiatiques essayent de soulever le vase par sa traverse, mais le poids les maintient agenouillés.

Je ne partage pas l'étonnement de Prisse d'Avennes, qui ne voulait pas admettre que des artistes syriens aient représenté des hommes de leur race dans une posture qui nous paraît humiliante [1]. On sait comment débutent les lettres que des rois syriens adressaient au Pharaon. D'ailleurs sur le sarcophage d'Ahiram les gens qui vont au devant du roi le saluent en élevant les mains de son côté. Des plaquettes d'ivoire trouvées dans les

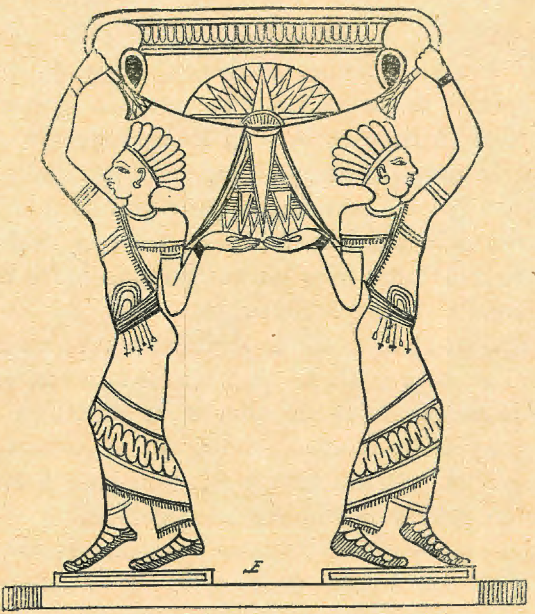


Fig. 147. — Amiseba. (Prisse, II. 95, 2).

fondations du temple représentent un Asiatique agenouillé, les coudes attachés derrière le dos [2]. Ces sujets faisaient donc partie du répertoire syrien.

VII. — Dieux. Etres fantastiques.

Bès. — Cet être si populaire dans l'ancien monde était connu des Syriens comme l'attestent deux statuettes de la collection de Clercq [3].

1. Prisse d'Avennes, *Histoire de l'art égyptien*, texte, p. 443.
2. *Byblos et l'Egypte*, 207-211.
3. Contenau, *Manuel*, p. 232, fig. 142. Voir aussi dans le même ouvrage p. 847-848, les images d'un chien qui ressemble à Bès, le géant Houmbaba, gardien des forêts du Liban. Il se pourrait que la tête de ce géant ait servi de bouchon de vase, au lieu de Bès.

Nous le trouvons au bout d'un manche recourbé [1] et plus souvent comme bouchon d'amphore, seul [2] ou encadré par deux têtes de canard (fig. 88), de griffon (fig. 62, 151, 157), de cheval [3] ou par deux serpents (fig. 139).

Sphinx féminin. — Sur un cratère conquis par Séti Ier (fig. 148) un sphinx accoudé sur ses bras humains allonge son corps élégant. La paume des mains est tournée vers l'extérieur. Deux ailes repliées comme celles du vanneau 𓅚 s'attachent sur le dos. La tête est une tête de femme, qui se compare très bien aux têtes féminines déjà étudiées. Même profil, même coiffure. Boucle d'oreille. Médaillon suspendu par un cordon analogue à ceux dont se parent des guerriers, des porteurs d'offrandes, des marins et même les chèvres. Mais ici le dessinateur a usé d'un artifice pour nous montrer cette parure qu'il jugeait à bon droit caractéristique. Un médaillon porté par un personnage qu'on voit de profil prend l'apparence d'un simple trait. Pour le montrer sous son meilleur aspect, en forme de disque, il a fallu faire du cordon une barre rigide qui reste horizontale au mépris de la physique.

Ramsès II a également rapporté de Syrie un cratère servant de piédestal à un sphinx féminin (fig. 149). La position est la même et les deux têtes se ressemblent beaucoup, mais les ailes et le médaillon manquent. Un troisième sphinx à tête de femme, allongé sur un cratère est sculpté au gynécée de Ramsès III [4]. Il est tout à fait semblable à celui de Séti Ier. Une fleur à douze pétales se voit sur le médaillon.

Sans aborder ici la question d'origine, contentons-nous de noter que le sphinx ailé à tête de femme était connu des artistes syriens et sans doute depuis une époque reculée. Ils le représentent plus volontiers debout. Le trône d'Ahiram est gardé par deux sphinx ailés, à tête de femme et debout (fig. 24). Il en était de même d'un trône plus récent, trouvé en débris par Renan à Oum el Aouamid et restauré par son architecte Thobois [5]. Debout également les deux sphinx ailés qui gardent une colonne de Zendjirli [6]. Des ivoires de Nimroud [7] et d'Arslan Tash [8] représentent aussi la sphinge debout ou couchée. Dans ces exemples les ailes sont repliées et collées au corps ou allongées verticalement. La

1. Prisse, II, 86.
2. Wreszinski, II, 44 ; II, 52 ; II, 154.
3. *Ibid.*, II, 52.
4. Prisse, II, 35.
5. *Mission de Phénicie*, Atlas, LVI. Un fragment d'un trône semblable se trouve au Musée de Beyrouth, *Syria*, V (1924), pl. 38.
6. *Ausgrabungen in Sendschirli*, p. 223 et pl. 38.
7. Layard, *The Monuments of Nineveh*, I, 89, nos 12, 13.
8. *Arslan Tash*, 33, 34.

coupe de Ras Shamra [1] nous montre le sphinx dans une position différente, cabré devant une palmette, déployant ses ailes qui apparaissent à droite et à gauche de la tête. L'aile droite, bien que détachée du corps, est encore pliée et forme un angle droit comme les ailes du vanneau *rḫt* sur un bas-relief du vieux roi Djoser [2] et comme aussi les ailes de la sphinge qui s'allonge sur le cratère de Séti Ier (fig. 148). En Egypte, quand les chasseurs ont capturé des oiseaux et qu'ils veulent, n'ayant pas de cage, les empêcher de se sauver, ils leur croisent les ailes au moins pour quelque temps [3]. Les vanneaux qui figurent les ennemis



Fig. 148. — Karnak. Séti Ier (Wreszinski, II, 49).



Fig. 149. — Karnak. Ramsès II (Wreszinski, II, 59).

de l'Egypte, sont donc des vaincus réduits à l'impuissance. La sphinge de Ras Shamra n'est ni vaincue, ni prisonnière. Il se peut que l'orfèvre ait ici maladroitement imité un motif égyptien, tandis que la sphinge du cratère qui fait avec des bras humains un geste d'adoration est peut-être le symbole de la Syrie impuissante en face de l'Egypte. Quoiqu'il en soit nous devons retenir que ces sphinx aux ailes pliées se rencontrent à la fois sur un original syrien et sur une copie égyptienne.

Griffon. — Le griffon a le corps d'un léopard, des ailes, la tête d'un aigle, des aigrettes. Sur les patères et les ivoires du Ier millénaire les exemples en sont innombrables, mais ce type d'être fantastique était certainement constitué au moins dès le Nouvel Empire [4]. L'artiste qui a

1. *Syria*, XV (1934), pl. 15.
2. *Annales du Service des Antiquités.*
3. Montet, *Scènes de la vie privée*, p. 62 et pl. VI.
4. Il n'existe pas d'exemple certain du griffon avant le Nouvel Empire. Le petit monument de Byblos (*Byblos et l'Egypte* 401) où j'avais cru reconnaître un griffon attaquant une antilope montre en réalité trois animaux superposés : un lièvre, un lévrier, une antilope. A Toud, M. Bisson de la Roque a trouvé des médaillons en lapis-lazuli

ciselé la patère de Ras Chamra et qui connaît le sphinx et le taureau ailé à tête de lion montre un griffon assis paisiblement, remuant sa longue queue, près d'une palmette. Ses ailes sont pliées à angle droit et un médaillon pend à son cou. Une plaque d'ivoire trouvée à Byblos dans le tombeau d'Ahiram[1], datant par conséquent du règne de Ramsès II, représente un lion et un griffon aux prises avec un puissant taureau. Une scène un peu différente se voit sur une plaque de bronze provenant de Tyr et conservée au Louvre (fig. 172). Les rôles y sont autrement répartis. Le lion et le griffon se battent près d'une chèvre inanimée.

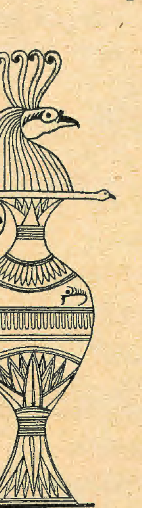


Fig. 150. — Amiseba (Prisse, II, 96, 4 = Rosellini, *Mon. Civ* 58).

A côté de ces originaux, nos dessins contribuent à établir combien le griffon était populaire en Syrie pendant le Nouvel Empire. Les uns ont été exécutés d'après des ouvrages sculptés en ronde bosse, les autres reproduisent une image ciselée, incrustée ou brodée sur une surface. Les premiers sont surtout des rhytons (fig. 79) et des bouchons de vase ayant la forme d'une tête de griffon. Fidèles à leurs habitudes, les décorateurs emploieront soit une tête unique (fig. 129, 150) soit deux têtes séparées par un motif central,



Fig. 151. — Séti Ier. Karnak (Wreszinski, II, 49, 3).

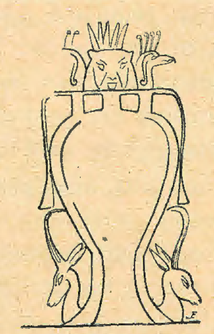


Fig. 152. — Séti Ier. Karnak (Wreszinski, II, 52).



Fig. 153. — Broderie syrienne. Tell el Yahoudieh (*Egyptian ceramic art*, pl. VI).

lotus renversé (fig. 151) ou tête de Bès (fig. 152). Le beau vase de la figure 150 offrent une seconde tête de griffon, toute petite, qui semble

qui datent du début de la XIIe dynastie où l'on a gravé un oiseau monstrueux qui n'est peut-être qu'un coq et un lion ailé. Les sculptures de Zendjirli offrent une ample collection d'animaux fantastiques d'où le griffon est absent.

(1) *Byblos et l'Egypte*, 878.

avoir été plantée comme une gargouille sur le bord ou sur le col à l'opposé du point par lequel l'anse est elle-même fixée au bord. En outre les deux yeux du monstre se détachent en noir sur la panse.

Dans la seconde catégorie je citerai d'abord le manche recourbé d'une tête de Bès, au milieu duquel on voit un griffon arrêté devant une palmette (fig. 101), puis les plaques de faïence trouvées à Tell el Yahoudieh qui représentent des Syriens richement vêtus. On a broché sur leurs vête-

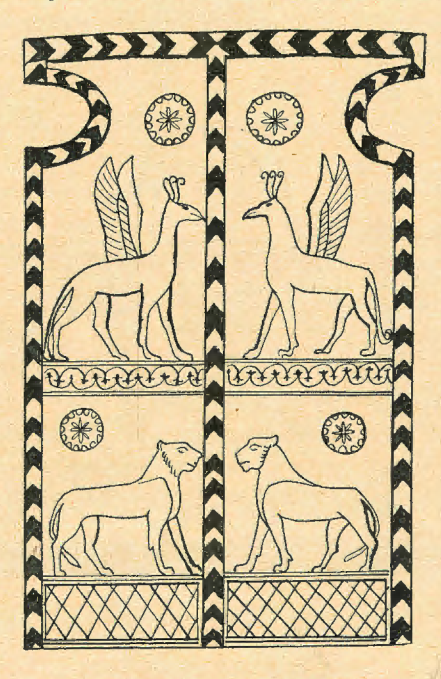


Fig. 154. — Tombeau de Ramsès III (Champollion, *Monuments*, 266).

ments tantôt un griffon passant (fig. 153), les ailes pliées, tantôt un griffon arrêté devant une touffe de roses trémières (fig. 117), tantôt un lion et un griffon près d'une palmette (fig. 102). Au bas du vêtement déjà décoré du griffon devant les roses trémières se voyait encore une image mal conservée ou mal reproduite où je crois reconnaître un griffon aux prises avec un lion.

Cette énumération déjà longue se complète par deux dessins du tombeau de Ramsès III. Aucune indication de provenance ne les accompagne, mais ils ressemblent tellement aux dessins que nous venons de citer que l'on ne peut refuser, me semble-t-il, d'y voir aussi des copies d'originaux syriens.

Un de ces dessins (fig. 154) représente à ce qu'il semble un bouclier divisé en quatre compartiments pour loger quatre animaux, deux griffons affrontés en haut, deux lions en bas également affrontés. Chaque compartiment est éclairé d'un soleil analogue à ceux qui décorent les boucliers syriens dont il a été question plus haut (fig. 9, 10, 11). Le griffon se plait en effet près de l'astre du jour. Les bandes qui encadrent les quatre vignettes ne présentent que les ornements chers aux décorateurs syriens, arêtes (fig. 39), losanges (fig. 17), frises de fleurs (fig. 145, 146).

La boîte au griffon (fig. 155) ressemble par sa forme à la boîte repro-



Fig. 155. — Le griffon parcourant les montagnes syriennes. Tombeau de Ramsès III (Prisse, II, 84).

duite également au tombeau de Ramsès III, qui est décorée de deux gazelles et d'une palmette (fig. 145). Elle a tous les caractères d'un ouvrage syrien. Le cadre est orné de lignes ondulées et de points. La vignette rappelle des coupes phéniciennes du British Museum, où des animaux bondissent de rocher en rocher [1]. Sur les montagnes que le griffon franchit avec tant d'aisance, il ne pousse que des roses trémières. Or cette plante croît naturellement en Syrie (fig. 4). Le médaillon orné d'un soleil qui est accroché par un cordon au cou du griffon vaut une signature.

1. Perrot-Chipiez, II, p. 742, fig. 406 et p. 751, fig. 408.

CONCLUSION DE LA Ire PARTIE

Nous avons terminé la première partie de cette étude consacrée aux textes et aux documents figurés égyptiens relatifs à l'art syrien. On voit à quel point l'Egypte a été inondée pendant tout le Nouvel Empire de produits syriens. Les Pharaons quand ils entraient dans une ville ennemie s'emparaient de tout ce qui valait la peine d'être emporté. Ils imposaient au vaincu un lourd tribut que les perpétuelles révoltes des Asiatiques, exigeant de nouvelles interventions, faisaient renouveler d'année en année. Dans les périodes de paix, Pharaon en épousant la fille d'un roi asiatique, en faisant acte de dévotion à un dieu étranger, obtenait encore de nouveaux cadeaux. Or les Egyptiens ne s'intéressaient pas seulement aux produits agricoles, aux matières premières, ils ne dédaignaient pas, ils recherchaient au contraire les produits manufacturés ; ils les appréciaient en connaisseurs et n'auraient pas confondu un vase d'Assour avec un vase de Crète, un travail phénicien avec un travail de la Syrie méridionale. Parce qu'ils s'intéressaient à ces ouvrages étrangers, leurs dessinateurs ont pu les reproduire intelligemment, s'appliquant à mettre en relief leurs caractères distinctifs. Il ne me paraît plus possible de mettre en doute la valeur de ces dessins. En les commentant nous avons pu presque toujours mettre en regard de l'objet ou de l'ornement dessiné, un objet original ou un ornement dont l'emploi est attesté en Syrie même. Mais ces dessins dont la valeur est reconnue augmentent singulièrement le nombre des documents qui permettent de porter un jugement sur l'art des anciens habitants de la Syrie. Les éléments de cet art sont pour une grande part empruntés à l'Egypte. Cette constatation est conforme aux premières définitions qui aient été données de l'art phénicien. Les fouilles de Byblos, de Ras Schamra, d'Arslan Tash nous ont rendu et continuent à nous rendre des objets fabriqués dans le pays, qui pourtant ont un air égyptien. A ce fond d'emprunt les Syriens ont beaucoup ajouté : des plantes de leur pays, des ornements géométriques, des figures fantastiques comme le griffon, né peut-être en Mésopotamie, mais adopté par eux de bonne heure, le sphinx ailé à tête de femme, dont la création doit peut-être leur être imputée. Mais leur plus grand mérite réside, je crois, dans le prodigieux parti qu'ils ont tiré de ces éléments hétéroclites. Les Egyptiens dès l'époque thinite ont fabriqué d'admirables vases simples de ligne, sobrement décorés d'une inscription hiéroglyphique bien gravée. Les Syriens habillent d'ornements du haut en bas leurs vases et leurs manches recourbés. Ils se sont plus tout particulièrement à fabriquer des vases

de pur apparat, qui ne sont que le prétexte à rassembler sans aucun souci du réel et du vraisemblable toute la flore et toute la faune, réelle et imaginaire, du pays.

Ces documents négligés jusqu'à présent, je suis heureux de les avoir versés au dossier de l'art syrien surtout parce qu'ils ouvrent la voie à d'autres recherches, qui se développeront dans la seconde partie de cet ouvrage. Pour les mener à bien il est nécessaire de comparer tout d'abord au répertoire syrien d'autres objets étrangers qui nous sont connus de la même manière. Je veux parler de ceux que les Crétois, de leur nom égyptien les Keftious, ont envoyés en Egypte vers l'époque de Thoutmès III.

CHAPITRE IV

LES ENVOIS KEFTIOUS

L'arrivée en Egypte de délégués Keftious chargés de présents est représentée dans cinq tombeaux thébains qui sont presque contemporains, puisque le plus ancien date du règne d'Hatchepsouit et les quatre autres de Thoutmès III et dans deux tombeaux d'El Amarna. Le plus important de ces documents est au tombeau de Rekhmara. Comme nous l'avons expliqué plus haut, le vizir reçoit en même temps cinq cortèges d'étrangers. Nous avons cité le titre de cette vaste composition et le texte qui concerne les gens de Retenou. Voici ce qui est dit des Keftious :

Les chefs du Keftiou, des îles qui sont dans la Très-Verte viennent en paix, prosternés, tête baissée devant la gloire de Sa Majesté, le roi Men-kheper-rê, car ils ont entendu ses victoires sur tous les pays, avec leurs présents sur le dos, en vue d'obtenir le souffle de vie et pour être dans l'eau de Sa Majesté et se mettre sous la protection de Sa Gloire.

Il est heureux que le décorateur du tombeau de Rekhmara ait si bien conçu son sujet. Tous les personnages du registre, à l'exception des deux scribes égyptiens préposés à l'enregistrement des objets, sont des Keftious et tous les produits qu'on voit entre leurs mains ou déposés sur le sol devant eux sont des produits keftious.

Hoskins, *Travels in Ethiopia*, Londres, 1835, planche coloriée entre les pages 330 et 331 ; Prisse d'Avennes, *Histoire de l'art égyptien*, II, 75-76 (couleurs) ; Champollion, *Monuments*, 189-191 ; Virey, *Le tombeau de Rekhmara*, V, dans les *Mémoires de la Mission française du Caire*, V ; Sethe, *Urkunden*, IV, 1097-1099 ; Wreszinski, *Atlas*, I, 334 ; Sir A. Evans, *The palace of Minos at Knossos*, II, p. 535, fig. 339 et p. 740, fig. 473 (d'après Newberry), suppl. pl. XXVIII (d'après N. de G. Davies).

Les autres documents sont moins précis. Chez Menkheperrâsenb, le titre général, dont nous avons déjà donné le texte, mentionne que tous les pays sont venus rendre grâce au Maître des deux Terres, apportant sur le dos leurs produits, toutes les merveilles de la Terre divine. Sur le plus haut registre, au dernier plan, nous voyons à gauche une dizaine d'objets précieux. La procession est introduite par le le chef du Keftiou, que suivent le chef du Kheta et le chef de Tounip. Chose bizarre, le chef keftiou est peint en jaune comme les Sémites, auxquels il ressemble par son profil et par sa barbe. Les personnages du cortège au contraire sont rouges de peau et laissent tomber sur leur épaules leurs longs cheveux bouclés, tout comme les Keftious du tombeau de Rekhmara. Les objets qu'ils apportent sont évidemment des produits de leur pays, mais les objets exposés sur le sol, à la gauche du registre, représentent peut-être les envois du Kheta et de Tounip. A l'exception d'un seul vase allongé au pied minuscule et muni de deux anses haut placées, nous ne voyons dans cette exposition que des objets analogues à ceux du second registre qui est celui des Syriens. Nous ne retiendrons donc pour cette étude que les objets portés par les membres du cortège et le long vase à petit pied :

Virey, *Sept tombeaux thébains, Mémoires de la Mission française du Caire*, t. V ; W. M. Muller, *Egyptian Resarches*, II, pl. 1, 8-12 ; Wreszinski, *Atlas*, I, 273-274 ; S. Arthur Evans, *op. cit.*, II, p. 536, fig. 340 b ; p. 649, fig. 413 b ; p. 746, fig. 482 ; suppl. pl. XXVIII a ; N. de G. Davies, *The Theban tombs series*, V, pl. 4-5.

Au tombeau de Pouamrê, des Keftious se présentent en compagnie d'Asiatiques pour remettre des sacs et une peau de panthère, une autre fois pour livrer de l'or et affirmer leurs intentions pacifiques. Les légendes de ces deux tableaux ne font aucune mention des Keftious, qu'on reconnaît seulement à leurs longs cheveux bouclés. Les quatre chefs qui viennent d'apporter de l'or sont désignés en bloc : «les chefs des pays étrangers venus pacifiquement » et « les chefs des pays des extrémités de l'Asie ». Du scribe qui enregistre les importations on dit simplement

« compter les produits de la Terre divine par le scribe, scelleur du dieu ». « Terre divine » est le nom de la Syrie. Ou bien cette expression comprenait encore la Crète et les îles, ou bien les Keftious qui se sont joints au cortège reçu par Pouamrâ étaient domiciliés sur le continent.

Davies, *The tomb of Puyemrê at Thebes*, t. I, frontispice et pl. 33, 34, 36.

Un quatrième document, fort précieux, mais incomplet, existe au tombeau de Senmout. Il se réduit aux six derniers porteurs du cortège ; encore sont-ils mutilés. Le titre est perdu. Seule la comparaison des vases apportés par ces six délégués avec les documents précédents les a fait classer pour des produits keftious :

Journal of egyptian archaeology, t. I, pl. 33 (d'après un dessin de Robert Hay en 1837) ; W. M. Muller, *Eg. Res.*, I, 6-7 ; Wreszinski, *Atlas*, I, 235 ; Evans, *op. cit.*, II, p. 534, fig. 338 ; p. 647, fig. 412.

Un autre document relatif aux étrangers à longs cheveux est connu depuis peu de temps. Il se trouve au tombeau d'un oncle de Rekhmara, Ousir-Amon, qui exerça avant son neveu, au début du règne de Thoutmès III, les hautes fonctions de vizir. Ce document est à peine moins maltraité que la peinture de Senmout. Comme d'habitude on avait représenté des offrandes étalées sur le sol et un cortège qui se réduit aujourd'hui à quatre porteurs :

Evans, *op. cit.*, p. 534, fig. 337 (les offrandes) ; p. 738, fig. 471 (les porteurs).

Nous avons cité dans notre premier chapitre un texte du tombeau de Houya à Tell el Amarna [1] expliquant qu'Aménophis IV reçoit des marchandises apportées des quatre côtés de l'horizon par tous les pays réunis pour une même cérémonie avec les îles de la Très-Verte. La scène cependant ne répond pas exactement à ce pompeux énoncé. A droite du trône on voit bien des syriens avec leurs cadeaux, mais tout le côté gauche est occupé par la garde royale et des porteurs égyptiens qui se sont chargés d'une amphore, d'un cratère à fleurs, de ballots. Est-ce l'envoi des îles de la Très-Verte qu'on aurait voulu séparer des trésors syriens ? Quoi qu'il en soit, l'envoi est bien modeste et ne comprend que des pièces ordinaires.

Enfin un bas-relief de Karnak [2] représente Horonemheb conduisant aux dieux de Thèbes deux files de prisonniers. En bas les *vils chefs de* [*Reten*]*ou* demandent grâce. En haut, au second plan les

1. Davies, *El Amarna*, III, pl. 13-14.
2. Wreszinski, *Atlas*, II, 62.

vils chefs des Hanebou proclament que la terreur du roi parcourt les extrémités de la terre. Mais la scène semble démentir les inscriptions, car les hommes qu'Horonemheb traîne après lui portent tous le vêtement, la barbe et l'opulente chevelure des Syriens, aussi bien ceux du premier que ceux du deuxième plan. Ce cortège ne se distingue de l'autre que par la présence d'une femme vêtue et coiffée, elle aussi, à la mode syrienne. Le scribe se souvenant de l'époque où les succès de Thoutmès III remplissaient de crainte et de respect les habitants des îles a peut-être voulu grossir un modeste succès d'Horonemheb en Palestine et ouvert une fausse fenêtre pour la symétrie. C'était facile, mais le dessinateur, s'il n'a vu qu'un pauvre cortège de prisonniers syriens, n'a représenté que ce qui défilait sous ses yeux.

Cette énumération appelle plusieurs remarques. Les délégués keftious ne se présentent pas au Pharaon ni à ses fonctionnaires, comme le font les gens du Retenou ou du Naharina, pour racheter leur existence par des présents ou du moins pour acquitter un tribut. Ils n'ont pas subi la loi du vainqueur, mais le bruit des victoires égyptiennes est arrivé jusqu'à eux. En conséquence ils ont jugé bon de solliciter son alliance et ils ont envoyé leurs chefs en Egypte avec des *baraqât*. Les seuls tombeaux où l'on ait représenté l'arrivée des Keftious porteurs de présents datent du règne de Thoutmès III, le plus puissant guerrier du Nouvel Empire et de la reine Hatchepsouit, son épouse. Après, il semble bien que les Keftious n'aient plus éprouvé le besoin de renouveler ces ambassades et ces présents. Dans les textes égyptiens du Nouvel Empire les exemples du nom de Keftiou sont bien vite comptés. Ainsi l'Egypte qui a été inondée de produits syriens, au point que le langage lui-même a subi une invasion de mots sémitiques, n'a eu qu'un petit nombre d'occasions, dans une période assez courte, de recevoir et de contempler les produits keftious. Si elle en reçut par la suite, ce fut sans doute par l'intermédiaire des Syriens chez qui ils étaient répandus [2]. Il faut avoir ces faits présents à l'esprit quand on essaie d'apprécier dans quelle mesure l'art et la civilisation de l'Egypte ont subi l'influence des peuples voisins.

Après bien des hésitations, il est admis d'une façon presqu'unanime que Keftiou est la Crète [3]. A la vérité on n'a jamais relevé en Crète

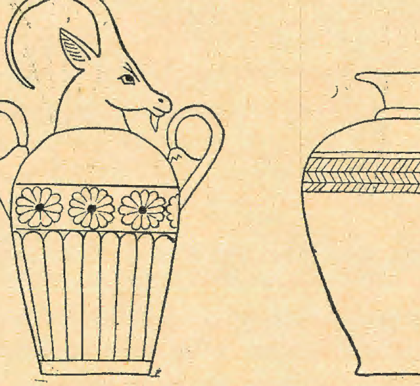
1. Voir les exemples rassemblés dans Wainwright, *The Keftiou people of the egyptian monuments, Annals of archaeology and anthropology*, VI (1914), 24 et sqq.

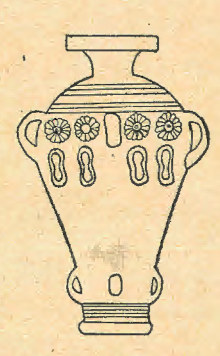
2. Comme nous l'avons déjà signalé les Egyptiens ont trouvé dans la ville syrienne de Tinay un broc de travail keftiou (*Urk.*, IV, 733). Sur les trouvailles d'objets égéens en Syrie, cf. Dussaud, *Observations sur la céramique du IIe millénaire, Syria*, II, 131 sqq ; *La Syrie antique et médiévale illustrée*, 17, 11, 13

3. Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques*, s. v.

un texte hiéroglyphique contenant le nom de *Kftjw*, tandis qu'on peut lire sur des monuments de Gebeil les mots *kbn* et *kpni*. Le texte de Rekhmarâ lui-même n'est pas décisif. Il prouve cependant que le Keftiou, cité en même temps que les îles de la Très-Verte, était éloigné de l'Egypte puisque ses habitants ne connaissaient que par oui-dire la valeur des guerriers pharaoniques et n'ont éprouvé le besoin de s'allier avec elle que sous le règne de celui qui a reculé ses frontières le plus loin. Il est donc en opposition complète avec le décret de Canope, où le texte hiéroglyphique rend par le grec Φοινίκη et le démotique *Ḫ;r*. Au fond les auteurs qui ont placé Keftiou en Cilicie cherchaient à concilier les données archéologiques et

Fig. 156. — Rekhmarâ (Prisse, II, 75).


Fig. 157. — Senmout S. A. Evans, II, p. 647, fig. 412.


Fig. 158. — Senmout. (Evans. *op. cit.*, p. 737, fig. 470).

l'emploi qui est fait de au décret de Canope. C'est une peine inutile. L'ouvrage de S. Arthur Evans où l'on peut si commodément comparer les Keftious et leurs produits avec les originaux crétois et les peintures du palais de Cnossos prouve jusqu'à l'évidence que le Keftiou est bien la Crète.

Dressons maintenant, comme nous l'avons fait pour les envois syriens, l'inventaire des objets qui du Keftiou ont pris le chemin de l'Egypte à l'époque de Thoutmès III.

Vases à fond plat. — Les vases de cette catégorie chez Rekhmara et chez Menkheperrâsenb [1] sont pour la plupart fort simples. Le col, haut ou court, est droit ou convexe. Deux anses spacieuses partent du bord

1. *Eg. Res.*, II, 10, 12 ; Evans, *op. cit.*, II, 746, fig. 482.

et s'appliquent sur la panse. Pour tout décor, des cannelures ou un rang de spirales. Une tête de bœuf peut servir de couvercle. Un vase de Rekhmarâ (fig. 156) a plus de mérite. Il n'a pas de col, du moins la belle tête de chèvre qui le coiffe cache entièrement l'ouverture. Deux anses lotiformes partent de la panse, et reviennent sur elles-mêmes au lieu d'aboutir au bord, comme d'ordinaire. Sur la panse apparaissent en bas des cannelures et un rang de chrysanthèmes au niveau des anses. Un vase du tombeau de Senmout (fig. 157) a une silhouette un peu particulière [1] mais les lignes horizontales coupées par des lignes brisées parallèles qui se voient au milieu de la panse et les arêtes gravées sur l'anse unique ne sont pas inconnues en Syrie. Une coupe de Byblos, fort ancienne, offre le même décor [2] qui se retrouve aussi sur les manches à tête de

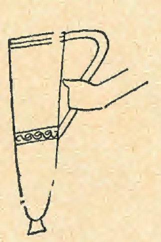


Fig. 159. — Menkheperrâsenb (Evans, II, 746, fig. 482).

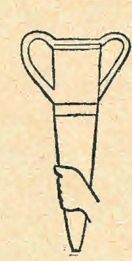


Fig. 160. — Menkheperrâsenb *Theban tombs series*, V, pl. 5).

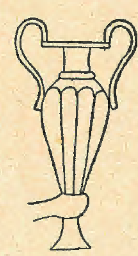


Fig. 161. — Rekhmarâ (Evans, II, p. 740, fig. 473).

femme ou à tête de Bès du tombeau d'Amiseba (fig. 39). Dans cette catégorie la pièce la plus caractéristique est un autre vase de Senmout (fig. 158) qui supporte bien la comparaison avec plusieurs vases crétois [3]. Des tombes syriennes préhistoriques ont fourni des vases à anses multiples [4] mais les ornements en forme de 8 sont inconnus en Syrie.

Brocs à fond plat. — Ce sont des réductions des précédents. Le col est haut, l'anse unique bien détachée [5]. Le bord est pincé. Comme décor : un rang de spirales, des chrysanthèmes, des cannelures. Un broc de Rekhmarâ entièrement couvert d'un lacis de spirales ressemble beaucoup à une cruche d'or trouvée dans le IVe tombeau de Mycènes [6].

Vases en cornet. — Trois exemplaires au tombeau de Rekhmarâ (fig. 159) ; deux au tombeau de Menkheperrâsenb (fig. 160) ; un sixième

1. EVANS, *op. cit.*, II, p. 646, fig. 411
2. *Byblos et l'Egypte*, 124.
3. EVANS, *op. cit.*, II, p. 634, fig. 398, p. 636, fig. 409
4. *Byblos et l'Egypte*, 898.
5. EVANS, *Palace of Minos*, II, 740-741, fig. 473, 474.
6. *Syria, III*, 299.

exemplaire, pourvu d'un pied, figure parmi les offrandes déposées chez ce même Menkheperrâsenb devant les princes de Keftiou, de Tounip et de Kheta. Ils peuvent être munis d'une ou de deux anses et décorés d'écailles de serpent ou d'un rang de spirales. Le vase en cornet s'est répandu en Egypte [1] à partir du Nouvel Empire et les Syriens l'ont bien connu [2]. Mais il est à remarquer que sur 80 objets environ provenant du Keftiou l'on compte six vases en cornet. Chez les Syriens la proportion est beaucoup moins forte. Une fresque célèbre de Cnossos représente des Crétois portant avec un soin religieux des vases en cornet [3]. La Crète en a fourni beaucoup. C'est donc dans l'île qu'il faut placer le centre de fabrication de ces objets.

Situle. — Une seule situle, au tombeau de Rekhmarâ, n'est que la reproduction des exemplaires assez nombreux que nous avons notés dans les apports syriens. Il est vrai que deux autres situles font partie des offrandes exposées chez Menkheperrâsenb devant les chefs de Kheta, de Tounip et de Keftiou, mais nous n'avons pas de raison de les attribuer à ce dernier plutôt qu'aux deux autres. L'exemplaire de Rekhmarâ suffit d'ailleurs pour établir que la situle était en usage chez les Keftious.

Vase ⌇ et dérivés. — Le vase ⌇ connu en Egypte dès la Ire dynastie, en Syrie au moins depuis le Moyen Empire a été également imité en Crète. C'est un vase de ce type que présente le 10e des porteurs keftious chez Rekhmarâ. Le vase reproduit sur notre figure 161, d'après le tombeau du même Rekhmarâ, est plus original. Ses cannelures le font ressembler à un vase syrien d'Amiseba (fig. 123), mais un bourrelet sépare la panse du col et deux anses gracieusement recourbées en forme de S s'attachent au bord et à la panse.

Vases sphériques. — Ce type bien connu des Syriens (cf. supra, p. 56 et fig. 122) est représenté dans les apports keftious par trois exemplaires. Les anses sont en forme d'S, ou bien elles sont remplacées par deux félins qui s'appuient sur la panse des pattes de derrière et s'accrochent au bord avec celles de devant. Ce vase aux félins ressemble beaucoup à une pièce représentée chez Menkheperrâsenb parmi les apports syriens.

Cratères. — Le tombeau de Rekhmarâ est le seul où les Keftious présentent des cratères, mais là ils sont au nombre de dix. Le plus simple, à bord très évasé, rappelle les bassines de bronze des tombeaux I et II à Byblos. Les plus ornés présentent des cannelures sur la panse, des

1. EVANS, *Palace of Minos*, II, suppl. pl. XXIV, no 20 ; WALLIS, *Eg. Ceramic art*, p. 10, fig. 18.
2. Cf. supra, p. 59-60.
3. DUSSAUD, *Civilisations préhelléniques*, p. 77, fig. 55.

rosettes sur le col, de maigres bouquets de chrysanthèmes et de lotus, des poignées en forme de tête de chèvre. Tous ces ornements et beaucoup d'autres se retrouvent sur les vases syriens. Seule la coupe à bord dentelé offerte par le douzième porteur n'a pas sa pareille dans les collections venues de Syrie. Elle semble dériver directement des vases égyptiens en pierre qui datent de l'Ancien Empire.

Rhytons. — Ils sont relativement très abondants, car on en trouve



Fig. 162. — Rekhmara (Prisse, II, 75).

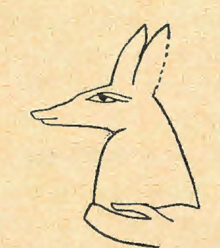


Fig. 163. — Menkheperrâsenb (*Theban tombs series*, V. pl. 5).



Fig. 164. — Rekhmara (Prisse, II, 75).

chez Rekhmara, chez Ousir-Amen, chez Menkheperrâsenb. Ils affectent les formes suivantes :

rhyton vertical à tête de panthère (Rekhmara) ;
tête de lionne (fig. 162) ;
tête de chacal (fig. 163-164) ;
tête de bœuf — les cornes en avant (fig. 165) ;
têtes d'oiseau (fig. 166, 167).

Ces dernières sont habituellement désignées comme des têtes de griffon.

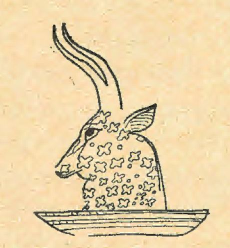


Fig. 165. — Menkheperrâsenb (Evans, II, p. 746, fig. 482).

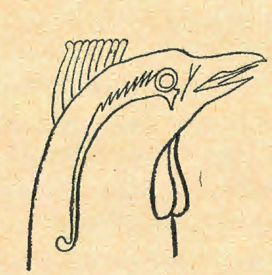


Fig. 166. — Rekhmara (Prisse, II, 75).



Fig. 167. — Ousiramen (Evans, II, p. 536, fig, 337).

Pourtant ni l'une, ni l'autre ne rappellent exactement les griffons à tête d'aigle si répandus dans le monde ancien. Déjà Prisse se demandait si le rhyton de Rekhmara ne représentait pas un coq[1]. M. Victor Loret est

1. Prisse, *Histoire de l'art égyptien*, texte, p. 432

beaucoup plus affirmatif[1]. Il se peut qu'au tombeau d'Ousiramen, on ait voulu reproduire un original représentant une tête de coq. Les Egyptiens dessinaient merveilleusement les animaux. Lorsque le coq fut devenu commun dans la vallée du Nil, il ne fut pas moins bien traité par les artistes que les animaux qui y avaient toujours vécu. Mais sous la XVIIIe dynastie le coq n'avait pas encore atteint l'Afrique et les Egyptiens de ce temps savaient seulement que leurs soldats avaient rapporté de Syrie des volailles qui pondaient tous les jours[2].

La Crète est le pays des rhytons[3], mais les Syriens en fabriquaient aussi et ils employaient les têtes de bœuf, de griffon, de panthère, d'autres encore, comme bouchons de vases.

Statuettes de taureau. — Elles sont au nombre de deux (fig. 168). La statuette peinte chez Menkheperrâsenb représente un taureau ramassé sur ses jarrets pour bondir. Le taureau d'Ousiramen est censé galoper.



Fig. 168. — 1. Menkheperrâsenb (Evans, *op. cit.* p. 746, 2. Ousiramon, *ibid* p. 738).

Dans l'art syrien les bœufs, veaux, gazelles au galop ne sont pas rares, en bas-relief ou en ronde-bosse, mais on préférait placer l'animal galopant au milieu d'un fourré de papyrus, ou d'un bouquet de chrysanthèmes, tandis que les Keftious estimaient ce décor inutile.

Gobelets. — Les gobelets dessinés à grande échelle dans les tombeaux thébains ressemblent beaucoup aux célèbres gobelets de Vaphio. Même silhouette. Même poignée constituée par un cylindre vertical maintenu entre deux tiges parallèles. Mais le décor n'est pas du même ordre. Deux coupes sur trois n'ont qu'un rang de spirales[4] La troisième est ornée de deux bucrânes à cornes lyriformes et de deux rosettes très à l'aise entre les cornes (fig. 169). Tous ces ornements sont banals à cette époque. Le bucrâne s'emploie en Egypte pour décorer des plafonds[5].

1. Communication orale, cf. Montet, *Note sur le tombeau de Petosiris*, *Revue archéologique*, Ve série, t. XXIII, p. 169.
2. *Urk.*, IV, 700.
3. Evans, *op. cit.*, II, pp. 527-544.
4. Evans, *op. cit.*, p. 534, 337, 338.
5. Jéquier, *Décoration égyptienne*, p. 17, fig. 7 ; p. 21, fig. 10.

Les vases syriens ne sont pas décorés de bucrânes dessinés sur la panse, mais la tête de bœuf, avec le disque entre les cornes, sert souvent de bouchon d'amphore.

Au tombeau de Menkheperrâsenb, un keftiou présente un gobelet décoré d'un rang de spirales et de deux bucrânes, qui pourtant ne ressemble pas complètement aux précédents (fig. 170). La poignée si caractéristique des « Vapheio cups » est remplacée par une tige courbe rivée au bord et à la panse, à mi-hauteur. Cette forme d'anse est très employée en Syrie, en Egypte, comme en Crète[1]. Dans les apports syriens d'époque ramesside nous avons signalé des gobelets (fig. 71-72) qui ont presque exactement la forme du gobelet keftiou de Menkheperrâsenb. Ils sont seulement un peu plus profonds. Les plus anciens qui datent de Thoutmès III et de Ramsès III ne portent aucun décor. Le plus récent, qui est peint au tombeau d'Amiseba, offre, contre le bord, un rang d'ornements géométriques. Les Syriens semblent donc avoir emprunté aux Crétois cette forme de gobelet, tout en négligeant le décor. Semblablement on a trouvé en Syrie des vases à étrier décorés d'ornements géométriques au lieu des coquilles, des plantes marines et des poulpes qui les revêtent dans leur pays d'origine.

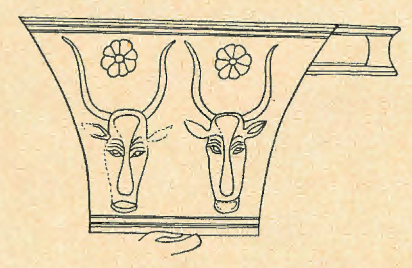


Fig. 169. — Senmout
(Evans, *op. cit*, II, p. 534, fig. 338).

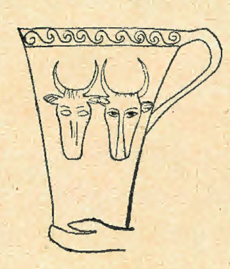


Fig. 170. — Menkheperrâsenb
(*Theban tombs series,* V, pl. 5).

Les envois des Keftious étaient donc principalement composés comme ceux des Syriens de vases précieux. Cela ne veut pas dire que ces peuples ne produisaient rien d'autre, mais l'usage était d'offrir de tels cadeaux. Ainsi fait Ménélas lorsqu'il offre à Télémaque avant de le laisser partir « un cratère forgé dont la panse est d'argent, les lèvres de vermeil, « ouvrage d'Hœphaestos, qui vient du seigneur Phaedimos, roi de Sidon. » (Od. IV, 615-618). Ainsi Ounamen avant d'aller chez Zekerbaal, roi de Byblos s'était muni de vases d'or et d'argent.

1. Dussaud, *Civilisations préhelléniques*, pl. A, 1, p. 2, fig. 2, p. 3, fig. 3.

Dans les deux pays on fabriquait des brocs et des amphores avec des bouchons en forme de tête de chèvre ou de tête de bœuf et des cratères garnis d'un bouquet de fleurs artificielles. Mais cette fabrication ne paraît pas s'être développée en Crète et dans les îles autant qu'en Syrie où elle n'a cessé de varier ses produits, de sorte que les cratères et les amphores y sont devenus le prétexte à grouper habilement des plantes, des animaux réels ou fantastiques, des personnages. Les Keftious préféraient traiter les statuettes d'animaux comme ouvrages indépendants et leurs vases sont moins ornés non seulement que les vases syriens d'époque ramesside, mais que les vases syriens fabriqués sous la XVIIIe dynastie. Les têtes de femme, les têtes de Bès emmanchées d'un long bois recourbé ne figurent pas dans les envois keftious. Par contre les rhytons, les gobelets, les vases en cornet sont plus répandus en Crète qu'en Syrie, où ils n'étaient d'ailleurs pas inconnus. Les artistes keftious emploient comme leurs concurrents syriens les cannelures, les rosettes et les spirales, mais ils dédaignent ou du moins ne font qu'un emploi modéré des motifs décoratifs de l'Egypte lotus et papyrus, et des ornements géométriques. Ils ignorent la palmette, la rose trémière, la grenade. L'ornement en forme de 8 qui se répète plusieurs fois sur un vase (fig. 158) est le seul qu'on ne retrouve pas en Syrie. En somme dans les envois des Keftious, tels qu'ils sont reproduits aux tombeaux de Senmout, de Rekhmarâ, de Menkheperrâsenb et d'Ousiramen, un connaisseur de l'art syrien ne trouvait pas grand'chose de nouveau.

CHAPITRE V

OBJETS SYRIENS TROUVÉS EN EGYPTE

Les textes et les dessins étudiés jusqu'à présent nous ont permis de dresser le catalogue de l'importation syrienne en Egypte pendant le Nouvel Empire et de la comparer à l'importation égéenne. Ainsi se trouve comblée en partie une lacune de nos informations. Ces cratères et ces amphores richement décorés, ces rhytons, ces têtes de femmes emmanchées d'un bois recourbé dont les fouilles ne nous ont pas encore fourni les modèles se placent entre les trésors giblites du Moyen Empire et les objets du 1er millénaire. En outre la voie est ouverte pour une autre recherche. L'Egypte a certainement conservé des objets antiques qui ne sont pas dûs au travail égyptien. Les historiens de l'art égéen ont depuis longtemps revendiqué des vases d'Abydos [1], d'Erment [2], de Thèbes [3], la belle œnochoë du Musée Borély [4]. Si l'on songe à la fréquence des caravanes qui voyageaient de Syrie en Egypte avec leur précieux chargement, l'hypothèse que des objets syriens se dissimulent parmi les vastes collections égyptologiques se présente avec persistance. Pour rendre à ces objets leur véritable origine, nous sommes mieux armés qu'à l'époque où Gaston Maspero se refusait à admettre qu'un objet trouvé dans le sol de l'Egypte ait pu y être apporté d'un autre pays [5]. Les objets originaux découverts en Syrie depuis une douzaine d'années, dont le nombre s'accroit tous les jours, les documents figurés qui nous ont familiarisé avec le répertoire, les procédés, les ornements des artisans syriens fournissent des éléments de comparaison. C'est donc

1. Dussaud, *Civilisations préhelléniques*, p. 326, fig. 236.
2. Hall, *The relations of aegean with egyptian art, Journal of egyptian archaeology*, I, pl. XVI.
3. Un vase du tombeau 20 de Thèbes, Davies, *Five theban tombs*, pl. XLI.
4. Evans, *op. cit.*, II, fig. 312 a.
5. Maspero, Le trésor de Zagazig, Essais sur l'art égyptien, Paris, 1912, pp. 189-216.

avec confiance que nous soumettons à l'approbation des savants les résultats basés sur cette méthode.

I. — Armes.

Poignard du temps des rois pasteurs. — Ce poignard a été trouvé par M. Victor Loret, en 1898, à Saqqarah, dans la tombe d'un nommé



Fig. 171. — Poignard. Epoque hyksos. Musée du Caire. (*Annales du Service*, VII, 115-120, fig 2).

'Abd [1]. C'est une lame de bronze longue de 0 m. 46, dont la poignée est comprise entre deux plaquettes de bois sculpté, en mauvais état actuellement, recouvertes d'une feuille d'or qui a conservé l'empreinte de la sculpture. D'un côté se lit la titulature du « Dieu bon, maître des deux terres Neb-khepech-rê fils du soleil Apepi, doué de

1. Loret, *Fouilles dans la nécropole memphite* (1897-1899) in *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1899, p. 97 ; Daressy, *Un poignard du temps des rois Pasteurs*, in *Ann. du Service*, VII, 1906, 115-120, avec une planche.

vie » ; de l'autre fig. 171) une scène de chasse, puis un titre et un nom : « le suivant de son maître *Nḥmn* [1].

Ce poignard, fait pour un Asiatique et trouvé dans le tombeau d'un autre Asiatique ressemble beaucoup à des poignards que M. Dunand et moi-même avons trouvés à Byblos [2]. Les armuriers giblites avaient l'habitude d'emmancher les lames de bronze ou d'argent [3] dans un cylindre de bois revêtu d'une plaque d'or. La récente trouvaille de Byblos a même fourni une feuille d'or repoussé qui garnissait le manche d'un poignard [4]. Les orfèvres syriens employaient ce procédé économique. J'ai trouvé à Byblos dans la jarre et dans les tombeaux des feuilles d'or repoussé qui avaient été appliquées sur du bois [5]. Même les beaux pectoraux des tombeaux I, II et III consistaient en une feuille d'or appliquée sur une plaque de bois ou d'autre matière [6].

M. Daressy a fort justement comparé le chasseur à l'étranger représenté sur la hache d'apparat du roi Ahmosis [7]. Il n'est pas douteux que les deux personnages appartiennent au même peuple : Tous deux ont les cheveux courts, la nuque dégagée, pas de barbe. Pour costume un collier, un pagne soutenu par deux bandeaux croisés. Mais la hache d'Ahmosis est sûrement l'œuvre d'un égyptien, tandis que l'Asiatique du poignard s'apparente, avec son nez plus semblable à la visière d'un casque à des personnages de Byblos (plaques de bronze [8], statuettes [9]) et surtout aux chasseurs représentés sur le fourreau en or trouvé par M. Dunand.

Les acteurs de la scène de chasse sont disposés de bas en haut, d'abord le chasseur, puis un lion qui saute de gauche à droite, enfin une gazelle qui court dans le sens opposé, au lieu de se succéder dans les bornes étroites d'un registre horizontal, comme c'est la règle chez les dessina-

1. M. Loret a immédiatement rapproché ce nom propre pourvu du déterminatif des plantes du nom égyptien et sémitique du grenadier. M. Lacau (*sur le* *devenant* P, *Recueil* Champollion, p. 721) accepte le rapprochement, mais il insiste sur la nécessité d'expliquer la substitution d'un *ḥ* au *h*, la valeur de ces lettres étant toujours distincte en phonétique égyptienne. Cet étranger pouvait s'appeler « Grenadier » dans son pays d'origine et la transcription aurait été faite sur le nom indigène et non pas sur l'orthographe égyptienne du grenadier. L'erreur s'explique bien plus facilement si le poignard est l'œuvre d'un armurier syrien.
2. *Byblos et l'Egypte*, 656-662 ; photos Dunand.
3. *Byblos et l'Egypte*, 652-655.
4. Communication de M. Dunand.
5. *Byblos et l'Egypte*, 403, 410, 689-691, 707.
6. *Ibid.*, 619-622.
7. Mariette, *Album du Musée de Boulaq*, reproduite dans Daressy, *loc. cit.*
8. *Byblos et l'Egypte*, 156-169, et photos Dunand.
9. *Ibid.*, 154-156.

teurs égyptiens. Une disposition analogue se constate sur une plaque de bronze du Louvre qui provient de Tyr (fig. 172). Dans un espace limité par deux lignes courbes et une ligne droite, plus étroit en bas qu'en haut, le dessinateur a superposé une palmette, une gazelle égorgée et ses deux meurtriers, un griffon et un lion, qui maintenant sont aux prises. Ces deux modes de composition si différents ont été inspirés

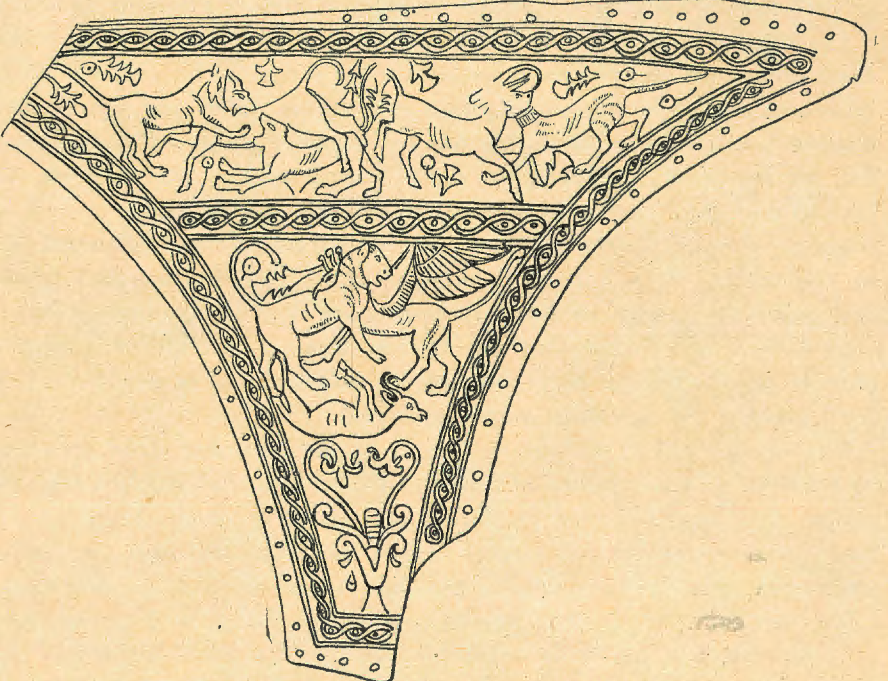


Fig. 172. — Plaque de bronze trouvée à Tyr. Musée du Louvre (Perrot-Chipiez, *Hist.*, III, 318).

par les aspects de la nature en Egypte et en Syrie. Rien n'est plus ordinaire dans la vallée du Nil que de voir se profiler bêtes et gens sur les digues étroites qui vont d'un village à l'autre. On y obtient sans difficulté des photographies qui peuvent se mettre à côté des scènes de Saqqarah ou de Beni-Hassan. Dans un pays de montagnes, comme la Syrie, l'observateur qui suit des yeux chasseurs et gibier les verra superposés, soit qu'il les contemple du haut d'une montagne, soit que de la plaine il suive des yeux ce qui se passe sur la montagne et il sera tenté de dessiner en hauteur, comme sur le poignard de « Grenadier » et sur la plaque du Louvre.

Les points et les hachures parsemés sur le lion, la gazelle et le chasseur semblent destinés à rendre les ombres et le modelé. C'est encore une des particularités qui distingue le dessin syrien de l'égyptien. Celui-ci ne nous présente que des silhouettes uniformément éclairées. Sur un vase d'Amiseba (ci-dessus, fig. 90), sur la plaque du Louvre (fig. 172), sur une patère de Ninive[1], sur la patère et la coupe de Ras Shamra, sur le fourreau et le manche de poignard de Byblos, points et hachures servent aussi à marquer les parties ombrées, à donner l'illusion du relief.

Les hiéroglyphes ne contredisent nullement les observations précédentes. Nous savons que les orfèvres et les lapidaires de Byblos connaissaient l'écriture hiéroglyphique. Les inscriptions égyptiennes faites par des Syriens trahissent leur origine étrangère par des archaïsmes et des maladresses. Tel est le cas des hiéroglyphes du poignard où l'on voit partout des hâchures et des points. Dans le premier cartouche le signe *ḫpš* est si singulier d'aspect qu'on ne s'est pas mis immédiatement d'accord sur sa lecture. Dans le temple de Byblos j'ai trouvé[2], et M. Dunand a trouvé également, des jambes de bœuf en terre cuite dont la silhouette coïncide assez bien avec le signe contesté. Jusque dans ses inscriptions hiéroglyphiques nous trouvons la preuve que le poignard de ce serviteur d'un roi Pasteur a été fait dans un atelier syrien.

Une harpé de Tell Rotab. — Cet objet est reproduit dans l'ouvrage de Griffith, *The antiquities of tell el Yahudieh*, pl. XIX, nº 30, où l'on précise qu'il a été trouvé à Tell Rotab dans le ouadi Toumilat. Il nous présente toutes les caractéristiques du type asiatique que nous connaissons bien par l'écriture, par les dessins et par les originaux. L'arme se compose de deux parties à peu près égales en longueur, une partie droite, une partie en forme de faucille. La harpé égyptienne au contraire se compose de deux parties inégales. La faucille est plus large ; la partie droite se réduit à peu de chose.

Le ouadi Toumilat est l'une des voies d'accès les plus commodes pour entrer en Egypte. Il a donc été toujours très fréquenté par les Asiatiques. A Tell Rotab en particulier on a constaté des sacrifices de fondation semblables à ceux de Sân[3] où ils attestent l'influence sémitique. La présence d'une arme asiatique en un tel lieu n'a donc rien de surprenant.

1. Layard, *Monuments of Nineveh*, II, 60.
2. *Byblos et l'Egypte*, 389-393.
3. Petrie, *Hyksos and israelite cities*, 1906, 28-34.

II. — Bijoux.

Bracelets et boucles d'oreilles de Bubaste (fig. 173). — Le trésor de Bubaste contient à côté d'objets remarquables d'époque ramesside, des pièces si médiocres que Maspero[1] avait cru pouvoir les attribuer à l'époque romaine. Il supposait qu'un orfèvre de ce temps-là installé à Bubaste se procurait des pièces anciennes qui avaient cessé de plaire, les fondait pour en faire les modestes bijoux que sa clientèle réclamait. C'est bien imaginé, mais les preuves manquent et M. Edgar a eu raison de soutenir

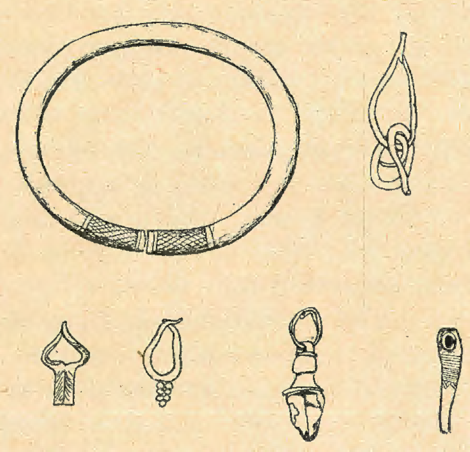


Fig. 173 — Bracelets, boucles d'oreille de Bubaste (*Musée égyptien*. II, pl. 50).

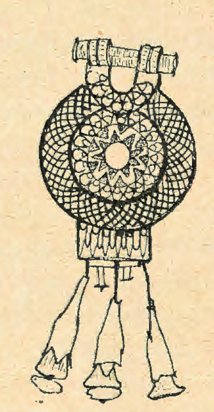


Fig. 174. — Boucle d'oreille. Berlin 92 : Schäfer *Aeg. Golschmiedarbeiten* pl. 1 a.

que l'on avait pris à tort une différence de qualité pour une différence d'époque[2]. De même que le mobilier des tombes royales, à Byblos, se compose de pièces de valeur très inégale, le trésor de Bubaste comprend quelques très beaux vases, dont nous parlerons plus loin et de modestes objets de parure tous contemporains. Ces derniers sont des bracelets d'argent, simples joncs aux bouts coupés droit, décorés de losanges, de hachures, de points, de lignes parallèles auxquels on comparera des bracelets syriens et chypriotes[3] ; puis deux aiguilles, semblables aux aiguilles d'argent, d'ivoire et de bronze trouvées à Byblos en si grand nombre[4] ; enfin des boucles d'oreille formées d'une grappe ou d'une

1. Maspero, *Le trésor de Zagazig, Essais sur l'art égyptien*, Paris, 1912, p. 190-193.
2. *Annales du Service des Antiquités*, t. XXV, 258.
3. *Byblos et l'Egypte*, 354, 598 ; Atlas Cesnola, III, pl. 2.
4. *Byblos et l'Egypte*, 588-590, 966.

pendeloque, soudée à un anneau. La Syrie et Chypre en ont fourni de semblables [1].

Boucle d'oreille du Musée de Berlin (fig. 174). — Le Musée de Berlin possède une boucle d'oreille de provenance inconnue, achetée à Paris chez un antiquaire. Elle est décrite et publiée par M. Schäfer dans son ouvrage *Aegyptische Goldschmiedarbeiten*, sous le nº 92. Une planche en couleurs et des reproductions photographiques montrent l'objet sous tous ses aspects, démonté et entier. Il se compose de trois parties : un disque divisé en trois zones par deux circonférences concentriques, encerclé par un bourrelet délicatement ajouré. La zone centrale, vide actuellement, contenait à l'origine une marguerite ou une chrysanthème. La seconde zone est ornée de triangles remplis de grains appuyés les uns contre la circonférence intérieure, les autres contre l'extérieure, entre lesquels le métal laissé vide forme une sorte de ruban. La dernière zone offre des ornements, fruits de perséa (?), que nous avons vus sur un vase d'Amiseba (fig. 88). Ce médaillon est accroché à un appareil de suspension en forme de croissant dont les deux moitiés étaient réunis par un tube traversant l'oreille. Il supporte lui-même un trapèze décoré de fruits de persea et de fers de lance, auquel sont suspendues trois fleurs.

M. Schäfer n'a pas manqué de signaler qu'un médaillon du Musée de New-York provenant de Curium [2] ressemblait beaucoup à la boucle de Berlin. Il aurait même attribué celle-ci à la fabrication phénicienne ou chypriote s'il n'avait estimé que les fleurs étaient égyptiennes. Malheureusement il ne les identifie pas. D'ailleurs s'il pouvait être démontré que ces fleurs sont produites par des plantes qui poussent en Egypte et non en Syrie, cela ne prouverait pas que le bijou est égyptien, car l'art syrien emploie, nous l'avons vu, les plantes ornementales égyptiennes. En fait le bijou de Curium et des pendeloques et médaillons provenant de Gebeil et de Chypre [3] ressemblent beaucoup plus au bijou de Berlin que n'importe quelle boucle d'oreille authentiquement égyptienne. A l'instar des médaillons où nous avons reconnu précédemment la parure caractéristique des peuples vivant en Syrie, les disques qui forment la partie essentielle de la boucle de Berlin, comme de ces pendeloques, offrent au centre une fleur ou une étoile entourée d'une ou de plusieurs zones concentriques où se retrouvent les ornements floraux ou géométriques répandus en

1. *Atlas Cesnola*, III, pl. XIII, 1, 23 ; pl. XXIII, nº 27 ; Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, 143, nº 9. *Collection de Clercq, Catalogue*, VII, 543, 559, 880, 881.
2. Perrot-Chipiez, *Hist.*, III, 829 ; Schäfer, *op. cit.*, fig. 61.
3. *Collection de* Clercq, VII, pl. 13, nº 1170, pl. 8, nº 1180. Perrot-Chipiez, *Hist.*, III, p. 619, fig. 576 F.

Syrie, en particulier les losanges ou triangles semés de grains laissant circuler entre eux un chemin lisse [1]. Les boucles d'oreilles des Egyptiens [2] ne s'accrochent pas comme le bijou de Berlin, elles se composent essentiellement et souvent uniquement de deux feuilles convexes réunies par un tube qui traverse le lobe de l'oreille. L'effet est bien différent (fig. 183).

III. — Poteries.

Poteries du Fayoum. — Dans son ouvrage *Illahun, Kahun and Gurob*, Sir Flinders Petrie rassemble sur la planche I des fragments de poterie qu'il considère comme égéens. Le nº 16, un petit bloc à panse effilée, petite anse, modestement décoré de raies brunes sur fond jaune appartient à un type dont Byblos a fourni de nombreux exemplaires [3]. Les numéros 17, 20, 21, un autre fragment publié dans *Kahun, Gurob and Hawara*, pl. XXVII, nº 202 [4], un vase trouvé à Fayoum, se rangent dans la même famille que les vases dits de Tell el Yahoudieh. Ils sont en terre vernissée noire ou ocre. Le col est mince, l'anse creusée d'un sillon. Sur la panse apparaissent des zones ou des quartiers alternativement lisses ou criblés de traits et de petits points. On a trouvé de ces vases à Malte [5], en Nubie [6] et en Syrie à Sidon [7], à Ugarit [8] et à Byblos [9]. Il n'y a aucune raison de placer en Crète, ni dans les îles, ni en Nubie, la fabrication de ces vases si répandus. En Egypte, tout le monde admet qu'ils sont importés. L'origine syrienne demeure donc la plus vraisemblable. Sur deux patères de Nimroud [10] on remarquera aussi les zones alternativement lisses et pointillées. Les orfèvres syriens usent volontiers d'un procédé analogue quand ils ménagent une partie lisse dans une surface parsemée de grains.

1. Capuchons de perles, perles de métal : *Atlas* Cesnola, III, pl. VI, VII, VIII ; Collection de Clercq, t. VII, pl. XIII, 1170, cf. pl. II, 684, 614, 709, 682.
2. Sur les boucles d'oreilles des Egyptiens voir Schäfer, *Aegyptische Goldschmiedarbeiten*, p. 58 sqq. et Vernier, *Note sur les boucles d'oreilles égyptiennes*, *Bulletin Institut français*, VIII.
3. *Byblos et l'Egypte*, 128-132, 800-803, 932.
4. *Annales du Service des antiquités*, 1905, p. 110, fig. 5.
5. Dussaud, *Civilisations préhelléniques*, p. 209.
6. Dussaud, *Observations sur la céramique du IIe millénaire*, *Syria*, IX, 1928, pp. 147-150.
7. Contenau, *Mission archéologique à Sidon*, *Syria*, I, pl. 127 et pl. IX.
8. *Syria*, XVII, p. 131, fig. 18, D.
9. *Byblos et l'Egypte*, 914-917.
10. Layard, *Monuments of Nineveh*, II, pl. 57, 59.

Tessons de Tell el Amarna (fig. 175). — Les tessons que Sir Flinders Petrie a recueillis dans la ville d'Amenophis IV et qu'il appelle aussi égéens ressemblent singulièrement à ceux, plus jeunes d'un siècle, que j'ai trouvés dans le puits du tombeau d'Ahiram[1], ainsi qu'à des fragments récoltés en d'autres sites de Syrie[3]. Ils sont décorés de lignes parallèles alternativement minces et larges, de cercles concentriques, de losanges, d'arêtes et d'échelles (fig. 184). Tous ces ornements jouent un grand rôle dans l'art syrien. Ils sont répétés à profusion aussi bien sur les originaux que sur les dessins de vêtements, d'armes ou de vases analysés plus haut. On a soutenu cependant que la présence de ces tessons à Tell el Amarna prouvait l'intensité du commerce entre la Crète et l'Egypte.

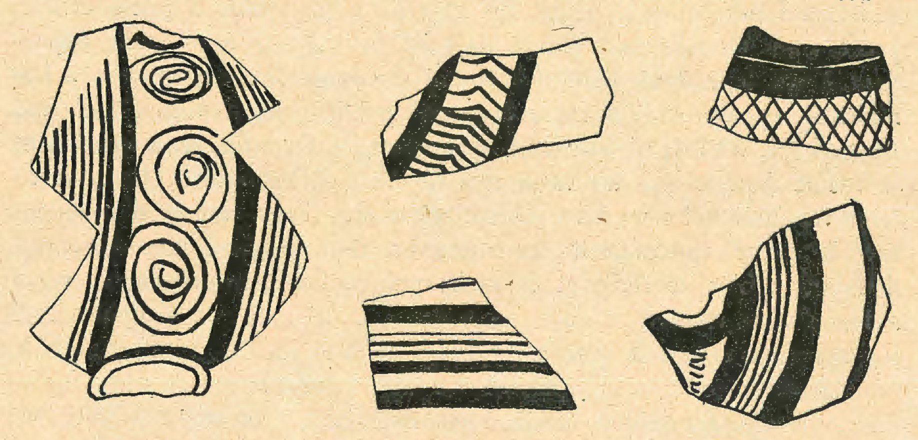


Fig. 175. — Tessons de poterie de Tell el Amarna (1 Petrie, *Tell el Amarna*, XXIX, 80 ; 2 *ibid*., XXIX, 92 ; 3 *ibid* ., XXVI. 22 ; 4 *ibid*., XXVI, 8 ; 5 *ibid*., XXVIII, 57).

Il est vrai qu'au tombeau de Houya le texte explicatif du grand tableau où l'on voit Amenophis IV et la reine recevant « les produits de la Syrie (Ḫ;r) et de la Nubie, de l'ouest et de l'est » ajoute que tous les pays réunis et les [hieroglyphs] sont représentés dans ce défilé, mais sur le tableau ne figurent que des Syriens, des libyens et des nègres[4]. Il en est de même au tombeau de Meryrâ II. Si le dessinateur a deux fois négligé les gens des îles, on est en droit de croire qu'ils ne se montraient guère dans la ville d'Amenophis IV où l'on croisait au contraire à tout instant des Syriens, porteurs de missives ou négociants. Les tessons de Tell el Amarna, si semblables à ce que l'on trouve par toute la Syrie, ne font donc que confirmer dans cette ville la présence de Syriens.

1. Petrie, *Tell el Amarna*, pl. 26, 30.
2. *Byblos et l'Egypte*, 856-875.
3. Petrie, *Tell el Hesy*, London, 1891, pl. VIII, nos 150-186, donnés également comme égéens ; Contenau, *Mission archéologique à Sidon*, Syria, I, 1920, p. 120, 122, 123, 215 ; PP. Carrière et Barrois, *Fouilles de l'Ecole archéologique française de Jérusalem*, *Syria*, VII, 1927, p. 206, no 60.
4. N. de G. Davies, *The rock tombs of El Amarna*, III, pl. 13-14. Le titre est cité au complet ci-dessus, ch. 1, no 9.

Trois faïences d'Enkomi. — Nous commettons une légère infidélité au titre de cet ouvrage en ajoutant aux reliques syriennes d'Egypte trois objets chypriotes. Hall, qui les a publiés dans le Journal of egyptian archaeology (tome Ier, p. 205 sqq.) les considère comme des importations

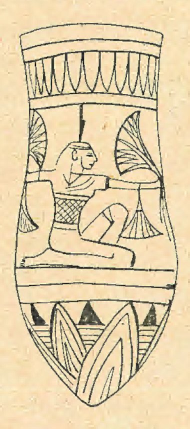


Fig. 176. — Faïence d'Enkomi (*Journal of eg. archaeology*, I, pl. 34.



Fig. 177. — Faïence d'Enkomi (J. E. A , I, pl. 34,3).

égyptiennes. Il estime que le dessin en est purement égyptien et qu'un artiste mycénien n'aurait jamais copié servilement un modèle égyptien. Je souscris volontiers à ce jugement d'un excellent connaisseur de la civilisation des îles, à condition de le compléter. Trop égyptiens pour être rangés parmi les produits de l'art mycénien, ces objets ne le sont pas assez pour être attribués à l'Egypte. On a trouvé hors d'Egypte, principalement à Byblos et à Ras Schamra, mais aussi en Crète et sur les côtes d'Europe un assez grand nombre d'antiquités égyptiennes, vases, stèles, statues et statuettes de rois, de divinités et de particuliers. Les Egyptiens n'exportaient guère que des objets pouvant exalter la gloire de Pharaon et des dieux de l'Egypte. Les trois faïences d'Enkomi ne portent aucune légende royale, aucune image de roi ni de dieu. Le vase allongé (fig. 176) rappelle nombre de ceux qu'on voit aux mains des Syriens

1. Davies, *El Amarna*, II, pl. 37, 39-40.

sur nos documents figurés (fig. 20, 26, 27, 51, 52, 53). Le lotus qui emprisonne le fond du vase est traité comme au tombeau d'Amiseba. Les pétales sont séparés par des raies horizontales, comme si la fleur était plongée dans l'eau. Dans le registre médian le personnage qui porte sur la tête un couteau, ou peut-être un signe tel que ou et tient un lotus de chaque main ne me semble pas pouvoir être identifié avec un dieu égyptien, ni avec un roi, ni avec un particulier. On connaît en Egypte des coupes décorées à l'intérieur d'une barque près d'un fourré de papyrus, mais le dessin de la coupe d'Enkomi (fig. 177) est très défectueux. Les barques de papyrus des Egyptiens ne se terminent pas comme celle-ci par deux laids moignons. Le fourré semble avoir poussé sur la barque. L'eau n'est indiquée que par une ligne horizontale. Aucun

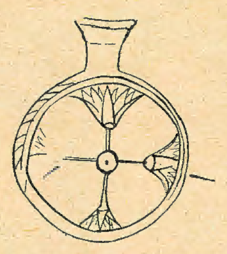


Fig. 178. — Faïence d'Enkomi (J. E. A. I, pl. 34).

naturaliste ne voudrait identifier ce gros poisson au dos plat avec les hôtes du Nil si bien reproduits, même à l'époque ramesside, dans tous les dessins égyptiens.

Quant au troisième objet (fig. 178), il est décoré d'un motif que nous avons trouvé sur un vase d'Amiseba (fig. 47) et sur des objets phéniciens : quatre lotus disposés perpendiculairement autour d'un petit cercle.

IV. — Vases de métal.

Trésor de Bubaste. — Lorsque le trésor de Bubaste eut été découvert, M. Edgar, qui avait su arracher cette belle collection aux marchands d'antiquité et l'avait très bien publiée[1], exprima l'avis que plusieurs pièces rappelaient par plus d'un détail les patères phéniciennes d'époque plus récente. Il expliquait ces analogies en disant que l'importation des produits crétois et syriens avait fini par exercer une influence sur l'orfè-

1. Edgar, *The treasure of tell Basta, Musée égyptien*, II, pp. 93-108 et pl. XLIII-LV.

vrerie égyptienne. Maspero qui était peu disposé à admettre qu'un objet trouvé en Egypte ne soit pas l'ouvrage de ses habitants, puisqu'il protestait contre les savants qui la dépouillaient au profit des nations voisines, soutenait au contraire que les patères n'étaient que des imitations des modèles égyptiens[1]. J'espère montrer que certaines pièces de Bubaste ressemblent aux produits syriens de toutes les époques et spécialement du Nouvel Empire beaucoup plus qu'on ne pouvait l'imaginer en 1898 et que même des détails de composition et d'exécution surprendraient sur des œuvres égyptiennes.

Ces pièces sont au nombre de cinq :

Les deux pots en or pourvus d'un anneau, nos 53259 et 53261, *Musée égyptien*, II, pl. XLV et Vernier, *Catalogue général, Bijoux et orfèvreries*, pl. CIV ;

Le pot en argent muni d'une poignée d'or qui a la forme d'une chèvre, no 53262, *Musée égyptien*, II, pl. XLIII, *Bijoux et orfèvreries*, pl. CV, Edgar, *Engraved designs on a silver vase from Tell Basta, Annales du Service des antiquités*, XXV (1926), 256-258 ;

Un second pot d'argent, incomplet, no 53264, *Musée égyptien*, II, pl. XLIV ;

Une patère d'argent, no 53263, *Musée égyptien*, II, pl. XLVIII, *Bijoux et orfèvreries*, pl. CVI.

N. B. — Je dois à l'obligeance de M. Lacau les dessins originaux reproduits dans les figures 179, 184, 185, 187.

Les deux pots d'argent et la patère ont reçu des inscriptions hiéroglyphiques que nous devons étudier en premier lieu, car elles nous apprennent pour quelles personnes ces objets ont été fabriqués.

La panse du grand pot d'argent présente face à la poignée un petit tableau encadré par C'est le point de départ de deux inscriptions d'égale longueur qui font le tour du vase et se réunissent au groupe gravé sous les pieds de la chèvre qui sert de poignée :

[2]

Que ton Ka soit sur toi en bonne vie ! [Puisses-tu] faire une éternité en vie durable ! Au Ka de l'échanson royal Toum-en-tout-pays, juste de

1. Maspero, *Le trésor de Zagazig, Revue de l'art ancien et moderne*, XXIII, 1908, 401-402 et *Essais sur l'art égyptien*, Paris, 1912, 189-216.
2. Edgar, *Engraved designs, Annales du Service*, XXV, pl. II.

voix. [Vive] ton Ka sur toi en vie durable ! Puisses-tu faire un infini d'année ! Au Ka de l'échanson royal Toum-en-tout-pays, juste de voix. En paix !

Sur le vase brisé la disposition est la même. Deux demi-cercles d'hiéroglyphes se rejoignent sur un petit tableau carré :

Vive ton Ka sur toi en vie et en durée ! Puisses-tu faire une éternité d'années ! Au Ka de l'échanson royal, loué du maître des deux terres Toum-en-tout-pays, juste de voix.

Au Ka de l'unique, excellent de témoignage, messager royal pour tout pays, qui pacifie toute terre, Toum-en-tout-pays, juste de voix.

Le personnage qui est l'objet de tous ces souhaits porte un nom « Toum-en-tout-pays », qui convient à un voyageur. En effet il a dû vivre longtemps à l'étranger, puisqu'il a pacifié toute terre en sa qualité de « messager royal pour tout pays ». A cette qualité il joignait le titre de « préposé à l'Asie » qui se lit dans le tableau du vase brisé.

Qu'il ait rapporté ces vases de voyage ou qu'il les ait reçus d'un correspondant étranger, cela explique les nombreuses fautes dont ces petits textes sont émaillés. Jusqu'au nom propre pour lequel on a trois orthographes, dont deux incorrectes , à côté de . Comparons les trois exemples du salut initial : , , Si l'absence de deux fois sur trois est peut-être une abréviation usuelle, plutôt qu'une omission, on voit par la suite que le graveur se souciait peu de l'orthographe. L'emploi des pronoms lui était mal connu, si l'on compare et . Enfin l'orthographe est tout-à-fait inusitée. Une inscription du Ouadi Hammamat contient quelque chose de très voisin , néanmoins serait plus correct.

Notre « préposé à l'Asie » a voulu rendre hommage à deux divinités qu'il avait appris à honorer au cours de ses voyages et qui lui avaient été favorables. Les petits monuments du genre de celui-ci sont précieux en ce qu'ils permettent d'apprécier la différence des temps. Vers la XII[e] dynastie un nommé Sanousrit-Ankh envoyé en mission dans la Syrie

1. Edgar, *The treasure of Tell Basta, Musée égyptien*, II, *loc. cit.*

du nord laisse au temple de Sapouna une petite statue qui le représente entre deux femmes de sa famille[1]. L'inscription du dossier ne nomme que le dieu égyptien Ptah-Sokar. Sanousrit-Ankh ne demande rien et ne doit rien au dieu de Sapouna. Plus tard il n'en sera plus de même. A Sapouna même un certain Mami, qui vivait sous la XIX[e] dynastie, offre ses prières au Baal de Sapouna[2]. A Beisan un autre Egyptien s'agenouille devant Mikal, seigneur de Beth-San[3]. Les deux déesses représentées l'une sur le vase brisé, l'autre sur le vase complet dans les petits tableaux encadrés par les textes que nous venons de citer ne ressemblent à aucune des déesses de la vallée du Nil. Leur profil, leur coiffure les apparentent aux profils féminins analysés dans les chapitres où nous étudions les manches courbes à tête de femme et les sphinx féminins asiatiques. La déesse



Fig. 179. — Bubaste. Caire, *Cat. gén.* 53264.



Fig. 180. — Bubaste. Caire, *Cat. gén.* 53262 (*Ann.*, XXV, pl. 2).

guerrière (fig. 179) qui tient la lance et le bouclier est vêtue d'une robe collante ornée de longs rubans que porte la déesse Anta sur l'une des deux statues récemment découvertes à Tanis[4]. Et en effet nous savons qu'Anta est une déesse guerrière. Quant à la déesse pacifique (fig. 180), dont le sceptre est orné d'une colombe, il serait difficile de ne pas voir en elle Astarté souvent nommée, dans les textes égyptiens, à côté d'Anta[5].

Sur le col de la patère un souhait du même genre que les précédents, mais plus développé est adressé à une femme nommée « Tamija »

1. Syria, XV, pl. 14 et p. 131-133.
2. Syria, XII (1931), pl. 6.
3. R. P. H. Vincent, *Le Baal cananéen de Beisan et sa parèdre, Revue biblique*, 1928, 512-544.
4. Comparer Anta sur la stèle 646 du Musée britannique (Prisse, *Mon. ég.*, pl. 37).
5. *Pap. Chester Beatty*, I, 3, 4 ; *Medinet-Habu*, pl. 80.

[1]

Ton ka sur toi, Puisses-tu être bien pourvue d'années, durable en mois (?)! Multiplie ta durée en santé et en vie! Elargis ton pas quand vient le matin. Puisse-t-il exister pour toi de magnifiques faveurs sous forme d'aliments et de provisions! Puisses-tu t'abreuver de vin et de vin cuit[2] *sur le parvis de Neith! La Dame, chanteuse de Neith, Tamia, juste de voix!*

Cette dame était peut-être la femme de Toum-en-tout-pays, mais son mari s'est dispensé de l'emmener dans ses grands voyages, car elle est restée

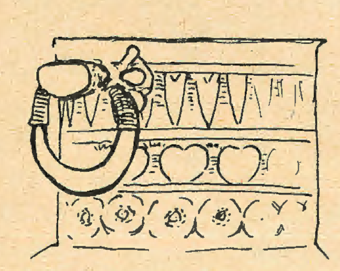


Fig. 181. — Bubaste (Caire, *Cat. gén.*, 52259).

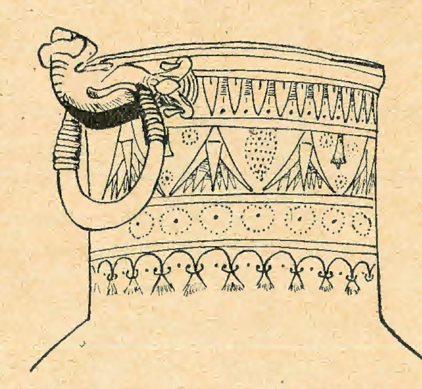


Fig. 182. — Bubaste (Caire, *Cat. gén.*, 53261).

fidèle à la très égyptienne déesse Neith. Il est vrai qu'en récompense on lui souhaite de trouver sur le parvis de la déesse transformé en kermesse de quoi satisfaire sa gourmandise. Quoiqu'il en soit cette inscription présente autant de négligences et d'étrangetés que les deux autres. Le du début était peut-être devenu invariable, mais le mot inconnu par ailleurs, le groupe doivent sûrement être corrigés[3]. Signalons encore le pour dans et pour dans , le ⊙ pour ou dans , l'omission du initial dans le nom propre. Enfin certaines particularités épigraphiques sont

1. *Musée égyptien*, collationné par M. Kuentz.

2. Le *Vörterbuch* d'Erman et Grapow explique *šdḥ* « ein dem Wein verwandtes Getränk ». La traduction « vin cuit » m'a été communiquée par M. V. Loret.

3. La correction au lieu de m'a été suggérée par M. Victor Loret.

communes aux trois inscriptions, par exemple le terminé par deux petites boules, ou au lieu de , les hachures employées à tout propos comme sur le poignard des temps des Pasteurs. Maspero estimait que les inscriptions hiéroglyphiques établissaient la fabrication égyptienne du trésor de Bubaste, mais les fouilles de Byblos nous ont rendu des hiéroglyphes égyptiens faits par des Syriens où l'on trouve des irrégularités voisines de celles que nous venons de constater sur les trois vases de Bubaste.

Ces trois vases ainsi que les deux pots en or qui ne possèdent pas d'inscription ont reçu un riche décor dont les éléments semblent tirés du répertoire que nous avons constitué en analysant les documents figurés :

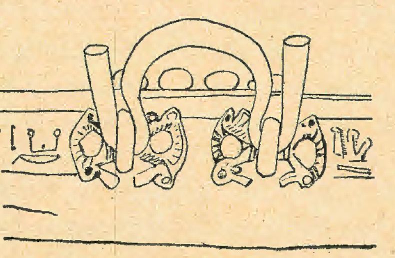


Fig. 183. — Bubaste (Caire, *Cat. gén.*, 53263).

Palmette. — Les deux pots peuvent être suspendus à un crochet par un anneau mobile, la patère par une anse ; le grand vase d'argent est muni d'une poignée rigide. Quel que soit le système de suspension il est toujours enrichi de palmettes. Les anneaux traversent un chaton, simple bloc ovale (fig. 181) ou veau couché (fig. 182), qui se prolonge à chaque extrémité par une palmette. On le fixe au col au moyen de deux rivets qui passent entre les volutes de la palmette. Les deux genoux de la chèvre s'appuient sur une barrette qui est également prolongée par deux palmettes et fixée au col par le même procédé. Enfin l'anse de la patère, dont la forme rappelle beaucoup les anses des situles et des deux boîtes de Ramsès III, passe à travers deux anneaux soudés à une plaquette décorée de deux palmettes que traversent des rivets (fig. 183). Nous avons prouvé par de nombreux exemples quel rôle important joue la palmette dans la décoration syrienne. Ici, c'est comme une marque de fabrique qui a été posée sur ces quatre vases et seul le mauvais état actuel du second vase d'argent ne permet plus de constater qu'elle n'y était pas oubliée.

Anses en forme d'animal. — Le veau couché du vase 53261 rappelle notre figure 136 qui reproduit un vase du Naharina dont le bouchon

est un veau couché. Le grand vase d'argent doit sa juste célébrité à la chèvre d'or qui sert de poignée. « Rien n'est plus juste, écrit Maspero, que le mouvement qui entraîne la petite bête, ni plus spirituel que l'expression de convoitise gourmande répandue sur tout son corps. » Nous avons cité et reproduit plus haut (p. 99 et fig. 140-143) des cratères, coupes et amphores syriennes dont la poignée est une tête de chèvre. Le trésor des Amoritains conquis par Ramsès III contient une pièce à laquelle pourrait s'appliquer la remarque de Maspero. La tête de chèvre qui sert de poignée est tournée vers l'intérieur de la coupe et semble la regarder avec convoitise (fig. 142). Parfois aussi la poignée est formée par un animal, léopard ou panthère, qui se dresse sur la panse, s'accroche au bord par les pattes de devant, comme s'il voulait sauter dans l'intérieur (fig. 122, 126).

Ornements géométriques et floraux. — Les deux pots en or ont le col divisé en trois et quatre registres horizontaux (fig. 181-182), chaque registre étant décoré par un motif simple ou composé que l'on répète autant de fois que cela est nécessaire. C'est le principe même qui a présidé à la décoration des vases importés de Syrie, dont beaucoup sont décorés du haut en bas. Les motifs sont tous connus :

fers de lance (fig. 52).

lotus renversés combinés avec des roses trémières, des raisins et des soleils (fig. 47, 90).

soleils (fig. 9, 10, 11, 19).

guirlandes de fleurettes séparées par des points (fig. 102, 121, 145).

fruits de perséa (fig. 88).

Cannelures. — Le grand pot en or (n° 53261) et les deux pots en argent font partie des vases à panse cannelée qui sont attestés en Syrie par des originaux (théières de Byblos) et par les documents figurés. A l'époque de Ramsès le procédé s'est perfectionné. On ne se contente plus de tracer des sillons de haut en bas sur la panse. Les cannelures sont élargies de façon qu'on puisse loger dans l'intérieur un motif décoratif : dans les cannelures du vase d'or, des grains ; sur la panse des deux vases d'argent, des coquilles. Sur les documents figurés nous avons des cannelures vides (fig. 85), des cannelures dont l'extrémité supérieure est occupée par une rosette (fig. 114), des cannelures divisées en plusieurs compartiments (fig. 131). L'original de cette dernière figure se rapprochait beaucoup des trois pots de Bubaste.

Groupe antithétique. — La panse du petit pot n'est pas cannelée, mais elle offre un décor ciselé d'animaux groupés symétriquement autour d'un motif central. Celui-ci se compose d'une portion de cercle d'où jaillit une

fleur de lotus et que flanquent deux roses trémières avec lesquelles semblent jouer deux chats. Deux canards, les ailes relevées comme s'ils voulaient se poser, glissent contre les sépales du lotus (fig. 184). Le graveur a oublié les pattes.

C'est là une variante ingénieuse du groupe antithétique si populaire en Syrie (fig. 146) et la transposition en dessin de ces beaux vases dont le pied, le col et la panse sont garnis de têtes d'animaux et d'animaux entiers. Remarquons surtout qu'il s'agit là d'un sujet de pure fantaisie qui rentre tout à fait dans la définition habituellement donnée de l'art phénicien, mais qui n'est guère conforme aux traditions égyptiennes[1]. Les peintures et les bas-reliefs des tombeaux et même la grande sculpture, nous montrent des porteurs d'offrandes et des temples chargés de plantes aquatiques et d'oiseaux la tête en bas[2]. Les artistes trouvaient ce sujet dans la vie réelle. L'art phénicien s'en est emparé pour le traiter

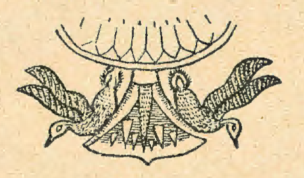


Fig. 184. — Bubaste. Caire, *Cat. gén.*, 53259.



Fig. 185. — Bubaste. Caire, *Cat. gén.*, 53259.

à sa manière, avec une complète indifférence à l'égard de la réalité et en recherchant la symétrie.

Quelques détails d'exécution sont à remarquer. Les corps des deux chats et des deux oiseaux sont couverts de hachures, à la mode syrienne[3]. Des raies horizontales séparent les pétales du lotus. Les ailes des canards beaucoup trop longues, les plumes de la queue velues comme les pattes d'un insecte, la queue des chats (fig. 185) bizarrement terminée par une touffe ne semblent pas avoir beaucoup d'analogues dans les ouvrages authentiquement égyptiens.

1. Le motif n'est pas inconnu en Egypte. On le trouve par exemple sur un vase de Gourob en faïence (Petrie, *Illahun, Kahun and Gurob*, pl. 20, n° 1). Ce vase, comme les vases 2, 4, 5 de la même planche s'ils n'ont pas été importés directement de Syrie, doivent être tenus pour des imitations égyptiennes de produits syriens, comme il s'en fit beaucoup à partir de la fin de la XVIII[e] dynastie. Voir notre dernier chapitre.

2. Comparer la statue 42056 du Caire (Thoutmès III, Karnak), le groupe des porteurs de Tanis (Caire, 362), la statue du Nil de Sesac II (Bissing, *Denkmäler*, pl. 58).

3. Par exemple les animaux et les plantes sur la coupe de Ras Shamra (*Syria*, XV, pl. 15).

Sujets de genre. — Des sujets de genre sont gravés sur le col des deux pots d'argent (fig. 186-187), ainsi qu'à l'intérieur de la patère. On peut classer ces sujets en deux catégories : scènes du désert, animaux réels ou fantastiques et scènes aquatiques, nageuses, mariniers, chasseurs et pêcheurs.

Les scènes du désert appellent invinciblement la palmette. Sur le col du pot à la chevrette, registre du haut, six animaux ou groupes d'animaux sont séparés par autant de palmettes (fig. 186). Sur la patère, la grande zone est divisée en quatre partie par quatre palmettes dont l'une rassemble une femelle de sphinx et une femelle de griffon, la seconde et la troisième deux chèvres, la dernière seule étant isolée. La palmette est donc employée comme sur les dessins égyptiens d'objets

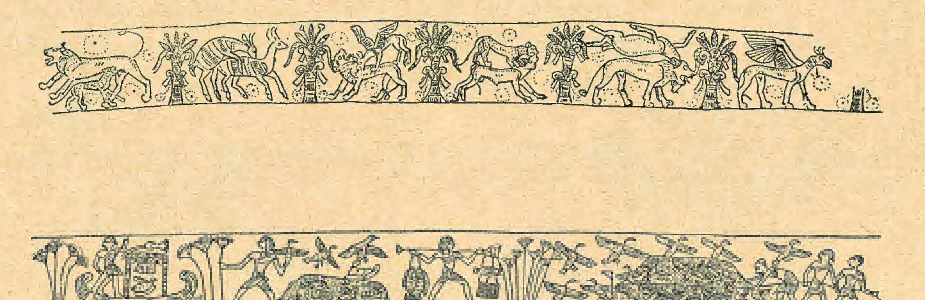


Fig. 186. — Pot à la chevrette de Bubaste. Développement du col (*Annales du Service*, XXV, pl. I).

syriens (fig. 101, 102, 145) et comme sur les originaux phéniciens, tels que la plaque du Louvre (fig. 172) et la coupe de Ras Shamra où l'on voit la palmette associée à des monstres ou à des taureaux, des lions, des chèvres. L'artiste qui a ciselé cette coupe donne à la palmette la même forme (fig. 107) que sur le vase et la patère de Bubaste. Elle est double. Les volutes et les contre courbes sont répétées deux fois. A Bubaste des roses trémières s'intercalent entre les pétales et des chrysanthèmes suspendus sous les volutes traînent sur le sol. Sur la coupe de Ras Shamra la palmette est enrichie de roses trémières.

Tout ce que le dessinateur a logé entre ces palmettes a déjà été rencontré au cours de notre étude. Le griffon solitaire porteur d'un médaillon s'est rencontré sur la boîte (fig. 155) et sur le bouclier (fig. 154) de Ramsès III, le combat du griffon et du lion, la bête féroce qui attaque ou qui entraîne sa proie, les animaux qui courent éperdument de tous côtés sur le poignard pasteur et sur la plaque du Louvre. Un seul sujet est nouveau, les animaux accouplés, tiré du répertoire égyptien. Des

soleils éclairent les scènes du vase à la chevrette et la coupe de Ras Shamra. On comparera nos figures 145 et 154. Sur la patère des plantes mal dessinées poussent sur le sol ou semblent pendre du ciel, comme c'est aussi le cas sur la plaque du Louvre (fig. 172), sur le poignard de « Grenadier » (fig. 171), sur la coupe de Ras Shamra. Le corps des animaux est criblé de points et de hachures qui soulignent la silhouette et les membres, indiquent les parties ombrées. Ce procédé qui contraste, comme l'a très bien noté M. Edgar[1] avec les silhouettes uniformément plates des dessins égyptiens est une ressemblance de plus entre les objets de Bubaste et d'authentiques originaux syriens.

Passons à la seconde catégorie, aux scènes qui se passent au bord de l'eau. Sur le col du pot à la chevrette trois scènes sont séparées par des fourrés de papyrus (fig. 186). D'abord on assiste à la chasse au filet. Un chasseur vient d'attraper au vol, près d'une pièce d'eau, un canard et arrache une tige de papyrus, tandis que son compagnon emporte des poissons au bout d'une perche. Un marinier pousse son canot. Sur le col du vase brisé des chevaux galopent près d'un fourré de papyrus et font s'envoler des oiseaux (fig. 187). Sur la petite zone de la patère (fig. 188) une barque et deux nageuses peu vêtues circulent au milieu des papyrus et des lotus, des oiseaux et des poissons.

Ces sujets sont égyptiens, à l'exception de la figure 187. Ils font partie du répertoire où puisaient les décorateurs des tombeaux de l'Ancien Empire. Ils se retrouvent à Beni-Hassan, à Meir ainsi qu'à Thèbes. Mais de nombreux détails trahissent l'imitateur étranger que n'embarrasse pas l'invraisemblance.

Sur le pot à la chevrette (fig. 186) les fourrés de papyrus du registre 2 servent à séparer les scènes et jouent le même rôle que les palmettes du registre 1. Les dessinateurs égyptiens n'éprouvent pas le besoin de séparer les scènes, car dans la nature de telles bornes n'existent pas. Ils ne représentent le fourré de papyrus que s'il est nécessaire à l'action.

Dans tout dessin égyptien n'importe quelle pièce d'eau naturelle ou artificielle a une forme définie, ovale aux tombeaux de Kagemni et de Thouty-hotep à El-Berchech, rectangulaire chez Rekhmara, sur les bas-reliefs de Karnak qui représentent l'arrivée de Séti Ier à Zarou. L'eau est figurée par des lignes brisées verticales alternativement bleues et noires, aussi bien à Memphis qu'à Thèbes, sous l'Ancien Empire qu'à

1. M. Edgar écrit en effet : « The hatching or skarding round the contours of the animal bodris in this frieze succede in giving a certain depth to the forms, in noticeath contrast to the absolute flatuess of most egyptian dranings. » (*op cit., Ann. du Serv.*, XXV, 257-258.

l'époque des Ramsès. La stylisation est poussée très loin. Les trois pièces d'eau du vase à la chevrette n'ont pas de forme définie. L'eau est figurée par des lignes d'arêtes. Or les Asiatiques n'ont à aucune époque représenté l'eau à la façon égyptienne, mais plutôt, comme nous l'avons déjà fait remarquer, par une succession de petites lignes horizontales droites, ondulées ou brisées. C'est ce dernier procédé qu'ont choisi les auteurs des vases de Bubaste.

Sur la patère les éléments de la scène sont répartis d'une façon qui ne serait jamais venue à l'esprit d'un Egyptien. L'eau est cantonée dans une zone intérieure où n'apparait rien d'autres. Au-dessus, dans ce qui devrait être l'air voisinent fraternellement les poissons, les nageuses, les canards et le bateau et enfin les oiseaux en plein vol. Le graveur a



Fig. 187. — Bubaste. Caire, *Cat. gén.*, 52264.

rempli tous les vides par des lotus et des papyrus debout, couchés ou même renversés. Sur un dessin égyptien chaque chose serait mise à sa place, les poissons dans l'eau, les oiseaux, les papyrus dans l'air ; la barque glisserait sur la surface de l'eau.

L'auteur du vase brisé n'a pas trouvé dans l'art égyptien des chevaux qui semblent vouloir se jeter dans un fourré de papyrus (fig. 187). Le cheval, en Egypte ne paraît guère que dans les scènes de guerre, de chasse et de promenade. Les Syriens représentaient volontiers un animal galopant devant un fourré de papyrus ou même dans le fourré, soit en dessin (fig. 90), soit en sculpture (fig. 93, 94, 109). Jusqu'à présent l'animal choisi était un bœuf, un veau, une gazelle ou une chèvre, mais il n'y avait aucune raison pour que le cheval fut exclu de ce genre de scène. L'artiste qui a exécuté la patère récemment trouvée à Ras Shamra [1] sait fort bien dessiner un cheval au galop. Sur le beau vase d'Amiseba que reproduit notre figure 90, la scène principale est comprise entre plusieurs registres plus petits occupés par des motifs géométriques ou d'origine florale. Il en est de même sur le fragment de Bubaste.

1. *Syria*, XV, pl. 16.

Ainsi par de nombreux rapprochements nous avons pu prouver que ces cinq vases de Bubaste sont sortis du même atelier, si même ils ne sont pas l'œuvre du même artisan, et qu'ils appartiennent à la même famille que les innombrables vases que la Syrie envoyait aux Egyptiens. Sans doute ces envois ont fini par provoquer des imitations et exercer une influence que nous essaierons de définir dans notre dernier chapitre,



Fig. 188. — Patère de Bubaste (1re zone).

mais il y a loin, me semble-t-il, des produits égyptiens où l'on peut signaler quelque motif d'origine étrangère à des ouvrages comme ceux de Bubaste où la composition comme les détails d'exécution rappellent la Syrie.

Coupe de bronze du tombeau de Hat-Yaïa (3553 du Musée du Caire) [1]. — Le tombeau selon M. Daressy, date d'Amenophis IV. L'intérieur de la coupe est divisé en quatre zones. Une marguerite incrustée au centre n'existe plus aujourd'hui. Comme à Bubaste l'ornement central est complètement entouré d'eau et l'eau est représentée à la mode syrienne par

1. Daressy, *Rapport sur la trouvaille de* , *Annales du Service des antiquités de l'Egypte,* II (1903) 1-13. La coupe : p. 10, fig. 10 ; v. Bissing, *Ein bronzeschale mykenisches Zeit, Iahrbuch d. K. Arch. mot.*, XII (1898) p. 28-56, fig. 1 et pl. II.

des arêtes. La zone principale est occupée par quatre scènes d'égale importance qui se passent devant un fourré de papyrus : une vache allaitant son veau, un bœuf passant, une vache, un bœuf attaqué par un lion. Entre ces quatre sujets on voit sur les ombelles deux oiseaux dans un nid et deux genettes en chasse. Sur la patère de Bubaste nous avons également constaté que la zone principale est partagée en quatre secteurs séparés par un motif décoratif.

Les Egyptiens représentent à tout instant des bœufs des vaches et des veaux, mais ils ont soin de les montrer là où ils se trouvaient réellement, dans les champs, à l'étable, traversant un cours d'eau. Dans un marécage ils n'auraient pas eu l'idée de placer d'autres animaux que des hippopotames et des crocodiles. Le combat du lion et du taureau fait partie du répertoire égyptien depuis l'Ancien Empire, mais il a lieu au désert. De ces réalités l'auteur de la coupe n'a cure. Familier avec le vaste répertoire égyptien il prend les motifs qui lui plaisent et les groupe à sa fantaisie, sans souci de la vraisemblance. Ainsi procèdent les auteurs des vases décorés de plantes et d'animaux. C'est pourquoi nous pensons que tous sont du même pays. Quelques observations de détail nous confirment dans cette opinion. Sur les bas-reliefs égyptiens le lion attaque le taureau par devant. Ici il a sauté sur le dos du taureau. Telle est la position de l'agresseur dans tous les dessins syriens qui représentent un animal domestique ou une antilope attaqué par une bête féroce [1]. Les genettes se promènent sur les ombelles des papyrus sans même les froisser. Autre invraisemblance ! Les genettes, les chats sauvages et tous les petits carnassiers qui saccageaient les nids grimpent pour atteindre les nids le long des tiges et les courbent sous leur poids. Le corps des animaux est criblé de traits et de hâchures, les côtes sont figurées par trois lignes courbes parallèles ainsi que nous l'avons remarqué à propos d'autres ouvrages syriens [2].

Les zones extérieures sont beaucoup plus étroites. La dernière ne contient que des marguerites. L'autre est un abrégé de l'univers qui rassemble un bœuf debout, des veaux accroupis, des canards nageant ou volant ou frappés d'un projectile, des poissons, des lotus, des papyrus, des plantes du désert et jusqu'à deux bateaux. Ces rapprochements hétéroclytes sont bien conformes au goût syrien.

1. Exemples : col du vase d'argent de Bubaste (fig. 186) ; plaque du Louvre (fig. 172) ; ivoire du tombeau d'Ahiram (*Byblos et l'Egypte*, 878) ; coupe de Ras Shamra (*Syria*, XV, pl. 15).

2. Ce dernier détail s'observe très bien sur la patère du Ras Shamra (*Syria*, XV, pl. 16).

La coupe chypriote du Musée de Berlin. — Le Musée de Berlin possède une coupe trouvée selon Cesnola à Chypre dans un tombeau du VIIe siècle [3]. Elle passa longtemps pour une œuvre phénicienne. Pietschmann, le traducteur de l'Histoire de Maspero émit l'opinion qu'elle était égyptienne et de basse époque. Von Bissing accepta l'attribution à l'Egypte, mais proposa une date beaucoup plus haute, la XVIIIe dynastie [2], qu'il abaissa jusqu'au début de l'époque ramesside après la découverte du trésor de Bubaste [3]. Enfin Schäfer affirma à son tour que le décor était purement égyptien et conclut que les pièces de ce genre avaient été prises pour modèles par les graveurs phéniciens et chypriotes qui ont fabriqué

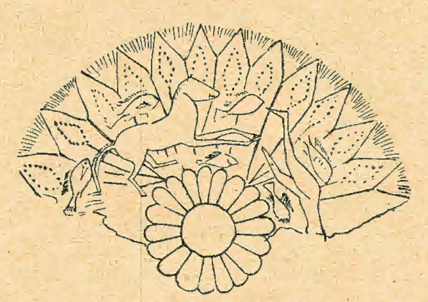


Fig. 189. — Berlin 14117, zone centrale.

les patères que le commerce devait répandre plus tard dans tout le monde antique [4].

La coupe est partagée, comme les précédentes et comme toutes les patères plus récentes, par des cercles concentriques en plusieurs zones. Au centre un chrysanthème. La seconde zone (fig. 189), en partie détruite, est occupée par des papyrus ouverts et en bouton, exécutés de façon très sommaire. Les tiges sont dans le sens des rayons de la coupe. Sur ce fond se détachent un cheval, quatre poissons, une nageuse nue. Tout est confondu, le ciel, la terre et l'eau. Un Egyptien aurait nettement séparé l'eau, domaine de la nageuse et des poissons, de la terre ferme où galoperait le cheval.

La zone principale a pour décor une pièce d'eau bordée de papyrus et de roseaux. Cette fois le graveur s'est conformé plus docilement aux habitudes égyptiennes. Les acteurs, les plantes apparaissent au-dessus de

1. SCHÄFER, *Aegyptische Goldschmiedarbeiten, Königliche Museen zu Berlin*, p. 65-67 et pl. 15.

2. v. BISSING, *Ein bronzeschale mykenisches Zeit, Arch. Iahrbuch*, XIII, 34-35.

3. v. BISSING, *Aegyptich oder Phoinikisch? Arch. Iahrbuch* XXV (1910), 193-199.

4. SCHÄFER, *op. cit.*, p. 66.

l'eau, mais l'eau est représentée à la mode syrienne. De même que la patère de Bubaste et la coupe de Hat-Yaïa offrent sur la zone principale quatre motifs disposés en croix séparés par des sujets secondaires, nous avons ici quatre barques entre lesquelles le graveur a logé une paire de bœufs, deux chevaux, un char à deux chevaux monté par deux hommes, enfin quatre canards qui seuls sont à leur place.

Les barques ne sont pas indépendantes les unes des autres. Elles forment un cortège qu'entraîne la barque aux trois rameurs (fig. 190), dont l'avant s'orne d'un chat perché sur une colonne. La seconde barque (fig. 191) a la forme d'un oiseau gigantesque aux ailes relevées. Une cabine soutenue par deux colonnes papyriformes abrite deux passagers, l'un assis, paré d'un médaillon, l'autre debout, coiffé d'une tiare conique et vêtu d'une robe plissée. Une jarre entourée de lotus naturels est campée

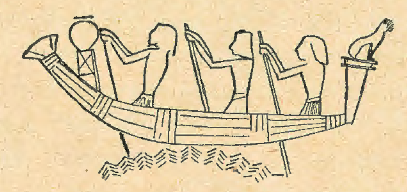


Fig. 190. — Berlin 14117. Zone extérieure. Barque de tête.

contre la colonnette. Tout à fait à l'arrière un pilote manœuvre le gouvernail. Son torse est traversé obliquement par un bandeau décoré de soleils comme ceux que portent des guerriers syriens et le dieu Seth de Ramsès [1].

Les bateaux ornés d'une tête d'animal ne sont pas rares en Egypte. Il en existe sous l'Ancien Empire [2]. Le canot d'une joueuse de luth est orné d'une tête d'oiseau à l'avant comme à l'arrière [3]. Sur une peinture du tombeau d'Apoui, époque ramesside, le maître circule dans une barque en forme de canard qui ressemble beaucoup à la nôtre [4]. Sur un grand bas-relief de Ramsès III qui représente la fête d'Opet, on voit une barque du même genre s'approcher du grand bateau royal [5]. J'ai trouvé à Tanis un bloc de calcaire représentant une barque-canard [6]. Mais chez les voisins de l'Egypte les bateaux, petits ou grands, en forme d'oiseau

1. Voir plus haut, p. 129-130.
2. Par exemple au tombeau de Ti, couloir II, paroi ouest.
3. Prisse, *Hist. de l'art*, II, 92, 6.
4. Davies, *Two ramesside tombs at Thebes*, pl. 30.
5. *Reliefs and inscriptions at Karnak* (*The university of Chicago oriental institute publications*, t. XXV), pl. 86.
6. encore inédit.

étaient également connus. Sur un sarcophage de Sidon découvert en 1914 par M. Contenau, apparaît un navire dont la proue est recourbée à la manière d'un col de cygne, tandis que l'arrière fait penser à la queue d'un oiseau [1]. Tel était l'aspect, d'après le commentaire de M. Con-



Fig. 191. — Berlin 14117. Seconde barque.

tenau, des navires de Tharsis. Les navires qui transportaient les envahisseurs auxquels Ramsès III a infligé une si rude leçon, ressemblent à de grands oiseaux [2].

Sur la troisième barque qu'un marinier pousse avec sa gaffe, trois musiciennes nues, les cheveux dénoués, jouent de la cithare, du tambourin

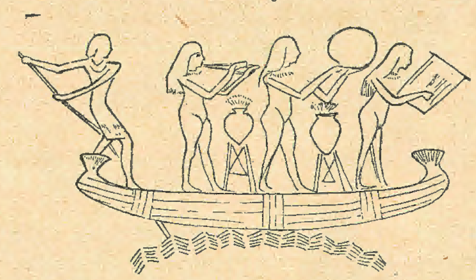


Fig. 192. — Berlin 14117. Zone extérieure. Troisième barque.

rond et de la double flûte (fig. 193). Ces instruments sont tous connus des Egyptiens au Nouvel Empire, mais en Egypte la double flûte et la cithare ne sont pas associées avec le tambourin rond. Au tombeau de Nakht [3] une harpiste et une joueuse de mandore accompagnent la double flûte. Dans un tombeau anonyme de Gournah, nº 129, quatre musiciennes jouent de la harpe, de la double flûte, de la lyre et du tambourin carré [4].

1. *Syria*.
2. *Medinet-Habu*, 39.
3. Davies, *The tomb of Nakht*, frontispice.
4. Wreszinski, Atlas, I, 71.

Elles sont cinq chez Amenhotep Sisa : harpe, mandore, double flûte, lyre, tambourin carré[1]. Chez Rekhmarê[2], harpe, mandore et tambourin carré. A ces trois instruments, Djeserkarêsenb joint une double flûte[3]. D'autres suppriment le tambourin. Ainsi les combinaisons sont nombreuses, mais l'on voit que les Egyptiennes n'employaient que le tambourin carré pour accompagner les instruments. Le tambourin rond[4], petit et maniable ne sert en Egypte qu'à faire danser. Il est donc très important de constater que le trio : lyre, tambourin rond et double flûte se retrouve sur trois coupes considérées comme œuvres phéniciennes, deux coupes chypriotes du Musée de New-York (fig. 194) et une coupe d'Olympie (fig. 195). Ces analogies n'admettent qu'une explication, c'est

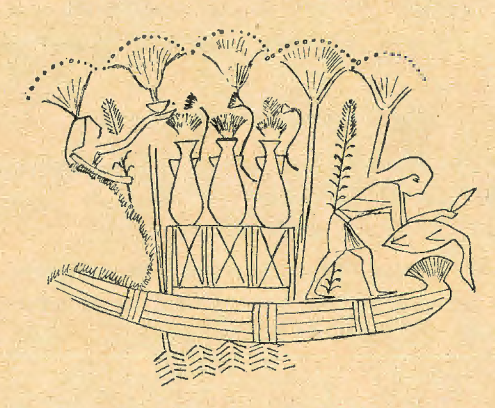


Fig. 193. — Berlin 14117. Zone extérieure. Dernière barque.

que l'on pouvait jouer ensemble, en Syrie et en Chypre, de ces trois instruments.

La dernière barque est celle des provisions. A l'avant un homme à longs cheveux découpe une oie. A l'arrière un autre tend une coupe (fig. 193).

Considérons maintenant l'ensemble du cortège. En Egypte les scènes de navigation sont fréquentes dans les tombeaux. Le maître et sa famille circulent en canot à travers les papyrus pour lancer le boumerang et le harpon. Entre ces tableaux et la coupe de Berlin il n'y a de commun que les papyrus et les roseaux qui forment le décor. D'autres fresques représentent le voyage en Abydos. Le maître et sa femme s'abritent sous

1. *Theban Tombs series*, III, pl. 5.
2. Wreszinski, *Atlas*, I, 10.
3. *Ibid.*, I, 142.
4. *Ibid.*, I, 419.

une élégante cabine. Une table est chargée de provisions. Un boucher dépèce un bœuf. Cette barque est remorquée par un bateau plus grand qui à l'aller marche à rames et au retour à la voile. Toutes sortes d'objets, jusqu'à un char et un cheval, peuvent y prendre place, mais l'on n'y voit point de musiciennes[1]. Enfin dans les tombeaux thébains, la traversée du Nil par un convoi funèbre, fait le sujet de nombreuses et grandes peintures[2]. Nulle part on ne trouvera un cortège composé



Fig. 194. — Coupe de Dali. Chypre (Perrot-Chipiez, III, 673). Semblable : Une coupe de Curium : New-York Musée Cesnola.

comme celui de la coupe de Berlin. Par contre il existe, non plus monté sur des barques, mais à terre, sur les coupes de Dali, de Curium et d'Olympie déjà citées à propos des musiciennes (fig. 194-195). Le personnage principal assis devant un guéridon chargé de mets respire une fleur et tient une coupe. Devant lui une femme agite un chasse-mouches et tient un linge. Derrière ce groupe viennent les trois musiciennes, puis des femmes, sur les coupes de Dali et de Curium. Comme nous le rappelions plus haut, on a voulu expliquer ces ressemblances en rangeant la coupe de Berlin au nombre des objets que l'Egypte pendant le Nouvel Empire expédiait dans les pays voisins où ils ont servi de

1. *Theban tomb series*, I, pl. 12.
2. Davies, *The tombs of two sculptors*, pl. 19 et 24

modèle. Cette explication n'a aucune chance d'être la bonne, puisque le sujet principal, le cortège, et d'importants détails, les trois musiciennes, n'existent pas dans l'art égyptien. Cherchons donc d'un autre côté. Sur une œuvre authentiquement syrienne, le sarcophage d'Ahiram, roi de Byblos et contemporain de Ramsès II [1], on trouvera le groupe du personnage assis devant une table garnie de mets qu'un serviteur évente de son chasse-mouches. Des hommes saluent le roi, d'autres apportent des

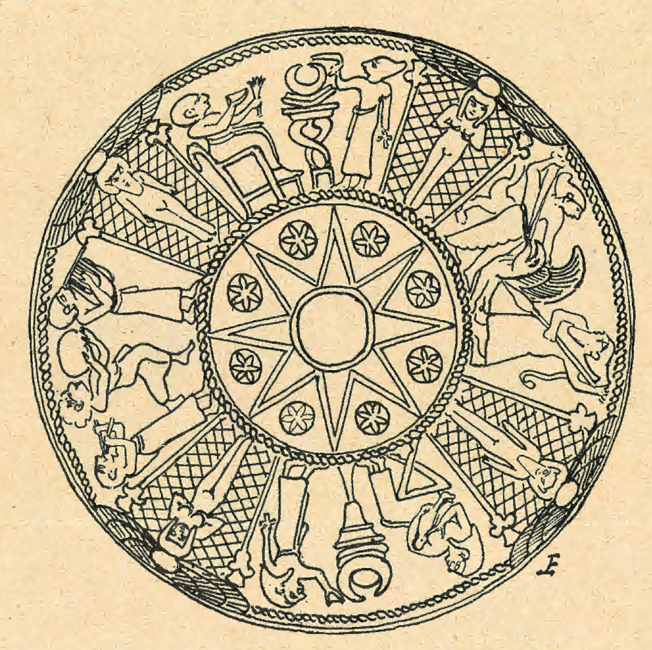


Fig 195. — Coupe d'Olympie. Athènes, Musée national (Olympia IV).

offrandes, des pleureuses, les vêtements en lambeaux se frappent la tête ou se pressent les seins. C'est à des détails près le même sujet que sur les coupes et ce sujet n'est pas égyptien.

Nous rangerons donc sans hésitation la coupe de Berlin dans la même série que la patère de Bubaste et la coupe de Hat-Yaïa. Ces trois objets datent du Nouvel Empire et sont l'œuvre d'artisans syriens, car ils offrent de grandes et nombreuses analogies non seulement avec les coupes phéniciennes plus récentes, telles que les coupes de Dali et d'Olympie, mais aussi avec les produits syriens du Nouvel Empire, avec les œuvres originales, et tout particulièrement avec la coupe et la patère de Ras Shamra, comme avec celles que nous ne connaissons que par un dessin. Le

1. *Byblos et l'Egypte*, pl. 130.

moment est venu d'insister sur une caractère commun à toutes ces coupes et patères qui sont décorées à l'intérieur ou à l'extérieur. Scènes et motifs sont répartis entre des circonférences concentriques. Au centre apparaît presque toujours une fleur ou une étoile, plus rarement un cône poli encadré par des tresses ou des cercles de filigrane. La zone la plus importante est occupée par quatre scènes séparées soit par des vides, soit par des motifs décoratifs (patère de Bubaste), soit par des sujets secondaire (coupe de Berlin, coupe de Hat-Yaïa).

Cette répartition des motifs n'est pas venue d'Egypte. On a découvert à Gourob une coupe de faïence décorée à l'intérieur [1]. Au lieu de zones multiples nous avons une scène unique encadrée par une discrète bordure. Une charmante jeune fille conduit sa barque où elle a pris comme passager un gros veau placide près d'un fourré de papyrus. Nous pourrions citer beaucoup d'exemples analogues. C'est dans leur propre pays que les fabricants de patères ont trouvé la division par zones, car leurs prédécesseurs de l'Ancien et du Moyen Empire fabriquaient déjà des coupes, des assiettes, des bassines, sans ornement [2], où l'on peut distinguer trois zones nettement séparées par des bourrelets ou une différence de niveau : le pied, la panse, le bord. Le jour où l'on s'avisa de décorer ces objets, le décor dût s'accommoder des divisions. Au centre on plaça une étoile ou une fleur, l'ornement des médaillons qui nous semblent la parure caractéristique des peuples syriens. Sur la zone principale on s'attacha à faire régner la symétrie, à laquelle les Syriens sont beaucoup plus attachés que les Egyptiens, car nous avons trouvé mainte preuve de ce goût sur les vases qu'ils envoyaient en Egypte.

V. — Boîtes en bois ou en ivoire.

Plusieurs musées d'antiquités égyptiennes possèdent des boîtes en bois, de forme demi-cylindrique, munies d'un couvercle plat. La boîte et le couvercle sont décorés extérieurement et le décor réparti suivant trois zones. Au milieu on voit une scène. Les deux zones extrêmes sont divisées en registres occupés par des ornements géométriques et des motifs d'origine florale. On doit à M. Capart [3] une liste de ces petits objets :

1. Petrie, *Illahun, Kahun and Gurob*, pl. 20, 3.
2. *Byblos et l'Egypte*, 605, 750, 752, 754, 769, 774, 775.
3. *Recueil de monuments égyptiens*, texte de la pl. 40.

1. Naville, *Une boîte de style mycénien trouvée en Egypte, Revue archéologique*, t. XXVIII (1898), 1-11 (boîte Mac Gregor) ;
2. Leeman, *Monuments égyptiens du Musée d'antiquités des Pays-Bas à Leide*, Leide, 1846, IIe partie, pl. 76 ;
3. V. Bissing, *Mittheilungen d. Arch. Inst. in Athen*, XXIII, 242-266 (boîte de Kahoun) ;
4. Capart, *Recueil de monuments égyptiens*, pl. 110 (boîte de Munich) et 70 (boîte de Gourob) ;
5. Golenischeff, *Ermitage impérial, inventaire de la collection égyptienne*, Leipzig, 1851, 343-344.

En outre, il s'en trouve deux à Turin, nos 6415, 6416, deux au British Museum, nos 598, 18205, trois au Louvre, nos 857, 860, 1711, sept au Musée du Caire (*Studies presented to F. LL. Griffith*, pl. 26.

Naville est peut-être le premier qui ait attribué à ces objets une origine étrangère. M. V. Bissing le suivit. Les historiens de la civilisation égéenne ne repoussèrent pas le cadeau que leur faisaient des égyptologues, mais tandis que M. Dussaud estime que la boîte de la collection Mac Gregor et celle de Kahun sont des imitations égyptiennes de l'art mycénien [1], M. Glotz les annexe purement et simplement [2]. Il est vrai que la boîte de Kahoun ressemble à une fresque de Tyrinthe [3], mais les personnages mycéniens et égéens se reconnaissent à leur taille de guêpe, les animaux à leurs membres fusiformes. Ces caractères font défaut ici. Le cadre sur les objets égéens n'a pas l'importance démesurée qu'on lui donne sur ces boîtes. En outre les scènes de tauromachie existent dans le répertoire égyptien de l'Ancien Empire [4] et quant à la seconde scène sculptée sur la boîte de Kahoun elle est évidemment imitée des scènes de chasse peintes dans les tombeaux thébains. Il me semble qu'on peut répéter ici ce que nous disions à propos des faïences d'Enkomi : trop égyptiennes pour l'art égéen, ces boîtes ne le sont peut-être pas assez pour l'art égyptien. L'Egypte du Nouvel Empire nous a laissé une grande quantité de petits objets tels que meubles, coffrets, étuis, ustensiles de toilette et de ménage ornés avec une grâce et une variété infinies. Les artisans qui exécutaient ces petites merveilles s'inspiraient librement de tout le répertoire de la sculpture et de la peinture ; au besoin ils inventaient de nouveaux motifs. Le répertoire des boîtes en bois est au contraire très limité et la plupart

1. *Civilisations préhelléniques*, p. 289.
2. *La civilisation égéenne*, Paris, 1923, p. 370-371.
3. *Civilisations préhelléniques*, p. 72, fig. 50.
4. M. Capart en a signalé un exemple peu commun : Caire, 1696 (*Un hieroglyphe mystérieux*, *Kêmi*, II, 1-2.

des motifs se retrouvent dans les objets phéniciens. En voici le dénombrement :

Le lion entraînant sa proie. — Sur la boîte Mac Gregor, 1re scène à gauche, le lion court, battant l'air de sa queue, semble porter sa victime sur le dos. En fait il a pris sa tête dans ses machoires et la traîne sur le sol. On comparera sur notre figure 186 (col du pot à la chevrette), la cinquième scène du registre supérieur. La situation respective du lion et de sa victime est la même, mais le lion marche au lieu de courir. M. Dunand a découvert à Byblos en 1929 un fragment de poterie où l'on distingue un lion entraînant sa proie [1]

Le lion saute sur le dos de sa victime. — Boîte Mac Gregor, 1re scène à droite. Même scène sur le pot de Bubaste (fig. 186) où l'agresseur est une panthère et sur la coupe de Ras Shamra [2] où l'on voit par deux fois un lion qui saute sur le dos d'un taureau, une troisième fois sur une chèvre.

Deux bêtes féroces contre un animal domestique ou une antilope. — Sur la boîte de Munich un veau est attaqué par une panthère qui ayant sauté sur son dos lui mord le cou, tandis qu'un loup, ou un lévrier mord ses jarrets. Même scène sur la plaque du Louvre, en haut et à gauche (fig. 172).

Animaux au galop. — On distinguera trois cas : 1° Sur la boîte de Gourob un veau court seul au milieu des touffes d'herbe et de ses frères paisiblement couchés. Qu'on se rappelle les cratères ou les amphores surmontés d'un animal galopant (fig. 93, 94, 137, 144) et la scène du vase d'Amiseba (fig. 90). 2° Les animaux courent parallèlement. Sur la boîte de Munich un lion et un veau, sur le petit côté de la boîte de Leide une gazelle et un loup. De même sur la patère de Ras Shamra une chèvre, un taureau, sa femelle et un veau fuient éperdument devant le chasseur. Ils sont groupés deux à deux, le taureau et la chèvre, le petit et la femelle et chacun de ces groupes constitue une réplique du sujet traité sur les boîtes. 3° Les animaux courent en sens inverse : Boîte Mac Gregor, scène centrale : un lion et un veau ; boîte de Leide, long côté : un taureau et un lion. Comparer : la patère de Bubaste, zone extérieure, le pot à la chevrette (fig. 186, 1re scène, à gauche), le poignard de Nehemen (fig. 171).

Des animaux au galop sont, il est vrai, représentés fréquemment dans les scènes de chasse des tombeaux thébains [3], mais c'est la seule analogie

1. Communication orale.
2. *Syria*, XV, pl. 15.
3. Davies, *Five theban tombs*, pl. 12, 22 ; Wreszinski, *Atlas*, I, 53, 26, 353.

qu'ils présentent avec les scènes que nous venons de décrire. Les bergers égyptiens conduisaient les bœufs, les veaux, les chèvres de l'étable à la prairie, leur faisaient traverser les marais, mais ils ne les abandonnaient pas dans le désert à la férocité des lions et des panthères. Les scènes où l'on associe animaux domestiques et bêtes féroces seraient donc en Egypte des invraisemblances et l'art égyptien n'en connaît pas de pareilles. Dans les tombeaux de l'Ancien Empire, chez Ti, chez Ptah-hotep, chez Mera, on représente bien le lion attaquant un taureau sauvage, mais non un bœuf domestique, ou déchirant une gazelle, mais non une chèvre, ou ramené dans une cage par les chasseurs. Il se fait rare au Moyen Empire et ne figure plus dans les scènes de chasse à partir de la XVIIIe dynastie. A cette époque on ne chasse plus, semble-t-il que l'antilope, le lièvre, la hyène. C'est en Syrie qu'Amenophis III en dix ans tua de sa main cent deux lions [1]. Il était donc encore abondant dans ce pays et c'est pourquoi il joue un si grand rôle dans l'art syrien. C'est la même flore qui est représentée sur toutes les boîtes en bois et sur les ouvrages syriens que nous avons déjà pris comme terme de comparaison : le poignard de Nehemen (fig. 171), la plaque du Louvre (fig. 172), la coupe de Ras Shamra, la patère de Bubaste, la boîte au griffon du tombeau de Ramsès III (fig. 146). Sur tous ces ouvrages, comme aussi sur les bas-reliefs égyptiens représentant la guerre en Syrie (fig. 3) apparaissent de maigres touffes qui nous ont paru être soit des roses trémières, soit des bleuets d'Orient. Mais dans l'art égyptien, comme dans la nature, les plantes poussent dans le sol, tandis que les Syriens logent des plantes dans tous les espaces vides. On dirait qu'elles pendent du ciel par les racines ou qu'elles flottent dans l'air. Les auteurs des boîtes en bois n'ont pas manqué de suivre en cela la tradition de leur pays.

Ils n'ont pas manqué, enfin, de représenter les animaux à la mode syrienne, c'est-à-dire en soulignant le contour des corps par des hachures, afin de donner l'illusion du relief et ils indiquent toujours les côtes par trois ou quatre petites lignes courbes parallèles. Les Egyptiens se contentent de dessiner, fort exactement d'ailleurs, des silhouettes uniformément éclairées et s'abstiennent généralement de marquer les côtes.

Les égyptologues qui ont voulu attribuer à l'art mycénien les boîtes en bois ne s'étaient pas trompés en jugeant que ces objets ne pouvaient être du travail égyptien. Ils ont pensé à l'art mycénien parce que les découvertes en Crète faisaient alors grand bruit, tandis que la Syrie ancienne était peu connue il y a une trentaine d'années. Tant d'analogies

1. **Maspero**, *Histoire*, II, p. 298, et notes 3 et 4.

entre les objets authentiquement syriens et ces boîtes me paraissent résoudre le problème.

Boîte du Musée de Berlin. — La plupart des ouvrages consacrés à la civilisation égéenne reproduisent le couvercle d'une petite boîte du Musée de Berlin [1] achetée au Caire en 1842 par Lepsius à un marchand qui disait l'avoir trouvée dans un tombeau de Saqqarah, en même temps qu'une bague au nom d'Amenophis IV et d'autres objets qui révélaient les noms et les titres du propriétaire :
« Sarbibina » dit « Abi », prêtre de Baal et d'Astarté, premier prophète d'Amon et de la neuvaine divine dans la ville de Chi...nefer [2]. Le premier de ces noms n'est pas connu par ailleurs. Peut-être faut-il le lire, comme le propose M. Lefebvre, en se basant sur un objet du Louvre où le signe initial est omis « Rabirabina » ? Le second a été porté par un roi de Byblos [3]. Ce prêtre de Baal était donc un Syrien. Il est probable qu'un Syrien résidant en Egypte a composé son mobilier funéraire avec des objets fabriqués soit dans son pays d'adoption, soit dans son pays d'origine. Au centre du couvercle se trouve un creux rond qui primitivement contenait une étoile ou une fleur. Quatre arbres disposés perpendiculairement autour du cercle divisent le reste du couvercle en quatre segments égaux occupés par une chèvre, une lionne « quærens quem devoret », deux gazelles près d'un arbre en fleurs, un griffon passant devant une palmette. En un mot les motifs sont tous tirés du répertoire syrien et ils sont disposés comme sur les coupes et les patères dont il a été parlé au cours de ce chapitre.

Tels sont les principaux objets considérés jusqu'à présent soit comme égyptiens, soit comme mycéniens, qui me semblent ressortir à la fabrication syrienne. Tout au plus pourrait-on soutenir que ce sont pour la plupart des imitations égyptiennes d'objets syriens. De telles imitations ont été faites. Nous leur consacrons le prochain chapitre. Dans bien des cas, reconnaître si un objet a été importé de Syrie en Egypte ou fabriqué en Egypte d'après un modèle syrien, n'est pas une chose aisée. C'est pourquoi il importe de préciser autant que nous le pouvons de quelle manière l'art égyptien a été influencé par la Syrie.

1. *Civilisations préhelléniques*, p. 287, fig. 206.
2. **Naville**, *Une boîte de style mycénien trouvée en Egypte*, *Revue archéologique*, 1898, 1-11 ; **Lefebvre**, *Histoire des grands prêtres d'Amon*, Paris, 1929, pp. 111-112.
3. *Byblos et l'Egypte*, 852.

CHAPITRE VI

LA SYRIE ET L'ART ÉGYPTIEN

L'Egypte enfin délivrée des Hyksos, les artistes de tout genre se mirent au travail avec un extrême acharnement et cet acharnement devait durer plusieurs siècles. Mais ce nouvel art égyptien n'est pas la simple continuation de ce qui s'était fait auparavant. Que l'on compare pour s'en rendre compte le trésor de la reine Aah-hotep aux bijoux de Dahchour et les scènes de chasse des tombeaux thébains au grand bas-relief du temple de Sahoura et aux peintures de Beni-Hassan. Les vieux artistes osaient à peine représenter un animal sautant ou galopant et y réussissaient mal. Les rapides gazelles marchaient ou restaient accrochées au sol. Maintenant antilopes et lévriers courent éperdument. Bientôt, par un nouveau progrès, les jeunes animaux gambaderont avec grâce. Des ornements, des figures et des scènes enrichissent le vieux répertoire. Les historiens récents n'admettent pas en général que l'Egypte ne soit redevable de ces enrichissements qu'à elle-même. C'est de la Crète qu'elle les aurait tirés[1]. Dès le premier moment on avait rapproché le poignard de la reine Aah-hotep des fameuses épées mycéniennes. Maspero estimait que la priorité appartenait aux Egyptiens. Cette opinion a passé dans l'Histoire de l'art de Perrot et Chipiez[2], mais d'autres ont renversé cette proposition : « Le beau poignard, écrit Glotz[3], a été ciselé d'après un modèle crétois, mais sans doute par un armurier égyptien. » On laisse à cet armurier le mérite du bon élève ! Le R. P. Vincent[4] estime aussi

1. H. R. HALL, *The relations of aegean with egyptian art, Journal of eg. arch.*, I, 205. Sur la tendance de quelques égyptologues à exagérer ces relations et cette influence, voir L. KEIMER, *L'arbre tr. t..., Bulletin de l'Institut français d'archéologie*, XXXI, 218-221.
2. *Histoire de l'art*, VI, 865.
3. *La civilisation égéenne*, 244.
4. *La peinture céramique palestinienne, Syria*, V, 36, en note.

que « cette influence étrangère sur l'art égyptien est manifestement surtout égéo-crétoise ». Cette affirmation est heureusement corrigée par une interrogation : « Mais aucun courant esthétique n'aurait-il pu arriver d'Asie ? » Pourquoi pas en effet ? Les Egyptiens ont fréquenté leurs voisins du nord de tout temps. Ils les redoutaient et les méprisaient, mais ils avaient besoin du bois que seuls les Libanais pouvaient leur livrer à bon compte. Byblos ne fournissait pas seulement à l'Egypte du bois de construction, mais encore des navires prêts à prendre la mer que les Egyptiens appelaient giblites : [hiéroglyphes] d'un nom tiré du nom même de Byblos [hiéroglyphes]. Les Egyptiens sont donc pour les constructions navales les élèves des Giblites auxquels ils avaient enseigné tout d'abord la parure et l'usage des parfums[1]. Pendant tout le Nouvel Empire l'Egypte a été inondée de produits syriens en même temps que le nombre des étrangers ne cessait de croître dans la vallée du Nil. Ahmès, fils d'Abana qui se distingua au siège d'Avaris reçut en récompense de ses services des esclaves des deux sexes originaires de Syrie et de Nubie[2]. Les papyrus nous ont conservé des listes d'esclaves syriens[3]. Les Annales de Thoutmès mentionnent de véritables déportations de Syriens en Egypte[4]. Des bas-reliefs et des peintures montrent les théories de captifs syriens arrivant à Thèbes ou à Akhetaten[5]. A partir d'Amenophis IV la garde royale comprend plus d'étrangers que d'Egyptiens[6]. Sous Ramsès III des princes syriens vivent à la cour d'Egypte[7]. Il est de toute évidence que le plus grand nombre de ces captifs ne fut pas laissé inoccupé. Sur les bas-reliefs et les peintures des tombeaux d'El-Kab et de Thèbes on distingue parmi les travailleurs des champs et des ateliers, des individus à grande barbe et longs cheveux qui ne peuvent être que des Syriens. Il est particulièrement intéressant de voir des ouvriers syriens mêlés aux artisans égyptiens et travaillant avec eux à fabriquer des chars, des meubles, des vases. Chez Menkheperrâsenb un Syrien cercle la roue d'un char et un autre Syrien s'occupe de la caisse. Un troisième essaie l'arc qu'il vient d'achever et deux autres

1. *Byblos et l'Egypte*, pp. 287-294.
2. *Urk.*, IV, 11.
3. STEINDORFF, *Eine äg. Liste syrischer Sklaven, Aeg. Zeits*, 1900 (XXXVIII), 15-18.
4. *Urk.*, IV, 663, 665, 669, 686, 699, 704, 706, 721, 730-731, 743.
5. BOESER, *Die Denkmäler des Neuen Reiches*, I, pl. 21-24. Bas-reliefs d'Horonemheb à Leide.
6. WRESZINSKI, *Atlas*, II, 11-14. Un Syrien nommé Sarbibina qui sous Amenophis IV fut prêtre de Baal et d'Asbarté et aussi d'Amon s'est fait enterrer à Saqqarah (Lepsius, *Denkm.* Text I, p. 16).
7. *Medinet-Habu*, 111-112. Groupe d'Asiatiques derrière les officiers égyptiens qui assistent aux luttes et aux jeux des soldats.

scient ou rabotent des planches[1]. Chez Rekhmarâ un Syrien serre dans ses bras un vase de métal. Il attend qu'on lui fasse signe de le poser sur la balance[2]. Dans le tombeau d'Amenhotep Sisé[3] un orfèvre à longs cheveux polit un vase. Au tombeau de Pouamrâ on ne compte pas moins de six étrangers travaillant en compagnie d'orfèvres et de carrossiers égyptiens[4]. Deux ébénistes, au tombeau des graveurs, ont également le type sémitique[5].

Cette double invasion de produits et de gens n'a pu manquer d'exercer une influence sur la civilisation égyptienne. Nous ne sommes pas réduits à supposer, car le langage s'est empressé d'enregistrer cette influence. Au Nouvel Empire « les Egyptiens, écrit G. Maspero, trouvaient honnête de ne plus appeler une porte *ro*, mais *tira*, de ne plus s'accompagner sur une harpe *bonit*, mais sur le *kinnor*, de faire le *shalam* en saluant le souverain »[6]. Ces termes empruntés aux langues qui se parlaient en Syrie, abstraction faite des noms de ville et de peuple, sont au nombre de plusieurs centaines et concernent la culture et l'élevage, la cuisine, la médecine, le bâtiment, le mobilier, les armes, l'attelage, la musique, la civilité[7]. Sans doute beaucoup d'Egyptiens qui avaient appris le phénicien ou un dialecte cananéen pendant un voyage en Syrie ont pu se plaire à émailler leur discours de termes étrangers. D'autres qui n'avaient pas quitté les bords du Nil ont pu chercher à faire croire qu'ils avaient voyagé. Cela finit par créer une mode. Mais une raison plus forte que le pédantisme ou le caprice a favorisé l'introduction des termes étrangers dans le vocabulaire. On en avait besoin pour désigner les produits syriens qui se répandaient de plus en plus et comme tout le monde ne pouvait s'en procurer d'authentiques, les imitations ne tardèrent pas à se répandre.

Dans le domaine artistique voici les imitations que je crois avoir constatées.

Les chars et les armes. — Les Egyptiens ont fini par vaincre les Hyksos avec leurs propres armes. Au Nouvel Empire leurs moyens de combat sont ceux de leurs adversaires. Non seulement les mercenaires sardanes gardent leur équipement, mais les troupes nationales sont, sous

1. *Theban tombs series*, V, 11-12.
2. Newberry, *Rekhmara*, pl. 17.
3. *Theban tombs series*, III, pl. 8.
4. *Puyemrê*, I, pl. 23.
5. Davies, *The tomb of two sculptors at Thebes*, pl. 11.
6. *Histoire ancienne*, II, 495.
7. Rassemblés et étudiés dans Burchardt, *Die altkanaanaischen Fremdworte und Eigennamen im aegyptischen*, Leipzig, 1909.

Ramsès III armées à la Syrienne[1]. Les hommes portent un casque qui ressemble beaucoup à celui que nous avons décrit plus haut, mais au lieu d'une queue de cheval, article sans doute trop rare en Egypte, on ne l'ornait que de cordons terminés par des glands. L'emploi de la *ḫpš* empruntée aux Asiatiques dès le Moyen Empire s'est beaucoup généralisé. L'arc syrien triangulaire se voit souvent aux mains de Pharaon. Enfin les Egyptiens ont remplacé l'étui où les guerriers du Moyen Empire serraient leurs flèches par le carquois à couvercle des Asiatiques. Ils l'appellent [hieroglyphs], de même que ceux-ci appellent le leur אַשְׁפָּה[2]. Dans le tombeau de Maherprâ[3], M. V. Loret a trouvé un très beau carquois de cuir, en bon état, décoré d'ornements qui sont tous empruntés au répertoire asiatique : lignes parallèles, spirales, demi-cercles, frises végétales, palmettes ; mais ces ornements ont plus d'élégance que sur les modèles syriens.

Le même raisonnement prouve que les Egyptiens qui ne connaissaient ni le cheval ni le char au Moyen Empire ont emprunté l'un et l'autre aux Asiatiques. Les noms égyptiens des parties du char sont tous empruntés aux langues sémitiques[4]. Les ornements géométriques, les spirales, les chrysanthèmes, les chèvres affrontées de part et d'autre d'une palmette qui se voient sur les chars de Yuia[5] et de Toutankhamon, et aussi sur des bas-reliefs et des peintures représentant Pharaon ou un grand personnage sur son char[6], appartiennent, comme nous l'avons vu, au répertoire sémitique. Sans doute ils ne se sont pas toujours contentés d'ornements empruntés. Les scènes guerrières du char de Thoutmès IV ne sont pas un ouvrage d'imitation. Toutes les ressources de l'art et de l'industrie des Egyptiens ont été mises à contribution pour embellir les chars royaux et sans doute ceux de Thoutmès IV, de Toutankhamon, de Séti Ier et de Ramsès sont autant au-dessus des chars des princes de Qadech et de Magedo que la puissance de ces

1. *Medinet-Habu*, 29 (distribution d'armes : casques, javelots, arcs triangulaires, cottes, harpés, carquois). Des armes identiques sont figurées, en couleurs, au tombeau de Ramsès III (Champollion, *Monuments*, 263. Des guerriers égyptiens armés du casque de type syrien se voient dans différentes scènes de bataille (*Medinet-Habu*, 37-40, 88).
2. Burchardt, *Fremdworte*, no 137.
3. Daressy, *Fouilles de la vallée des Rois*, no 2407.
4. Les principaux textes mentionnant les parties du char sont : Anastasi, IV, pl. 16-17; le poème d'Edinbourg (Dawson i. Peet, *The so. called poem of the King's chariot*, *J. E. A.*, XIX, 167 sqq. et pl. 25-28) ; le papyrus Koller (Gardiner, *Egyptian hieratic texts*, I, Leipzig, 1911, p. 36-38 et pl. 41-42.
5. Quibell, *Tomb of Yuaa a. Thwiu*, Le Caire, 1918, pl. 50-54.
6. Prisse, *Hist. de l'art*, II, 22, 40.

grands Pharaons est au-dessus de ces roitelets. Néanmoins les chars des Hyksos ont servi de premiers modèles.

Les jarres. — Dans tous les tombeaux du Moyen Empire à Byblos, on a trouvé des jarres en poterie, hautes au moins d'une coudée, à large panse, fond pointu, col court et étroit, munies de deux oreilles, ainsi que de vastes récipients en forme de sac largement ouverts[1]. Ces deux types de jarres se voient sur les documents figurés entre les mains des porteurs syriens[2]. Les Egyptiens qui au Moyen Empire n'employaient ni l'un ni l'autre les ont adoptés à partir du Nouvel Empire pour la cuisine et le logement du vin et de la bière[3].

Les Syriens ne possèdent pas comme les Egyptiens de bonnes pierres, schiste, albâtre, brèche, granit, pour tailler des vases de toute forme et de toute dimension. Ils se sont de bonne heure efforcés d'obtenir des pièces soignées en terre vernissée et de bonne heure aussi se sont mis à tracer sur leurs poteries des ornements géométriques, des fleurs et même des scènes[4] Le tombeau IV de Byblos a fourni deux cônes de poterie sur lesquels un lotus a été peint et une marmite sur laquelle on distingue encore, non sans peine, deux bœufs lancés au galop dont l'un retourne la tête en arrière. Sur d'autres poteries des artisans peu adroits ont tracé des arbres, des oiseaux, des poissons[5].

En Egypte la belle vaisselle est celle de métal et de pierre. La vaisselle commune seule est en poterie. Mais à partir du Nouvel Empire les Egyptiens se sont mis à peindre des poteries. Le Musée du Caire possède de belles poteries peintes[6] et l'on a en outre, dans les tombeaux thébains, des copies fort bien faites de ces mêmes objets[7]. Le décor est très limité : ornements géométriques, frises végétales, et seulement deux sortes de scènes, l'échassier qui dévore un poisson et les animaux qui galopent dans une prairie. C'est le répertoire de la céramique syrienne. Si la mode des poteries décorées était née spontanément en Egypte les céramistes auraient montré plus de variété. Qu'ils se soient tenus à un si petit nombre de sujets, les mêmes qu'en Syrie, n'est-ce pas la preuve que cet art nouveau, avec sa technique et son répertoire a voyagé de Syrie en Egypte ? Cela dit il faut reconnaître que les poteries décorées

1. *Byblos et l'Egypte*, 791, 789.
2. Cf. supra, p. 50.
3. WRESZINSKI, *Atlas*, I, 301.
4. *Byblos et l'Egypte*, 813-815.
5. H. VINCENT, *La peinture céramique palestinienne*, *Syria*, 1924, 185-202.
6. BURCHARDT, *Kunstwerke aus dem Aeg. Mus. zu Cairo*, pl. 46.
7. CHAMPOLLION, *Monuments*, 168 ; ROSELLINI, *Mon. Civ.*, 46, 60, 3 ; DAVIES, *The tombs of two officials*, pl. I.

des Egyptiens sont infiniment au-dessus des meilleurs spécimens trouvés en Syrie.

Les vases de métal. — Les premiers vases de métal qu'aient faits les Egyptiens sont d'une forme très simple et n'ont guère d'autre décor qu'une courte inscription hiéroglyphique. Il en fut de même pendant longtemps. Au Nouvel Empire on voit dans les tombeaux thébains des servantes présenter à leur maître des coupes richement ornées assez semblables aux plus simples de celles qu'on fabriquait alors en Syrie[1]. Il se peut que quelques-uns de ces objets aient été importés de Syrie, mais nous savons de source certaine que les Egyptiens fabriquaient aussi des amphores et des cratères. Les tombeaux thébains montrent avec un assez grand détail ce qui se passait dans un atelier d'orfèvrerie. Tout d'abord on pèse le métal précieux, présenté sous forme d'anneaux. Puis l'or est fondu. On place un creuset contenant des lingots sur un foyer dont la chaleur est avivée au moyen de souflets qu'on actionne avec les pieds. Le moment venu les creusets sont enlevés, par un moyen assez incommode et le métal fondu est reçu dans des lingottières. On commence le martelage et on recuit le métal quand il est écroui. L'ouvrier saisit la plaque d'or avec une pince et l'expose à la flamme d'un foyer qu'il avive en soufflant dans un chalumeau. Les opérations qui s'accomplissaient alors sont passées sous silence et brusquement on nous montre des vases qui ont déjà pris forme. L'artisan les place sur un volet et les martèle. Un graveur au moyen de son burin et de son marteau fait apparaître sur le flanc suivant les cas une légende hiéroglyphique, ou une scène[2].

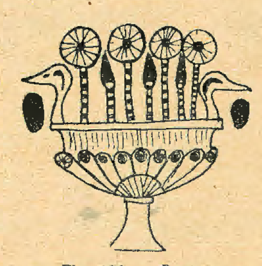


Fig. 196. — Davies, *Tomb of two sculptors*, pl. 11.

Les produits achevés sont exposés au-dessus des travailleurs. Chez Rekhmarâ on ne voit rien qui ne soit purement égyptien, mais les produits de certains ateliers ressemblent à ce qui se faisait en Syrie : chez un nommé Mera et au tombeau dit « des graveurs » des coupes à pied, à large ouverture, col court, panse cannelée, au tombeau des

1. *Theban tombs series*, III (Nebamon), pl. 23. Voir aussi à la planche du même ouvrage, devant le défunt et sa femme, un cratère à fleurs et des coupes posées sur des étagères.
2. Cette série d'opérations est représenté principalement dans les tombeaux de Rekhmara (WRESZINSKI, *Atlas*, I, 316-317) d'Amenhotep Sise (*Theban tombs series*, III, pl. 8), de Menkheperrâsenb (*Theban tombs series*, V, 10-12), de Pouamrâ (DAVIES, *Puyemrê*, I), de Mera (WRESZINSKI, *Atlas*, I, 59) ; au tombeau dit des graveurs (DAVIES, *The tomb of two sculptors*, pl. 11).

graveurs une coupe hérissée de chrysanthèmes artificiels et de deux têtes de canard tenant un fruit pendu au bec (fig. 196) ; chez Amenhotep Sisé une coupe à quatre chrysanthèmes ; chez Mera, Hapou, Menkheperrâsenb des saucières avec une poignée en forme de tête de chèvre ; chez Mera une grande amphore à deux anses lotiformes ; chez Pouamrê un cratère portant une grenouille parmi des bouquets de grenades (fig. 197) et une amphore coiffée d'une tête de bœuf aux cornes dirigées vers l'avant (fig. 198).

Quelques pièces originales peuvent être mises à côté des précédentes. Parmi elles je citerai tout d'abord les deux patères, l'une d'or, l'autre d'argent d'un officier de Thoutmès III nommé Thouty qui les avait

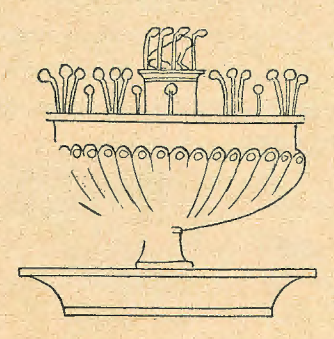


Fig. 197. — Davies, *Puyemrê*, I, pl 38.

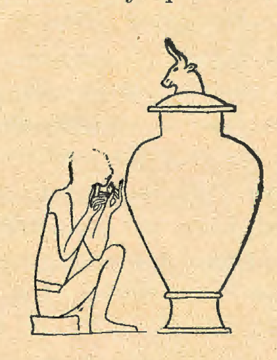


Fig. 198. — Davies, *Puyemrê*, I. pl. 23.

reçues de son souverain en récompense de ses services en pays étranger, comme cela résulte du texte gravé sur le col de la patère d'or[1] :

[2]

Donné par la faveur royale du roi Menkheperrê au noble prince, père divin, aimé de Dieu, qui remplit le cœur du roi dans tous les pays étrangers et les îles de la Très-Verte, qui remplit les magasins de lapis, d'argent et d'or, préposé aux pays étrangers, chef des soldats, loué

1. Chabas, *Mémoire sur une patère égyptienne du Musée du Louvre*, Bibl. égyptologique, IV, 227 sqq. ; Devéria, *Mémoires et fragments*, I, 44 ; Vernier, *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, pl. 20.

2. *Urk.*, IV, 999 : Collationné sur l'original. Après Sethe a lu . Com-

du Dieu bon, — le maître des deux terres a comblé son ka, — scribe royal Thouty, juste de voix.

L'activité de ce personnage eut donc pour théâtre les pays étrangers, particulièrement les îles et aussi la Syrie, car on dit du même Thouty sur un vase de Florence[1] qu'il a rempli le cœur de son maître dans la Terre divine et, sur un fragment de Turin, qu'il accompagnait le roi par tous pays. Peut-être reçut-il l'or de la louange au cours d'une campagne en Syrie, Birch[2] a observé le premier que les deux patères ressemblent aux coupes du British Museum qui proviennent de Ninine. Nous ajouterons qu'elles ressemblent aux coupes étudiées dans notre chapitre précédent, la coupe du tombeau de Hat-Yaï, la patère de Bubaste, la coupe de Berlin. A l'intérieur les ornements sont disposés comme sur les ouvrages syriens suivant des zones concentriques. Le centre est occupé par une marguerite ; mais le graveur a préféré des motifs bien égyptiens, six chromis moins correctement dessinés que sur les bas-reliefs de l'Ancien Empire, encore reconnaissables pourtant, pour la seconde zone et pour la troisième une frise de papyrus.

La coupe d'or de la reine Taousrit (fig. 199), qui fait partie du trésor de Bubaste, ne serait pas déplacée au milieu des beaux vases syriens dessinés au tombeau d'Amiseba. C'est une fleur de lotus montée sur un pied traité en ombelle renversée. Les pétales du lotus sont séparés par des raies horizontales, selon la mode syrienne. Si l'on ôtait au vase en forme de coquetier de la figure 89 son fourré de papyrus, on aurait l'équivalent exact de la coupe de Taousrit. Je n'aurais pas hésité à ajouter cet objet aux pièces de Bubaste considérées comme ouvrages syriens si l'Egypte n'avait encore fourni des coupes de faïence qui lui ressemblent beaucoup.

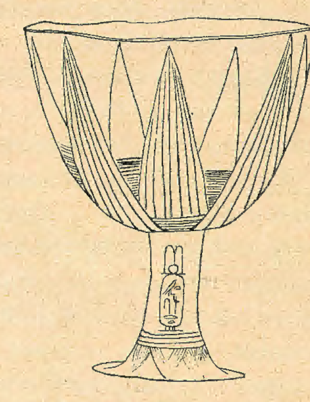


Fig. 199. — Bubaste. Caire, *Cat. gén*, 532 0.

Enfin dans la tombe de Yuia et de Touiou, M. Quibell a trouvé quatre vases de pierre qu'on rapprochera aisément de plusieurs de nos figures[3].

parer le signe contesté aux deux exemples de que contient le texte. La silhouette est exactement la même. Il est vrai qu'un point à l'intérieur a pu faire croire à la pupille de l'œil, mais le graveur a mis des points et des traits semblables dans l'intérieur de signes tels que , ou .

1. *Urk.*, IV, 1001

2. Birch, dans *Bibliothèque égyptologique*, IX, 225-226.

3. Quibell, *Tomb of Yuaa and Thuiu*, Le Caire, 1908, pl. 24.

Ils ont une anse en forme de tête de chèvre (fig. 63, 141, 143) et on les a coiffés en guise de couvercle soit d'une tête de bœuf (fig. 131-133, 135), soit d'un veau couché (fig. 136), soit d'une grenouille (fig. 55, 113).

On n'a pas oublié que les envois de la Crète, connus par les peintures de Rekhmarâ et de quelques hauts fonctionnaires du temps de Thoutmès III contiennent des amphores et des cratères qui ne se distinguent à peu près par rien des collections importées de Syrie. Ainsi trois pays, l'Egypte, la Syrie et le Keftiou ont fabriqué à la même époque un même genre d'objets. La priorité semble appartenir à la Syrie, puisque dès la XIIe dynastie on fabriquait à Byblos des vases cratériformes à panse cannelée ou ornée de spirales, des coupes, potiches et amphores dont la poignée reproduit une plante ou un animal. Les vases mycéniens ornés d'un lacis de spirales ne remontent pas aussi haut. D'autre part l'industrie des vases d'art n'a cessé en Syrie de progresser et de varier ses produits. Sous les Ramsès, amphores et cratères ne sont que le prétexte de grouper harmonieusement toute la faune et toute la flore. En Egypte et dans le pays keftiou on s'en est tenu à des types simples. N'est-ce pas la preuve que cette industrie est née dans le pays qui a su lui donner un tel développement ?

La palmette. — L'ornement qu'on désigne sous ce nom apparaît brusquement dans l'art égyptien au début du Nouvel Empire. Le célèbre poignard de la reine Aah-hotep, qui est le premier objet sur lequel on ait représenté des animaux au galop, est aussi le premier, à ma connaissance, où l'on voie des palmettes [1]. L'emploi s'en généralise rapidement. Elle a sa place sur des objets d'origine asiatique, chars [2] et carquois [3], mais aussi sur des objets purement égyptiens, bracelets [4], meubles [5], boîtes, sur des plafonds [6]. Souvent, comme en Syrie elle sépare deux animaux affrontés, griffons ou chèvres [7].

En adoptant la palmette les Egyptiens lui ont donné une élégance qu'elle n'a pas dans son propre pays. La base ressemble beaucoup à la plante de la Haute Egypte. Des papyrus, des chrysanthèmes, s'intercalent parfois entre les pétales. A Sân el Hagar, en déblayant un édifice de basse époque entièrement bâti avec des blocs tirés d'une construction de Ramsès II, j'ai trouvé récemment un bloc de calcaire décoré d'un rang

1. VERNIER, *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, pl. 24.
2. QUIBELL, *op. cit.*, pl. 52 (Caire, 51188).
3. Caire, 24071 in. DARESSY, *Fouilles de la vallée des Rois*, q. v.
4. Deux bracelets du Louvre : PRISSE, *Histoire de l'art*, II, 91 ; Vernier, *op. cit.*, pl. 7.
5. QUIBELL, *op. cit.*, pl. 33.
6. JÉQUIER, *La décoration égyptienne*, Paris, 1911, fig. 7.
7. CAPART, *Documents pour servir à l'histoire de l'art égyptien.*

de palmettes, de baguettes égyptiennes et de soleils. C'est une partie d'une frise qui encadrait une vaste composition représentant peut-être la guerre en Syrie ou la consécration du butin dans un temple, car d'autres blocs trouvés au même endroit ont conservé des têtes de captifs, des chevaux et des chars. Ces palmettes sont du pur type syrien, sans addition d'éléments égyptiens, ce qui n'est pas surprenant dans une ville comme Pi-Ramsès, plus ouverte qu'aucune autre aux influences asiatiques.

Chrysanthème. — Des rangs de chrysanthèmes alternent sur des caisses de char avec des rangs de spirales. Même décor sur des meubles et sur des plafonds [1]. Des chrysanthèmes entourent l'ombelle papyriforme d'un chapiteau composite [2].

Sous l'Ancien Empire, les décorateurs égyptiens employaient quelquefois une fleur à huit pétales représentée par un cercle que des rayons divisent en huit tranches égales [3]. Cette fleur se retrouve sur le vase syrien de notre figure 50. Mais le chrysanthème aux pétales longs et minces n'apparaît dans les jardins et dans l'art égyptien que vers la XVIIIe dynastie. Or la plante est venue de Syrie. On cultivait des chrysanthèmes dans le jardin syrien de Thoutmès III. Vers la même époque arrivaient en Egypte des vases syriens contenant des bouquets de chrysanthèmes, portant des fleurs sur la panse, sous l'anse, comme ceux des figures 54, 55, 58, 62, 130, 141. Les Egyptiens suivirent l'exemple.

La rose trémière. — Cette plante pousse spontanément en Syrie et elle joue un rôle dans la décoration syrienne. De Syrie la rose trémière fut introduite en Egypte [4]. On la trouve quelquefois dans des jardins du Nouvel Empire [5] et vers la même époque elle fait son apparition dans la décoration égyptienne. Ainsi à Tell el Amarna [6]. L'exemple des Syriens fut sans doute cause de cette nouveauté, de même qu'il avait révélé le rôle du chrysanthème.

Chèvres et bouquetins. — Ces animaux sont fréquemment représentés dans les tombeaux de l'Ancien et du Moyen Empire, les chèvres dans les scènes d'élevage et de culture, les bouquetins dans les scènes de chasse et dans la présentation des troupeaux. Ils ne paraissent que là. A partir du Nouvel Empire la chèvre devient l'un des animaux favoris des décorateurs égyptiens. Le bras d'un fauteuil devient le cadre où se

1. JÉQUIER, *op. cit.*, pl. 17, 20, 24, 34-37. QUIBELL, *Yuaa a. Thuiu*, pl. 36.
2. PRISSE, *Histoire de l'art*, I, 19.
3. Diadème de la statue de Noufrit, Caire, 4.
4. D'après SCHWEINFURTH, *Pflanzenreste*, p. 361 ; LORET, *La flore pharaonique*, 174.
5. KEIMER, *Die Gartenpflanzen*, 39.
6. PETRIE, *Tell el Amarna*, pl. 2.

loge une chèvre accroupie [1]. Des têtes de chèvre ou de bouquetin ornent un chapiteau composite [2], la proue d'un bateau [3], la poignée d'un vase [4]. On voit même sur des ouvrages égyptiens le groupe des chèvres affrontées autour d'une palmette [5]. Rien ne désignait en Egypte la chèvre ni le bouquetin pour un honneur réservé aux animaux divins. On n'aperçoit donc aucune autre cause à ce fait que l'exemple syrien.

Le griffon. — Le griffon à tête d'aigle surmontée d'une aigrette apparaît pour la première fois sur la hache en or d'Ahmosis. Il y est désigné par cette épithète « aimé de Montou » [6]. Son caractère guerrier est confirmé par le passage du Poeme de Pentaour où l'on dit que Ramsès poursuivait les Khattis en déroute, semblable à un griffon [7]. Un bracelet du Louvre montre deux griffons assis chacun devant une palmette [8]. Sur un autre bracelet, deux griffons formant groupe antithétique sont séparés par la palmette [9].

Bien avant le Nouvel Empire les Egyptiens ont imaginé et représenté une ample série d'animaux fantastiques. Sur un couteau prédynastique un lion à tête d'oiseau est muni de deux ailes posées sur son dos comme une girouette sur un toit. Sur les palettes de schiste s'affrontent des félins qui balancent leur tête au haut d'un col plus long que celui d'une girafe. Puis ces monstres semblent oubliés. Il en reparaît vers la XIIe dynastie, à Beni-Hassan, à Meir. Une femelle de léopard qui a la tête d'un faucon est appelée « sagit » : [10] s:g.t rn.f « son nom est sagit ». Pharaon lui-même est représenté sous la forme d'un félin ailé à tête de faucon, mais le griffon à tête d'aigle, qui constitue un genre à part dans la famille des êtres fantastiques, n'apparaît, comme nous le disions, qu'au début de la XVIIIe dynastie.

Vers la même époque ce monstre se rencontre en Syrie et, dans le monde égéen. Sans tenir compte des documents syriens, les historiens de la civilisation égéenne soutiennent que le griffon a reçu en Crète sa forme définitive, y a appris le vol et le galop, si bien que lorsqu'il

1. Quibell, *op. cit.*, pl. 23 (Caire, 51111).
2. Prisse, *Hist. de l'art*, I, 19.
3. Caire. d'après une photo (Toutankhamon).
4. Quibell, *Yuaa a. Thuiu*, pl. 24.
5. Capart, *Documents pour servir à l'histoire de l'art égyptien.*
6. Mariette, *Album du Musée de Boulaq*, pl. 31.
7. Kuentz, *La bataille de Kadech*, p. 81 (L. 1, col. 44).
8. Vernier, *La bijouterie et la joaillerie égyptienne*, pl. 7, 2.
9. Prisse, *Hist. de l'art*, II, 51.
10. Tombeau 17, paroi est : *Bulletin de l'Institut français*, IX, p. 17.

retourne aux bords du Nil on ne l'y reconnaît plus [1]. En fait le griffon est en Syrie comme en Egypte associé à la palmette, ornement syrien. Il a dans ces deux pays un caractère belliqueux. Les guerriers syriens brodaient son image sur leurs vêtements. Elle brille sur leurs boucliers, comme l'uraeus au front de Pharaon. C'est même probablement son caractère belliqueux qui l'a imposé à l'attention des Egyptiens toujours attentifs à remercier les dieux des événements qui tournaient à leur avantage, sans oublier dans la victoire les dieux des ennemis. Quand ils eurent vaincu les Syriens, ils pensèrent donc que le griffon jusque là protecteur de leurs ennemis était passé de leur côté. Ils en firent l'ami d'un de leur dieu et ils choisirent Montou dont on connaît les affinités



Fig. 200 — Champollion, *Lettres au duc de Blacas relatives au musée royal de Turin*, Paris, 1824, pl. 1.



Fig. 201. — Coffret, coll. Abbot Prisse, II, 45, 4.

avec le dieu Seth, l'équivalent égyptien des Baals syriens, car Seth et Montou sont représentés ou nommés ensemble sur plusieurs monuments à Tanis [2], à Médinet-Habou [3], à Kadech en Syrie [4].

Ainsi le griffon a pénétré en Egypte muni de véritables pièces d'identité grâce auxquelles on peut affirmer qu'il était parti de Syrie.

Le sphinx féminin. — Le sphinx égyptien est un dieu mâle. Ce n'est que sous la XVIIIe dynastie que l'on voit apparaître un sphinx femelle, à tête de femme. Généralement il a des ailes et quelquefois ses membres antérieurs se terminent par des mains. Les exemples n'en sont pas très nombreux : Un coffret de la collection Abbot (fig. 201) où l'on voit un sphinx féminin levant les bras en signe d'adoration devant le cartouche

1. Sir A. Evans, *The palace of Minos at Knossos*, I, p. 551 ; Glotz, *Civilisation égéenne*, p. 351.
2. Architrave de Ramsès II remployée dans la porte de Sesac : « taureau de Seth-Montou ».
3. *Medinet-Habu*, II, 80 : « Montou et Seth sont aujourd'hui toutes ses troupes ».
4. M. Pézard, *Une nouvelle stèle de Séti Ier*, *Mon. Piot*, XXV, 387-390, pl. 26.

de la reine Hatchepsouit ; une statue du musée de Turin (fig. 200), sur le socle de laquelle le sphinx féminin adore le cartouche de la reine Mout-nedjem. Un troisième sphinx [1], sur une petite plaque d'onyx de la collection Carnavon, porte dans ses mains le cartouche de Neb-maat-rê. Ces trois sphinx n'ont pas seulement la même attitude et les mêmes attributs. On leur a donné ce profil convexe et cette coiffure que nous connaissons déjà par les cratères importés de Syrie qui servent de piédestal à un sphinx, par les manches à tête de femme, autre article syrien, et par les vases de Bubaste. Les trois sphinx portent au cou le médaillon orné au centre d'un chrysanthème ou d'une étoile, c'est-à-dire la parure préférée des Syriennes. Sur le coffret Abbot, sur la statue de Turin comme sur la plaquette Carnavon, il n'est pas douteux qu'on a voulu représenter une scène d'adoration où le sujet adorant est un sphinx de type syrien, l'objet adoré le cartouche d'un roi ou d'une reine. C'est une véritable composition symbolique où s'affirme la suprématie de l'Egypte sur la Syrie.

En dehors de cette composition l'Egypte n'a conservé que très peu d'exemples du sphinx féminin. Une coupe d'Illahoun est la copie pure et simple d'un objet syrien, si même elle n'est pas l'œuvre d'un artisan syrien. On y voit à l'intérieur deux sphinx affrontés de part et d'autre d'une palmette [2]. Un sphinx passant a été dessiné sur un ostracon du Musée du Caire (fig. 202). Ce joli monstre a la tête d'une femme et de nombreuses mamelles. Sa coiffure rappelle la palmette. Les cheveux partagés en trois grosses mèches, comme ceux de la déesse guerrière et de la déesse pacifique sur les vases de Bubaste, forment la base où sont plantés des ornements en forme de feuille d'olivier. Le médaillon est accroché à son cou. Il foule aux pieds les mêmes plantes que le griffon de la boîte de Ramsès III. Bref l'auteur de ce petit dessin n'a oublié aucun des attributs qu'avait reçus le sphinx féminin en Syrie.



Fig. 202. — Caire, 25090, cat. gén., Daressy, *Ostraca*, q. v.

Le galop. — Le galop est une des nouveautés de l'art égyptien au Nouvel Empire. Un des premiers objets qui appartiennent à cette époque,

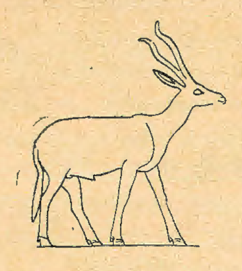
1. *The journal of egyptian archaeology*, III, pl. 11.
2. Petrie, *Illahun, Kahun a. Gurob*, pl. 20, 4.

le beau poignard de la reine Aah-hotep [1], offre d'un côté les premières palmettes connues en Egypte, de l'autre un taureau fuyant éperdument devant un lion (fig. 203). Sous l'Ancien Empire les dessinateurs égyptiens avaient essayé de représenter des animaux au galop. Ils s'étaient rendus compte de la difficulté et leurs essais sont restés très timides. La plupart du temps, dans les scènes de chasse, dans les rassemblements



Fig. 203 — Poignard d'Ahmosis.
(Vernier, *bijouterie et joaillerie égyptiennes*. pl. 24).

des troupeaux, dans les scènes agricoles, les animaux se contentent de marcher. Les deux jambes de devant, les deux jambes de derrière forment deux compas bien ouverts ; les quatre pieds posent sur le sol (fig. 204). Comme on peut le voir partout au tombeau de Ti, chef-d'œuvre du bas-relief égyptien, l'artiste évite néanmoins la monotonie.



Fig, 204
Antilope marchant au pas
(Davies, *Ptah-hetep*, I, 22).

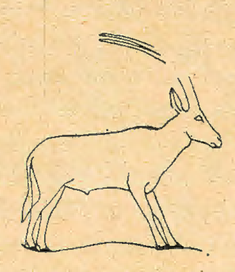


Fig. 205
Oryx courant dans le désert
Sahuré, II, pl. 17).

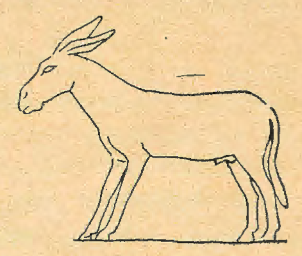


Fig. 206
Ane trottant.
Tombeau de Ti, salle III, paroi est.

Très fréquente aussi est l'attitude de la bête qui semble vouloir s'accrocher au sol, les jambes raides et serrées l'une contre l'autre, formant les deux côtés obliques d'un trapèze dont le corps et le sol constituent les deux horizontales (fig. 205). C'est à peu près de la même façon qu'on représente l'arrivée d'un troupeau d'ânes sur le champ moissonné, où de place en place les bottes d'orge et de froment amidonier sont rassemblées en tas. Derrière le troupeau les âniers ont pris le pas gymnastique. Le pied de devant posé à plat sur le sol à 80 ou 90 centimètres du pied arrière qui se soulève sur la pointe. Par conséquent les ânes doivent courir également. Or les jambes de derrière sont serrées l'une contre l'autre, mais les jambes de devant d'un même mouvement

1. Vernier, *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, pl. 24.

se portent un peu en avant (fig. 206). C'est encore très imparfait, mais un effort a été accompli. Qui regarde la scène dans son ensemble sans trop s'arrêter au détail n'hésitera pas à la définir : « ânes et âniers trottant ».

Cet effort sera continué au Moyen Empire. Prenons comme exemple au lieu des scènes d'El-Bercheh et de Beni-Hassan assez mal reproduites pour la plupart la scène de chasse du tombeau d'Antefoker dans l'excellente édition de N. de G. Davies [1]. Les attitudes définies plus haut, la marche, l'arrêt sont toujours au répertoire. Veut-on représenter un lièvre ou une gazelle en fuite ? On s'inspirera de ce qui se faisait sous l'Ancien Empire. L'animal fuyant prend la forme d'un trapèze, mais

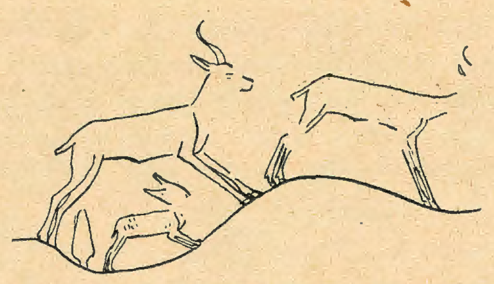


Fig. 207. — Gazelles courant dans le désert. Antefoker (*Theban tombs seriee*, II, pl. 6.

l'écart entre les deux pieds de devant et les deux pieds de derrière est devenu légèrement plus grand (fig. 207). Toutefois il y a encore bien loin entre cette représentation et les deux animaux du poignard d'Aahhotep et n'importe quelle scène de chasse des tombeaux thébains.

Le changement s'est-il fait en Egypte, en dehors de toute influence étrangère ? Il est permis d'en douter si l'on constate qu'à la même époque à peu près le galop volant était déjà connu dans l'art mycénien (poignards de Mycènes, fresque de Tyrinte) et aussi dans l'art syrien. C'est une acquisition relativement récente, car sur un cylindre et des ivoires de Byblos [2], sur le manche de poignard trouvé par M. Dunand qui sont antérieurs à la fin de la XII[e] dynastie, les animaux marchent tous au pas. Une marmite du tombeau IV, qui ne doit pas être postérieur de beaucoup au groupe des tombeaux I-II-III, contient peut-être le plus ancien exemple d'animaux au galop [3]. Vient ensuite le poignard du temps des Pasteurs (fig. 171). Au Nouvel Empire les exemples ne se comptent pour ainsi dire plus : patère de Ras Shamra, boîtes en bois,

1. *Theban tombs series*, t. II. London, 1920.
2. *Byblos et l'Egypte*, 212, 213, 182-189, 397.
3. *Ibid.*, 815.

patère de Bubaste (figures 90, 93, 94, 109). L'exemple des étrangers, spécialement des Syriens n'a pu manquer d'influencer les Egyptiens. Le poignard de la reine Aahhotep offre un des plus anciens exemples du galop en Egypte. Il est plus récent que le tombeau IV de Byblos. De plus, le sujet, lion poursuivant un taureau, n'appartient pas au répertoire égyptien, tandis que les Syriens l'ont souvent traité.

La perspective. — Sous l'Ancien et le Moyen Empire la loi fondamentale du dessin égyptien est de ramener au même plan tout ce qui doit entrer dans un tableau. Soit une scène de chasse. Une ligne ondulée figure le désert. Chasseurs et gibier sont rangés sur cette ligne. De temps en temps, le dessinateur intercale une scène isolée : une gazelle allonge le cou ; un hérisson sort de son trou, une gerboise entre dans le sien. Il s'agissait de remplir les vides dans un registre qu'occupent des personnages ou des objets de hauteur inégale [1]. Au Nouvel Empire, surtout dans les scènes de chasse [2], le dessinateur ne s'interdit pas de superposer deux ou plusieurs animaux qui devaient se trouver dans la réalité à des distances de plus en plus grandes et non sur le même plan, mais il ignore encore, il n'apprendra jamais que, pour donner l'impression de la distance, il faut rapetisser les objets.

Comparons maintenant dans des tombeaux de l'Ancien et du Nouvel Empire différentes épreuves d'un même sujet. Après la récolte des fruits le verger est abandonné à des chèvres qui vont le dépouiller de son feuillage. Au Mastaba de Leide [3] l'espace compris entre deux arbres est divisé par des lignes horizontales en quatre registres et chaque registre contient une file d'animaux. Au tombeau d'Apoui [4] aucune barrière n'est tracée dans l'espace consacré à la scène. Les chèvres forment un troupeau de plusieurs rangs, à raison de trois ou quatre unités par rang.

Il sera tout aussi instructif de faire porter la comparaison sur la pêche ou la chasse dans les étangs. Autrefois la pièce d'eau était représentée par un rectangle allongé, traversé de lignes brisées verticales. On y voit des poissons et des lotus, des crocodiles et des hippopotames. Les barques des chasseurs et des pêcheurs glissent sur la ligne supérieure du rectangle et se profilent dans le vide. Au tombeau d'Apoui, l'eau envahit tout le registre. Les plantes aquatiques et les barques sont complètement environnées d'eau. Entre l'Ancien et le Nouvel Empire le dessinateur a donc changé son point d'observation. Au lieu de se placer au niveau de l'eau

1. Davies, *Ptah-hotep*, I, pl. 22.
2. Wreszinski, *Atlas*, I, 53.
3. Leide, I, pl. 12.
4. Davies, *Two ramesside tombs*, pl. 30.

et de reporter sur un seul plan vertical ce qui est devant ses yeux, il s'installe sur un point élevé d'où la surface de l'eau se découvre largement, et ne se réduit plus à une simple ligne.

C'est ainsi qu'il opère si la scène à reproduire est une mêlée guerrière. Considérons à Medinet-Habou le grand bas-relief représentant la victoire des Egyptiens sur les peuples de la mer[1]. Plus de registres, mais une extraordinaire mêlée de combattants, de cadavres, de captifs, de bateaux ou de chars. En somme les Egyptiens recommencent à faire au Nouvel Empire ce qu'ils faisaient avant Ménès, à l'époque des palettes de schiste, quand ils ne connaissaient pas encore la division en registres, mais semaient librement dans tout l'espace à remplir animaux et personnages. Cependant les palettes étaient probablement tout à fait oubliées et l'on aurait tort de croire que les artistes du Nouvel Empire ont voulu remettre en honneur les ouvrages de la primitive Egypte, de même qu'à l'époque saïte on a cherché à retrouver le style memphite de l'Ancien Empire. Les objets syriens si abondants en Egypte leur mettaient constamment sous les yeux des exemples qu'ils ont fini par suivre. Le poignard du temps des Pasteurs (fig. 171), la plaque du Louvre (fig. 172), les boîtes en bois, la coupe de Ras Shamra offrent ces plans successifs que nous reconnaissons sur la scène de chasse du tombeau d'Amenemhot. Une patère de Nimroud[2] se laisse très bien rapprocher du grand bas-relief de Medinet-Habou. Elle est un fouillis d'animaux, lions, taureaux et griffons qui se battent avec une ardeur incroyable, comme le bas-relief est un fouillis de guerriers. Cette patère est récente, mais M. Contenau remarque justement qu'il ne s'agit pas d'un cas unique ou même rare : « Cette formule est attestée aux différentes époques de l'art oriental. L'art musulman la recueillera, mais nous l'avions déjà rencontré sur les empreintes de Cappadoce à la fin du troisième millénaire avant notre ère et sur les plus vieux cylindres de Sumer »[3]. Cette formule n'est pas celle de l'art égyptien sous l'Ancien ni sous le Moyen Empire, c'est-à-dire aux époques où il ne doit pour ainsi dire rien aux peuples voisins. L'Egypte qui l'avait connue dans un temps très lointain, où tant de ressemblances se constatent entre sa civilisation et les antiquités de Suse et de la Chaldée, recommence à l'employer lorsque l'influence orientale se fait sentir de nouveau chez elle. Autrement dit, elle est l'une des manifestations de cette influence.

1. *Medinet-Habu*, 32, 37.
2. Contenau, *Manuel*, fig. 842.
3. Contenau, *Manuel*, p. 1344.
4. Ed. Pottier, *Mémoires Déleg. en Perse*, XIII, p. 82.

CONCLUSION

Ce que les reliques syriennes d'Egypte nous ont appris tout d'abord, c'est la prodigieuse abondance de la production syrienne pendant le Nouvel Empire. Sur la côte les villes se pressaient et la montagne était aussi fort peuplée. Ces villes étaient riches et cette richesse qui attirait l'envahisseur permit souvent aux habitants de racheter leur existence. Partout il y avait de l'or, de l'argent et du bronze, de l'ivoire, des pierres précieuses et partout aussi des ateliers travaillaient. On aimait les armes de prix, la parure, les vêtements brodés, les meubles et les chars « travaillés » avec l'or et l'argent, les vases d'apparat inutilisables, mais si plaisants à voir avec leurs plantes et leurs figures.

Les Egyptiens ont dessiné ce qui venait de Syrie dans leur pays avec cette aptitude à saisir et à exprimer les particularités caractéristiques qui a fait d'eux dès l'Ancien Empire des animaliers incomparables et à toutes les époques leur a permis de dresser une si curieuse galerie de types humains. Souvent un objet original peut être mis à côté de leurs dessins. Nul doute que des vases semblables à ceux d'Amiseba n'aient existé dans les temples des Baal et des Baalat. Les peintures des tombeaux de Thèbes ou d'Akhetaten qui montrent les délégués de Retenou et de Naharina offrant leurs présents, les bas-reliefs des temples qui représentent la consécration aux dieux de ces offrandes nous aident à mieux connaître cet art, à mieux définir sa grammaire. Les décorateurs syriens ont emprunté à l'Egypte le lotus, le papyrus, la plante du sud, mais ce sont eux qui ont élevé le chrysanthème, l'iris, la rose trémière, le bleuet d'Orient à la dignité de plantes ornementales. Depuis des temps très reculés ils faisaient usage des ornements géométriques, points, lignes droites, brisées, ondulées, cercles, spirales, losanges, arêtes, quadrillé. Ils les ont gardés et y ont ajouté plus tard la baguette égyptienne et les

hiéroglyphes. Sans égaler les Egyptiens ils se montrent au Nouvel Empire bons animaliers. Ils ont pour la chèvre une prédilection marquée et ils aiment mieux représenter chevaux, bœufs, chèvres ou antilopes en train de bondir ou de galoper que marchant au pas ou se reposant. Parmi les monstres de la Mésopotamie ils ont adopté surtout le griffon à aigrette et le sphinx ailé à tête de femme. Ils sont habiles à traiter la figure humaine et doivent certainement à l'Egypte une part de leurs progrès. Encore au Nouvel Empire le dieu Bès, les prisonniers agenouillés, les suppliants attestent l'influence de l'Egypte, mais leurs têtes de femme sont bien de chez eux.

L'art syrien utilise ces éléments en somme peu nombreux avec une liberté dont l'Egypte très scrupuleuse dans l'imitation de la nature et prisonnière d'anciennes conventions n'offrait pas d'exemple. Les premiers sans doute les Syriens eurent l'idée de placer dans les vases de métal des bouquets de fleurs artificielles puis de grouper au pied, au col, sur le couvercle des animaux et des personnages. Nul souci de la réalité ne dicte leur choix. N'importe quelle plante peut aller, en principe, avec n'importe quel animal. Un animal galopant au milieu des papyrus fait un joli tableau. On ne s'est pas demandé si les marais où croissent les papyrus fournissent un bon terrain de galop. On fera courir le bœuf au milieu de chrysanthèmes et de lotus qui dépassent sa hauteur. Cependant les bouquets de grenades ont été réservés pour un animal plus petit. C'est la grenouille qui a été choisie, bien que la grenouille préfère le voisinage des pièces d'eau à la station sur les branches d'un grenadier.

Tandis que les Egyptiens habitent un pays plat où l'horizon est très proche, les Syriens dans leur pays accidenté ont l'habitude des lointains et les choses se montrent à leurs yeux sous des aspects plus variés. Désireux de rendre ces lointains et cet aspect imprévu des choses, ils superposent dans une scène de chasse plusieurs animaux situés à des distances de plus en plus grandes des plantes dans toutes les positions, qu'on dirait parfois suspendues au ciel par les racines, rempliront tous les vides.

Les Egyptiens prirent goût rapidement à ces ouvrages que la fortune des armes, les négociations et le commerce faisaient affluer chez eux. En ayant compris l'originalité ils les imitèrent. Ils fabriquèrent à leur tour des vases à fleurs artificielles, mais du modèle le plus simple, avec un bouquet de lotus, de chrysanthèmes, des têtes de canard. Ils allèrent même jusqu'à asseoir une grenouille dans un bosquet de grenades, mais les combinaisons plus audacieuses furent laissées de côté. Ils adoptèrent le griffon, et lui donnèrent l'amitié de Montou. Du sphinx ailé à tête

de femme ils firent le symbole de la Syrie. C'était tirer un heureux parti de figures d'emprunt, mais ils adoptèrent aussi la palmette, le groupe des deux chèvres affrontées, motifs qui ne pouvaient avoir pour eux la moindre signification. Ils apprirent en contemplant les ouvrages étrangers à représenter la saut et le galop et ils renoncèrent pour les scènes de chasse et de combat et même pour quelques scènes agricoles à faire défiler animaux et personnages en colonne d'escouade par un dans les barrières étroites d'un registre. La formule orientale fut jugée plus propre à exalter les exploits de Pharaon à la guerre on à la chasse.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des heureux résultats de l'influence étrangère. Mais l'art syrien avait de grands défauts et l'Egypte en lui empruntant ne pouvait se flatter de les éviter tous. On n'est pas exigeant en Syrie sur le choix des matériaux et l'on préfère peindre sur un vase de terre vernissée que sculpter le granit. On aime ce qui brille, mais trop souvent l'objet éclatant est fait d'une mince feuille de métal précieux appliquée sur du bronze ou sur du bois. Pour représenter l'homme et les animaux on se contentait souvent d'un à peu près. Un bec, des plumes et des ailes, voilà un oiseau et bien habile qui dira si c'est un canard, une oie ou un pigeon ou qui pourra identifier ces bêtes à corne qui se dressent devant la palmette, ou qui allongent le cou hors de la panse d'un vase. Les Syriens, artistes et public, devaient penser que cela n'avait pas d'importance puisqu'il ne s'agissait que de décor. Les Egyptiens ne se souciaient guère du décor. Chez eux le mérite d'un vase tenait à la matière, à la pureté des lignes. Le décor, quand il existe, consiste en une courte inscription hiéroglyphique. Tels sont les vases que reçurent les princes de Byblos de leurs puissants amis Amenemhat III et Amenemhat IV et tel est encore sous la XVIIIe dynastie un vase trouvé dans le tombeau des beaux-parents d'Amenophis IV. Les animaux ne sont pas matière décorative. L'artiste qui doit exécuter dans un tombeau ou un temple la chasse dans le désert ou dans les marais, l'élevage ou le recensement des troupeaux, sait très bien quelles bêtes on chasse dans le désert, quelles sont celles qu'on élève, quels oiseaux on capture dans les marais et quels sont ceux qui dévastent les vergers. La fantaisie est donc bannie de tels ouvrages. Il ne conviendrait pas de transporter dans un jardin ou dans un champ un hôte des marais. C'est la scrupuleuse observation de la nature qui fait leur mérite. Or il n'est pas contestable que cette qualité n'est pas poussée aussi loin pendant le Nouvel Empire, qui a laissé tant de jolies choses, qu'à l'époque du tombeau de Ti. L'on a constaté que les bijoux de la XVIIIe dynastie

ne valent pas ceux de Dahchour, ni par la composition, ni par la technique. Ils sont cependant très supérieurs à ceux de l'époque ramesside. En un mot l'art égyptien a perdu de son sérieux, de sa dignité à partir du moment où il a subi l'influence des étrangers, surtout des Syriens. C'était payer assez cher quelques acquisitions.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 75. Le papyrus qui a disparu en Egypte se rencontre encore en Syrie, au sud de l'Hermon, dans la haute vallée du Jourdain (Dussaud, *Cultes cananéens aux sources du Jourdain, d'après les textes de Ras Schamra*, in *Syria*, XVII, p. 285 et pl. 54 et 55). Tout près du lac de Houlé s'étendent des pâturages luxuriants qui conviennent particulièrement au chameau et au buffle. Il s'ensuit que l'importance du papyrus dans la décoration syrienne n'est pas due uniquement à l'influence de l'art égyptien et que les scènes où l'on voit des animaux gambadant ou bondissant près d'un fourré de papyrus sont nées spontanément en un pays où l'on s'occupait d'élevage dans des prairies bordées de papyrus et ne doivent pas être interprétées comme une combinaison artificielle (cf. p. 137, 146, 149-151).

P. 87. Il est douteux, ainsi que M. V. Loret me le fait remarquer, que la plante représentée sur nos figures 116-117, puisse être identifiée avec l'*alcea ficifolia*, qui est une plante à larges feuilles. Le dessin est trop rudimentaire pour servir à une identification.

P. 98. Une statuette représentant un bœuf accroupi est offerte par un délégué de Retenou au tombeau d'Amenemheb (*J. E. A.*, 1934, pl. 25).

P. 102. Au lieu de Amenmose, lire : Amounedjeh.

P. 120. Les délégués de Retenou représentés au tombeau d'Amenemheb (ci-dessus, n° 9, p. 16-17) mentionnent le pays de Keftiou dans le discours qu'ils adressent au Pharaon pour vanter sa puissance et implorer la vie. M. N. de G. Davies a donné récemment le texte exact de ce discours (*J. E. A.*, 1934, p. 189-192 et pl. 25) qui n'apporte d'ailleurs rien de bien nouveau. Pour faire comprendre combien la puissance de Pharaon s'étend au loin, on dit que Keftiou et Menous, qui est peut-être la Cilicie, la craignent. Dans la grande inscription Amenemheb, qui a pris une part personnelle aux guerres et aux chasses de son souverain en Syrie, ne parle jamais des Keftious.

P. 141. Sapouna n'est pas le nom ancien de Ras Schamra, qui est en réalité Ugarit, mais d'une montagne dont les dieux, Baal ou Anat, font l'ascension (Virolleaud, *Anat et la génisse*, *Syria*, XVII, p. 167, 171-172).

P. 150. M. Dussaud, *Cultes cananéens aux sources du Jourdain*, *Syria*, XVII, 283-295 rapproche quelques passages du poème cité dans la note précédente des plaquettes d'Arslan Tash où l'on voit une vache léchant son veau qui la tette : « La génisse .... elle met bas un taureau pour Baal-Hadd ». Alyan-Baal

entend, « il aime la génisse dans le pâturage, la vache dans le champ au bord de l'eau ». Enfin, dans un passage très lacuneux, on insiste sur le soin que prend la génisse de son veau. Si cette légende a inspiré les artistes phéniciens qui ont sculpté les plaquettes d'Arslan-Tash, nous ne devons pas nous étonner de trouver ce motif sur la coupe de Hat-Yaï que nous considérons comme un objet phénicien.

INDEX

Noms de divinités, de rois, de reines et de particuliers; noms géographiques ; documents.

TABLE DES MATIÈRES



LE PUY-EN-VELAY. — IMP. « LA HAUTE-LOIRE »

Fasc. 31. RODOLPHE REUSS, **Soixante années d'activité scientifique et littéraire, 1864-1924**, avec une étude bibliographique, par Chr. PFISTER, Doyen de la Faculté des Lettres, 150 p. et 2 planches .... 25 fr.

Fasc. 32-33. E. HŒPFFNER et P. ALFARIC, **La Chanson de Ste Foy**, Tome I. Texte et commentaire philologique, 376 p. et 12 planches .... 40 fr.
Tome 2. Traduction et commentaire historique, 202 p., 4 planches. 20 fr.
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Chavée).

Fasc. 34. A. C. JURET, **Système de la Syntaxe latine**, 2e éd., entièrement refondue, 466 p. *Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* ... 50 fr.

Fasc. 35-36. G. ZELLER, **La Réunion de Metz à la France (1552-1648).**
1re Partie. L'Occupation, 502 p. .... 40 fr.
— 2e Partie, La Protection, 400 p. avec index .... 35 fr.
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Gobert).

Fasc. 37. P. FLOTTES, **La Pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny**, Documents inédits, 360 p. .... 40 fr.

Fasc. 38. E. LINCKENHELD, **Les stèles funéraires en forme de maison chez les Médiomatriques et en Gaule**, 180 p., 30 figures et 4 planches dans le texte ; 6 planches hors texte .... 25 fr.
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Prix Prost.

Fasc. 39. P. FOUCHÉ, **Etudes de Phonétique générale**, 130 p. et fig. .... 20 fr.

Fasc. 40. Chr. PFISTER, **Pages alsaciennes**, avec un portrait et une bibliographie de l'auteur. 350 p. et 1 pl. .... 40 fr.

Fasc. 41. G. CHABOT, **Les plateaux du Jura central**, Etude morphogénique, 320 p., 83 figures dans le texte, 4 planches hors texte .... 50 fr.

Fasc. 42. M. PRADINES, **Le Problème de la sensation**, 270 p. .... 30 fr.

Fasc. 43. A. GRABAR, **Recherches sur les Influences orientales dans l'Art balkanique**, 152 p. et 16 pl. .... 40 fr.

Fasc. 44-45. G. LAFOURCADE, **La Jeunesse de Swinburne, I. La Vie**, 272 p. 11 planches. — **II. L'œuvre**, 620 p. Chaque volume .... 40 fr.

Fasc. 46. G. PARISET, **Etudes d'Histoire révolutionnaire et contemporaine**, 400 p. et 1 pl. .... 40 fr.

Fasc. 47-48. P. LÉVY, **Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine**, T. I : Des origines à la Révolution. T. II : De la Révolution à nos jours : deux forts volumes. *Couronné par l'Acad. des Sciences morales et politiques*. . 90 fr.

Fasc. 49. J. HATT, **Les Colloques françois et allemands de Daniel Martin**, 1 vol., 200 p. .... 25 fr.

Fasc. 50-51. M. GUEROULT, **L'évolution et la structure de la Doctrine de la Science chez Fichte**. I, 384 p. ; II, 254 p. ; chaque vol. ...... 40 fr.
Couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

Fasc. 52. W. G. MOORE, **La réforme allemande et la littérature française**, Recherches sur la notoriété de Luther en France, 512 p. .... 50 fr.

Fasc. 53. A. BOULANGER, **L'Art Poétique de Jacques Pelletier du Mans** (1555), publié d'après l'édition unique, avec Introduction et Commentaires, 240 p. *Couronné par l'Académie française* .... 50 fr.

Fasc. 54. RENAN, **Travaux de Jeunesse, 1843-1844**, publiés par J. POMMIER. 40 fr.

Fasc. 55. J. POMMIER, **La Jeunesse cléricale d'Ernest Renan** .... 60 fr.
Couronné par l'Académie française (prix Thiers).

Fasc. 56. P. FOUCHÉ, **Le Verbe français**, Etude morphologique, 442 p. ..... 50 fr.

Fasc. 57. **Gœthe**, Etudes publiées pour le centenaire de sa mort. 475 p. .... 50 fr.

Fasc. 58. E. CAVAIGNAC, **Subbiluliuma et son temps**, 110 p., 1 pl., 1 carte. 15 fr.

Fasc. 59. R. LEROUX, **Guillaume de Humboldt**, 462 p. .... 50 fr.

Fasc. 60. — , **La Théorie du despotisme éclairé chez K. Th. Dalberg**, 80 p. .... 10 fr.

Fasc. 61. M. PRADINES, **La sensibilité élémentaire. Le sens du besoin.** 180 p. .... 20 fr.

Fasc. 62. L. SCHOUMACKER, **Erckmann-Chatrian.** Etude biographique et critique d'après des documents inédits. 410 p., 1 pl. .... 50 fr.

Fasc. 63. P. PERDRIZET, **Le calendrier parisien à la fin du Moyen-Age**, d'après le Bréviaire et les Livres d'Heures, 320 p. et 8 pl. .... 45 fr.

Fasc. 64. A. SCHLAGDENHAUFFEN, **F. Schlegel et son groupe. La Doctrine de l'Athenaeum**, 430 p. .... 50 fr.

Fasc. 65. — **La Langue des poètes strasbourgeois Alb. et Ad. Matthis.** 154 p. .... 25 fr.

Fasc. 66. M. PRADINES, **La sensibilité élémentaire (Les sens primaires). II. Le sens de la défense**, 380 p. .... 50 fr.

Fasc. 67. Ch. DARTIGUE-PEYROU, **La Vicomté de Béarn sous le règne d'Henri d'Albret**, 500 p. .... 60 fr.

Fasc. 68. M. GUEROULT, **Dynamique et Métaphysique Leibniziennes**, 240 p. 30 fr.

Fasc. 71. E. PERRIN, **Recherches sur la seigneurie rurale en Lorraine.** 810 p. .... 80 fr.

Fasc. 72. R. MINDER, **Un poète romantique allemand, Ludwig Tieck**, 516 p. 60 fr.
Fasc. 73. M. L. CAZAMIAN. **Le roman et les idées en Angleterre ** L'anti-intellectualisme et l'esthétisme** (1880-1900), 438 p. .... 45 fr.
Fasc. 74. ELISABETH WILL, **Saint Apollinaire de Ravenne,** 100 p., 8 pl. 18 fr.
Fasc. 75. A. GRABAR, **L'Empereur dans l'art byzantin**, 296 p., 40 pl..... 75 fr.
Fasc. 76. PIERRE MONTET, **Les reliques de l'art syrien en Egypte,** 192 p., avec de nombreux dessins et textes hiéroglyphiques .... 80 fr.

DEUXIÈME SÉRIE. — In-16 carré

Vol. 1. S. ROCHEBLAVE, **Louis de Fourcaud et le mouvement artistique en France de 1875 à 1914.** 410 p., 1 pl.......................... 15 fr.
Vol. 2. G. MAUGAIN, **Ronsard en Italie**, 345 p........................ 15 fr.
Couronné par l'Académie française.
Vol. 3. H. GILLOT, **Delacroix, l'Homme, ses Idées, son Œuvre,** 400 p. et 4 pl. *Couronné par l'Acad. des Beaux-Arts*.......................... 20 fr.
Vol. 4. H. TRONCHON, **Ernest Renan et l'Étranger**. 446 p. *Couronné par l'Académie française*, prix Marcelin Guérin.......................... 20 fr.
Vol. 5. P. ALFARIC, **Laromiguière et son École**, Etude biographique. 324 p. et 4 pl. *Couronné par l'Acad. des Sciences morales et politiques*...... 20 fr.
Vol. 6. H. TRONCHON, **Romantisme et Préromantisme,** 293 p. . . . . . 20 fr.
Vol. 7. L. TESNIÈRE, **Oton Joupantchitch, poète slovène,** 383 p...... 30 fr.
Vol. 8. A. DOLLINGER, **Les « Etudes historiques » de Chateaubriand**. *Prix de l'Alsace littéraire*.. 20 fr.
Vol. 9. J. POMMIER, **La Mystique de Baudelaire**.......................... 18 fr.
Vol. 10. P. MONTET, **Les nouvelles fouilles de Tanis (1929-1932),** avec 90 planches hors texte.. 50 fr.
Vol. 11. E. BERNARDIN, **Les idées religieuses de Madame Roland**, 185 p. 15 fr.
Vol. 12. H. GILLOT, **Chateaubriand, ses idées, son action, son œuvre,** 392 p. *Couronné par l'Académie française* (prix Montyon).......... 30 fr.
Vol. 13. TOUTI NAMEH ou **Les Contes du Perroquet**, traduits du persan par E. MULLER, XXVI, 124 p.. 20 fr.
Vol. 14. G. MAUGAIN, **Mœurs italiennes de la Renaissance, La vengeance,** 360 p.. 25 fr.

SÉRIE INITIATION ET MÉTHODES

1. **La Papyrologie**, par PAUL COLLOMP, 38 p. et 2 pl.................. 6 fr.
2. **Exercices Cartographiques**, par H. BAULIG, 54 p.; 2e édition...... 8 fr.
3. **Le Verbe allemand,** par M. CAHEN, 95 p.......................... 8 fr.
4. **La Phonétique latine,** par A. JURET, 75 p.......................... 8 fr.
5. **Principes de métrique grecque et latine,** par A. JURET, 56 p....... 6 fr.
6. **La critique des textes**, par P. COLLOMP, 128 p..................... 12 fr.
7. **Eléments de phonologie française,** par G. GOUGENHEIM, 136 p..... 20 fr.
8. **Eléments de métrique allemande**, par J. FOURQUET, 106 p......... 15 fr.

SÉRIE TEXTES D'ÉTUDE

1. TERTULLIEN, **De Spectaculis,** texte établi par A. BOULANGER, 116 p.... 10 fr.
2. **Les Lingons. Textes et Inscriptions antiques,** publiés par G. DRIOUX, 200 p.. 20 fr.
3. **La Folie Tristan de Berne,** publiée par E. HOEPFFNER, 190 p....... 15 fr.
4. LOPE DE VEGA. **El Perro del Hortelano**, publié par E. KOHLER, 152 p. 20 fr.
5. **Res gestae divi Augusti,** édition et commentaire par J. GAGÉ, 212 p.. 25 fr.
6. **Poètes italiens contemporains,** Introduction, textes et commentaire, par G. NATOLI et A. RICKLIN, 128 pages.......................... 15 fr.

HORS SÉRIE

BIBLIOGRAPHIE ALSACIENNE, Revue critique des publications concernant l'Alsace, par un groupe de professeurs et de savants :
Tomes I à V. 1919-1933. Chaque volume.......................... 40 fr.

BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG

Mensuel, paraissant le premier de chaque mois scolaire de novembre à mai.
Abonnement annuel (donnant droit au Livret de l'Etudiant).................. 20 fr.
Chacune des années écoulées depuis 1922-1923.......................... 30 fr.
Numéro spécial du BULLETIN consacré aux COURS DE VACANCES.......... 5 fr.
LIVRET-GUIDE DE L'ETUDIANT en Lettres, à Strasbourg, tenu à jour chaque année.. 5 fr.

Le Puy. — Imprimerie LA HAUTE-LOIRE, 23, Boulevard Carnot.